

Nicolas Pontic
KOURSK : STALINE DÉFIE HITLER
5 juillet - 23 août 1943
Tallandier

NICOLAS PONTIC

KOURSK :
STALINE DÉFIE HITLER

5 juillet-23 août 1943

L'histoire en batailles
TALLANDIER



Conseiller éditorial : Claude Quétel

Cartographie : © Légendes Cartographie /
Éditions Tallandier, 2015

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-0168-8

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À mon épouse, Hiên,
pour sa patience et son soutien indéfectibles.

TABLE DES CARTES

INTRODUCTION

La Seconde Guerre mondiale est l'événement majeur du XXe siècle. Par bien des aspects, le monde dans lequel nous évoluons est issu de ce grand cataclysme. La guerre germano-soviétique, qui s'est déroulée de juin 1941 à mai 1945, si elle fait partie intégrante du conflit, n'en demeure pas moins singulière. Guerre d'extermination, guerre idéologique, guerre totale, guerre de tous les superlatifs, la confrontation entre le IIIe Reich d'Adolf Hitler et l'Union soviétique de Joseph Staline est une guerre dans la guerre. Jusque récemment méconnue en France, en dehors du cercle des historiens et des passionnés, la guerre germano-soviétique fait l'objet, depuis une demi-douzaine d'années, d'un renouveau historiographique et de vulgarisation qui profite de l'important travail effectué à l'étranger depuis la chute de l'Union soviétique.

Ce conflit est fondamental dans la compréhension de la Seconde Guerre mondiale en Europe et au-delà, puisque c'est sur ce théâtre d'opérations que la majeure partie de la Wehrmacht, l'armée allemande de Hitler, est engagée durant quatre ans. Occupée et usée en URSS, elle n'est plus en mesure de représenter une force irrésistible lorsque les Alliés débarquent en Normandie. D'un autre côté, l'Armée rouge évolue doctrinairement et matériellement au contact de l'adversaire germanique dans un conflit où l'adaptation est

gage de survie pour l’État et les forces armées soviétiques. L’armée soviétique, qui a tant fait trembler les pays « du monde libre » pendant la guerre froide, est née des aléas de cette grande conflagration, la Seconde Guerre mondiale.

Si le front de l’Est est primordial dans le déroulement du second conflit mondial, à l’intérieur même de la guerre germano-soviétique se dégagent des événements clés, des batailles représentant un « tournant » dans le conflit. Le premier se situe à la fin de l’année 1941, lorsque la Wehrmacht est stoppée puis repoussée lors de la « bataille de Moscou ». C’est le premier grand coup d’arrêt que subissent les forces armées allemandes depuis le début de la guerre en septembre 1939. Le second tournant est celui de la « bataille de Stalingrad », qui se solde pour les Allemands par l’encerclement de l’une de leurs armées dans la ville, puis sa destruction en janvier 1943. C’est la première fois que la Wehrmacht perd autant d’hommes et de matériel dans une bataille. Stalingrad est souvent considéré comme l’épisode le plus décisif de la guerre germano-soviétique, voire de la guerre en général. Après la chute de la ville, la Wehrmacht aura toutes les peines du monde à rétablir ses forces. Elle le fera dans la perspective de l’opération *Zitadelle*, qui doit résorber le saillant de Koursk au début de l’été 1943. Cette bataille est considérée comme le troisième et dernier tournant du front de l’Est.

Le 5 juillet 1943 au matin, 780 000 soldats et 2 800 chars et canons d’assaut allemands se lancent à l’attaque des formidables défenses du saillant de Koursk érigées par l’Armée rouge. Forts de 2 millions d’hommes et plus de 5 000 chars, les défenseurs soviétiques vont résister à la poussée des deux pinces que forme l’offensive allemande et qui cherchent à sectionner le saillant à sa base : elles doivent se rejoindre à l’est de Koursk. Durant deux semaines, les combats sont d’une rare intensité, sur terre et dans les

airs. Finalement, Hitler ordonne l'arrêt de l'opération car, d'une part, les Alliés ayant débarqué en Sicile, il a besoin de troupes pour les repousser et, d'autre part, les Soviétiques ont lancé de grandes contre-offensives de part et d'autre du saillant.

Cette bataille de Koursk a, depuis près de soixante-douze ans, fasciné les historiens et les lecteurs. Qualifiée après guerre de « plus grande bataille de chars de l'histoire » ou encore de « chant du cygne de l'arme blindée allemande » (expression que l'on doit à Ivan Koniev, commandant du Front de la Steppe), la bataille de Koursk et, plus précisément, l'engagement de Prokhorovka ont véhiculé à travers son histoire un grand nombre de mythes qui ont perduré longtemps après guerre. Ces légendes ont été, depuis la fin des années 1990, largement battues en brèche par de nombreuses études anglo-saxonnes et, plus récemment, par le travail de Jean Lopez, qui a grandement participé à la diffusion de ces dernières en France. Les perspectives sur la « mégabataille cinglée de Koursk[1] » ont donc nettement évolué depuis la chute de l'Union soviétique.

Car la bataille de Koursk a été un enjeu historiographique dès la fin du conflit. Dans un premier temps, la vision allemande de la bataille, représentée en premier chef par Erich von Manstein, Paul Carrell, Friedrich Wilhelm von Mellenthin ou encore Heinz Guderian, a mis en avant l'idée que l'échec allemand n'était pas inévitable. Pour ces auteurs, Hitler a stoppé l'opération alors que les Allemands pouvaient encore l'emporter. Toute la responsabilité de la défaite est rejetée sur la personne de Hitler, chef de guerre incomplet et qui se mêle de trop près des opérations. Argument en partie exact mais qui a surtout l'avantage de dédouaner certains des auteurs, à savoir le corps des officiers allemands, la Wehrmacht et, au-delà, les Allemands et l'Allemagne dans leur ensemble. Deux points avancés par cette école, soit les reports successifs du déclenchement de

l’offensive, qui ont annulé tout effet de surprise, et l’arrêt précipité de l’offensive, sont discutables. Mais, pour le reste, personne n’a cherché à approfondir ou à contester les arguments des mémorialistes allemands, à une période où la réintégration de l’Allemagne dans le concert des nations européennes et la reconstruction d’une armée allemande nationale, partie intégrante de l’Otan et en première ligne face au pacte de Varsovie, interdisaient toutes critiques trop véhémentes des actions de la Wehrmacht.

De l’autre côté du spectre historiographique se trouve la vision soviétique de la bataille. Pour l’histoire officielle de la Grande Guerre patriotique, rédigée par des historiens officiels répondant plus à des considérations politiques et de propagande qu’à des impératifs scientifiques, les Allemands sont condamnés à perdre avant même le 5 juillet. Soutenue par les écrits des maréchaux Konstantin Rokossovski, Serguei Chtemenko, Georgi Joukov et du général Pavel Rotmistrov, cette thèse repose en fait sur des motifs et des objectifs ultérieurs à la guerre et reflète une altération complète des faits par la bureaucratie soviétique. Si les chances soviétiques augmentent après chaque report du début de l’offensive, il n’en reste pas moins que le sort des armes reste incertain jusqu’après la bataille de Prokhorovka. Néanmoins, le Parti communiste s’évertue jusqu’en 1991 à cacher cette perspective de la bataille à la population soviétique. Des travaux menés en URSS au sortir de la guerre avaient cependant déjà donné une vision différente de la bataille, par exemple au sujet de l’engagement de Prokhorovka : en 1946, une étude dirigée par le général N. M. Zamiatrine énonçait déjà que seuls 533 chars de la 5e armée blindée de la garde de Rotmistrov avaient participé à l’engagement, en lieu et place des 900 chars souvent évoqués.

À l’Ouest, la première vision de la bataille portée par des historiens, tels que Geoffrey Jukes, Alan Clark, Alexander Werth et Earle Ziemke, ne se démarque pas ostensiblement des deux précédentes car les sources soviétiques ne sont toujours pas disponibles, tout comme les documents classifiés des organes de décryptage des services spéciaux alliés. Cette version ne peut donc que conclure elle aussi à une victoire soviétique sans appel, car il lui est difficile de remettre en cause une vision valorisant les décisions apparemment pertinentes des Soviétiques et les capacités extraordinaires de l’Armée rouge, puisqu’elle ne sait pas que ceux-ci connaissent les plans allemands. Pour elle, la victoire soviétique est inéluctable.

Ce n’est qu’après 1975, avec John Erickson mais surtout David M. Glantz à la fin des années 1990, que la vision germanophile s’estompe en Occident. Le premier historien met en effet en avant une lecture plus nuancée de la bataille en donnant un visage à l’Armée rouge, en l’« humanisant » grâce aux mémoires des soldats soviétiques, qu’il a étudiés par dizaines. Cette perspective est accentuée par le second historien, qui a pu consulter des centaines de documents d’archives soviétiques grâce à l’ouverture des sources russes après la chute du mur. David M. Glantz, comme les auteurs qui se rattachent à ses thèses tels Robin Cross, Mark Healy et Jonathan House, considère que *Zitadelle* était un pari risqué, mais qui aurait pu déboucher sur une victoire allemande si la Wehrmacht s’en était tenue aux plans initiaux. Elle aurait alors pu pincer les forces soviétiques dans le saillant et les détruire en grande partie. Cette perspective détient sans doute la vision la plus équilibrée de la bataille.

La dernière école est celle dite « révisionniste », qui remet en cause la thèse principale précédemment citée. Ce courant, mené

initialement par George M. Nipe et comprenant à sa suite Niklas Zetterling et Anders Frankson, puis plus tard Steven H. Newton, considère que les Allemands étaient plus proches de la victoire au sud que ce que l'on a pu signaler jusque-là. Cette école pense également que, si Hitler avait laissé les mains libres à von Manstein, celui-ci aurait pu faire plus encore. Cette thèse se base principalement sur le ratio de destruction des Allemands et le fait que ces derniers n'avaient pas encore engagé toutes leurs réserves lorsque l'ordre d'arrêt a été donné. Mais une des lacunes de cette école réside dans son analyse quasi unilatérale, car n'étudiant que très peu la situation du côté soviétique, lacune comblée depuis par le travail d'auteurs russes comme Valeriy Zamouline. Ce courant néglige ainsi la question des réserves soviétiques encore non engagées, l'effort de l'Armée rouge à l'extérieur du saillant ainsi que la défense victorieuse contre la 9e armée allemande au Nord. George M. Nipe abandonne cependant ce courant révisionniste dans son dernier ouvrage, *Blood, Steel and Myth*, en considérant qu'effectivement les réserves soviétiques, malgré les pertes, étaient telles que la pince sud de l'offensive allemande ne pouvait déboucher sur une quelconque victoire opérationnelle ou stratégique.

La mémoire de la bataille de Koursk est donc déjà bien dense, mais les historiens ont encore beaucoup à dire sur ses enjeux, ses modalités et ses réalités. Les nombreux écrits, perspectives et faits entourant cette bataille nous ont contraint à faire des choix qui peuvent paraître discutables, mais qui nous sont apparus indispensables à la bonne appréhension des circonstances et des enjeux militaires de cet événement. L'intérêt de la bataille de Koursk réside dans le fait qu'elle se déroule à un moment clé de l'évolution de la Wehrmacht et de l'Armée rouge ; elle est en quelque sorte le point nodal du développement matériel, stratégique et opératif des

forces allemandes et soviétiques. C'est pourquoi nous avons laissé une grande place à l'exposition des forces et faiblesses des armées qui s'affrontent à Koursk. Par ailleurs, il nous a semblé essentiel d'équilibrer le propos en traitant avec la même rigueur tant la Wehrmacht que l'Armée rouge.

Après Koursk, les Allemands vont définitivement perdre l'initiative sur le front de l'Est, adoptant une posture stratégique strictement défensive, alors que l'Armée rouge va développer et améliorer des concepts défensifs et offensifs jusque-là balbutiants qui lui permettront de vaincre le IIIe Reich. La bataille de Koursk est aussi une bataille de matériel, où vont s'affronter les meilleurs chars et avions de combat des deux camps. Nous avons tenté de dépeindre ici, humblement, le tableau de ce duel mythique qui soulève toujours des points très discutés. Voici donc le récit, aussi équilibré que possible, de la bataille du saillant de Koursk, depuis sa genèse jusqu'à son dénouement.

---

1. AMIS Martin, *Koba la terreur*, Paris, Éditions de l'Œuvre, 2009.

CHAPITRE PREMIER

VERS LA BATAILLE DE KOURSK

« Soldats du Reich ! Vous participez aujourd'hui à une offensive d'une importance capitale. De son résultat peut dépendre le sort de toute la guerre. Mieux que n'importe quoi d'autre, votre victoire montrera au monde entier que toute résistance à la puissance des armes allemandes est vaine. »
Adolf Hitler

En ce mois de février 1943, alors que la *raspoutitsa* – dégel russe qui transforme les routes en bourbiers – fige la ligne de front dans le Donbass, les deux adversaires fourbissent leurs armes et planifient la suite des opérations. C'est un problème qui s'impose alors aux deux dictateurs. Que doivent-ils envisager pour les opérations du printemps et de l'été 1943 ? Hitler comme Staline savent pertinemment que cette année est celle de tous les dangers : Hitler doit emporter une victoire, même locale, afin de montrer au monde et surtout à ses alliés que la Wehrmacht n'est pas battue malgré la défaite de Stalingrad ; Staline veut montrer au monde et surtout aux Alliés que l'Armée rouge peut inverser la marche des événements et, lors de cette troisième campagne d'été, arracher l'initiative aux Allemands.

Contexte militaire du IIIe Reich

Toute bataille est la résultante d'un contexte militaire, stratégique, économique et politique. La bataille de Koursk ne déroge pas à cette règle. En cette troisième année de conflit, les perspectives sont différentes pour les deux belligérants du front de l'Est. Pour Hitler, pressé de toutes parts, l'enjeu de cette campagne d'été est de cimenter la cohésion des forces de l'Axe et de l'opinion publique allemande, tout en infligeant une défaite suffisamment lourde à l'Armée rouge pour pouvoir se retourner contre les Alliés.

La situation stratégique du IIIe Reich est, au premier trimestre 1943, des plus périlleuse. En Tunisie, si des victoires locales en janvier et février 1943 permettent aux forces de l'Axe de souffler, la bataille de Mareth, qui débute le 6 mars, voit les forces blindées allemandes d'Afrique du Nord s'épuiser définitivement. Le 27, les Allemands doivent se replier avec 75 Panzer seulement. La chute imminente de l'Afrique du Nord ouvre une période de doute pour le haut commandement allemand : le débarquement allié n'est plus qu'une question de temps. Mais où va-t-il se produire ? L'Oberkommando der Wehrmacht, le haut commandement des armées allemandes, doit alors défendre des milliers de kilomètres de côtes, depuis la Hollande jusqu'aux Balkans. Des dizaines de divisions y sont envoyées en garnison : c'est autant de forces qui sont détournées du front de l'Est, le front principal à cette date. Dans l'Atlantique, les nouvelles mesures anti-sous-marines (aviation et escorteurs équipés de systèmes de détection perfectionnés) et l'accroissement exponentiel du potentiel de la marine commerciale alliée rendent la tâche des « meutes de loups » de l'amiral Dönitz de plus en plus ardue. Les pertes de l'U-Bootwaffe s'accroissent considérablement dès mai 1943 et les matières premières engouffrées

dans la production de nouveaux U-Boot sont autant de matériaux indisponibles pour la production de Panzer et d'avions pour les opérations en URSS. Enfin, l'aviation stratégique alliée accentue la pression sur les villes et l'économie allemande en multipliant les raids nocturnes et diurnes, afin de réduire le potentiel industriel du Reich et le moral du peuple allemand. La Luftwaffe est donc contrainte de déployer toujours plus d'avions au-dessus du sol allemand, détournant ces effectifs du front de l'Est, et la défense contre avions (Flak) mobilise de grandes quantités de munitions.

Sur le plan économique, la « guerre totale » a été proclamée par Goebbels, ministre de la Propagande, le 18 février 1943. En réalité, un accroissement régulier de l'économie de guerre est déjà amorcé depuis début 1942, mais l'accélération se fera plus sensible à partir de cette date. La production d'armement est chaque année plus importante et de nouveaux matériels sortent régulièrement des usines, comme le char lourd Tiger I. Si les femmes allemandes sont mobilisées, elles le sont moins que dans d'autres pays belligérants, mais ce manque de main-d'œuvre est largement compensé par la réquisition des civils et prisonniers de guerre étrangers. En réalité, c'est plus une rationalisation de la production et une concentration des ressources vers la fabrication de quelques matériels importants qui se mettent en place. Ainsi, l'Allemagne va produire deux fois plus de chars en mai 1943 qu'à la même époque l'année précédente, mais au détriment, par exemple, de la production d'avions de combat.

Dans l'immédiat, c'est sur le plan politique que la crise est le plus périlleuse pour le régime national-socialiste. La défaite de Stalingrad, début février 1943, ouvre une période de flottement à l'intérieur et à l'extérieur du III[e] Reich. À l'intérieur, la population allemande blâme directement Hitler, pour la première fois depuis le début du conflit, pour l'avoir trompée sur la situation réelle des armées allemandes à

Stalingrad. « C’est une authentique crise du pouvoir qui se présente », note l’adversaire politique Ulrich von Hassell. Les opposants, civils et militaires, redressent la tête et fomentent des complots, mais sans résultats tangibles. C’est que la police politique du régime est des plus efficace, tout comme la propagande de Goebbels qui finit par retourner l’opinion publique : il lui suffit de brandir l’épouvantail du « judéo-bolchevisme », « terroriste par sa doctrine, mais aussi en pratique », et de jouer de l’image des hordes rouges fonçant sur l’Europe pour ressouder le peuple derrière son Führer. En outre, la conférence interalliée de Casablanca du 14 janvier 1943 pose les principes d’une « reddition sans conditions » des forces de l’Axe, donnant ainsi des gages à Staline. Cette déclaration crispe le peuple et l’armée allemande autour du régime. D’après Guderian lui-même, « cette exigence eut un effet profond sur la population allemande et surtout sur l’armée. Les soldats ne doutaient plus désormais que nos ennemis voulaient anéantir le peuple allemand et que la lutte de ceux-ci n’était pas seulement dirigée – comme le prétendait à l’époque leur propagande – contre Hitler et ce qu’on appelait le nazisme, mais contre des concurrents économiques de valeur, donc gênants ».

À l’extérieur, les alliés du Reich ont été très ébranlés par la défaite de Stalingrad. L’Italie, principal allié de l’Allemagne, est militairement exsangue et bientôt menacée directement par les Alliés ; elle a perdu en outre un corps expéditionnaire en URSS autour de Stalingrad. Mussolini est de fait fortement fragilisé et le roi ainsi que d’autres chefs militaires souhaitent se débarrasser du Duce. Ce dernier commence à pousser Hitler à entrer en pourparlers avec Staline, car il ne veut pas voir les Alliés prendre pied en Italie ou dans les Balkans. Justement, la Hongrie et la Roumanie, qui ont perdu de très nombreuses troupes dans et autour de Stalingrad, se sont

rapprochées pour essayer d'influencer le maître du IIIe Reich et le pousser à négocier une paix séparée ; Bucarest et Budapest commencent, en parallèle, à entrer en contact avec les Alliés pour négocier secrètement une paix de compromis. Enfin, la Finlande, le « cobelligérant » du Nord, a compris que la guerre tournait en défaveur de Berlin et entre aussi en contact avec les Anglo-Saxons pour qu'ils lui servent d'intermédiaires avec Moscou.

Du point de vue militaire, la situation sur le front de l'Est est très préoccupante pour Hitler et ses généraux. C'est une armée renforcée entière, la 6e, et une partie de la 4e Panzerarmee (armée de chars) qui ont disparu dans les ruines de Stalingrad après l'offensive soviétique du 19 novembre 1942. Durant les opérations s'écoulant de novembre 1942 à janvier 1943, ce sont aussi quatre autres armées des pays alliés de l'Allemagne (3e et 4e armées roumaines, 8e armée italienne et 2e armée hongroise) qui sont en grande partie détruites. En tout, ce sont quelque 300 000 soldats de l'Axe, dont une grande majorité d'Allemands, qui disparaissent à Stalingrad, et 300 000 alliés de plus qui sont anéantis durant la phase offensive soviétique autour de la ville martyr. C'est un drame mais, en février, l'urgence est ailleurs, dans le Caucase. Pour éviter un « super-Stalingrad », le maréchal Erich von Manstein, aux commandes du Heeres Gruppe Don (groupe d'armées du Don, avec les 1re et 4e Panzerarmee, 6e Armee, Armeeabteilung Hollidt) qui fait la jonction entre le Heeres Gruppe B, à sa gauche, et le Heeres Gruppe A (17e Armee), à sa droite, doit impérativement évacuer ce dernier, dangereusement avancé dans le Caucase. C'est alors que commence une course poursuite pleine de rebondissements qui va aboutir à la formation du saillant de Koursk.

Les opérations de l'hiver 1943

La Stavka, le haut commandement soviétique et état-major personnel de Staline, forte de son succès à Stalingrad, ne veut pas en rester là. Elle cherche à prendre au piège le Heeres Gruppe A dans le Caucase en conquérant Rostov, ville stratégique située à la charnière du front entre le Heeres Gruppe A et le reste de l'Osteer (armée allemande de l'Est). Cependant, les forces soviétiques sont dispersées : ce sont quatre Fronts (groupes d'armées soviétiques, équivalant à un Heeres Gruppe, mais réduit), ceux de Briansk, de Voronej, du Sud-Ouest et du Sud, qui sont lancés en avant avec pour objectifs, outre Rostov, Smolensk, Koursk, Kharkov et le bas-Dniepr. La manœuvre met bien en danger les armées allemandes enfoncées dans le Caucase : von Manstein le perçoit et organise un repli généralisé. La 17e Armee reculera vers la péninsule du Taman, à l'ouest, au niveau du détroit du Kertch. Les 1re et 4e Panzerarmee effectueront une rocade en passant par Rostov, afin de se rétablir sur le Mious et le bassin occidental du Donetz (le Donbass), cela sous la protection de l'Armeeabteilung Hollidt (groupement d'armées ad hoc avec ici dix divisions, dont deux blindées). Le 13 janvier, les Soviétiques déclenchent leur offensive. Les troupes allemandes effectuent leur repli en bon ordre, la 4e et la 1re Panzerarmee se mettant en position défensive sur le Donbass entre l'Armeeabteilung Kempf (au nord) et l'Armeeabteilung Hollidt. Si les Soviétiques ne parviennent pas à isoler les troupes allemandes du Caucase, ils ont eu le temps de se saisir de Koursk, le 8 février, de Bielgorod le 9 et de Kharkhov le 14, sur le reste du front. Cette dernière ville est purement et simplement abandonnée par le IIe SS-Panzerkorps de Hausser. Quelques jours auparavant, les états-majors des Heeres Gruppe Don et B ont été fusionnés pour donner naissance au Heeres

Gruppe Süd, sous l’égide de von Manstein. Celui-ci a donc maintenant à sa disposition plusieurs corps blindés et des renforts envoyés par l’OKH (Oberkommando des Heeres, le haut état-major de l’armée de terre). Il regroupe ses forces au nord du Mious et s’apprête à attaquer le flanc sud du Front du Sud-Ouest de Vatoutine, toujours en mouvement. Les troupes de ce dernier sont épuisées, car elles sont sur la brèche depuis novembre 1942. Ses corps blindés ne comptent qu’une dizaine de chars chacun et, surtout, les armes de soutien sont disloquées : les chars en avant distancent l’infanterie, qui ne peut elle-même compter sur l’artillerie, éparpillée… Vassili Grossman, correspondant de guerre soviétique célèbre, rapporte ainsi la déclaration d’un certain général Bélov, peut-être le futur commandant de la 61e armée, après les combats de février : « Lors d’un combat ou d’une opération dans son ensemble, il y a un moment où on doit se demander : faut-il se jeter en avant ? Lancer toutes les réserves ? Ou au contraire s’arrêter ? Chez nous, on aime parfois à donner pour ordre unique : “En avant ! En avant !” Il doit y avoir une pause opérationnelle. En à peu près cinq jours, toutes les réserves s’épuisent, les troupes arrière vont prendre du retard, et les soldats sont à ce point fatigués qu’ils ne sont pas en état de remplir leur mission, ils s’effondrent sur la neige et s’endorment. J’ai vu un artilleur qui dormait à deux pas d’un canon en train de tirer. […] J’ai une compagnie qui dormait si fort que les Allemands piquaient les hommes avec leurs baïonnettes et qu’eux continuaient à dormir sans vouloir se réveiller. […] C’est donc parfaitement clair : on ne doit pas abuser de la tension des soldats, ça ne peut qu’être négatif. » Von Manstein va lui donner raison.

Le 19 février, celui-ci décoche son premier crochet du droit : le IIe SS-Panzerkorps, opérant vers le sud, et les Ire et IVe Panzerkorps, poussant vers le nord, cisaillent et détruisent les troupes mobiles trop

avancées du Front du Sud-Ouest, qui doit se replier derrière le Donetz. Von Manstein force son avantage et attaque le flanc sud du Front de Voronej, qui est déployé autour de Kharkov, toujours avec le 2e SS-Panzerkorps et la 4e Panzerarmee, attaquant nord-nord-est. La 3e armée blindée soviétique, qui garde le sud de Kharkov, est bousculée le 5 mars. Dès le début de l'engagement, l'Armeeabteilung Kempf, qui garde le front à l'ouest de la ville, attaque à son tour, tout comme la 2e Armee du Heeres Gruppe Mitte du maréchal Günther von Kluge, venant du nord : pressées de toutes parts, les troupes soviétiques se débandent. Kharkov tombe finalement le 14 mars 1943 et Bielgorod, dans un même mouvement, le 18. Le maréchal Joukov, délégué de la Stavka, est envoyé par Staline afin de parer à l'urgent : éviter au Front Centre du général Rokossovski, qui vient d'arriver en renfort, d'être tourné et encerclé avec le Front de Voronej qui s'arc-boute désormais autour de la ville de Koursk. Mais finalement, le 20 mars, le dégel, l'épuisement des troupes allemandes et l'arrivée des renforts soviétiques mettent un terme à la chevauchée des troupes blindées de von Manstein, qui n'iront pas plus loin que Bielgorod. Le sud du saillant de Koursk vient de prendre forme…

Au nord de Koursk, les choses seront plus « simples ». Toujours dans l'euphorie de la victoire de Stalingrad, le chef de l'URSS demande aux Fronts de Briansk et de l'Ouest d'attaquer et de libérer les villes de Smolensk, Orel et Briansk. En face, von Kluge leur oppose les 2e Armee et 2e Panzerarmee qui malmènent les deux Fronts, forcés de demander du renfort, lequel se matérialise par l'arrivée du Front du Don, renommé Front Centre, de Rokossovski. Celui-ci finit par repousser la 2e Panzerarmee et enfonce un coin vers l'ouest de Koursk, en direction d'Orel. Mais il n'ira pas plus loin : le saillant de Rjev est évacué par Hitler, qui redéploie la 9e Armee qui s'y trouvait en renfort des 2e Armee et 2e Panzerarmee. Cette manœuvre

permet à ces dernières de prendre en tenaille Rokossovski à la mi-mars et de le repousser au-delà de la Desna, à l'ouest de Koursk. Le nord du saillant de Koursk vient de se créer. Le front forme désormais un « S » renversé, avec le saillant d'Orel, au nord, suivi de la hernie de Koursk, au sud.

La crise est jugulée pour la Wehrmacht. Mais, au sortir de l'hiver 1942-1943, ce sont plus d'un million de soldats de l'Axe qui ont été mis hors de combat depuis novembre 1942. Le gros de la Wehrmacht est alors engagé sur ce front, qui s'étend de Petsamo à la mer d'Azov : 16 Panzerdivisionen, 14 divisions motorisées et 147 divisions d'infanterie y sont déployées, soit près de 80 % des effectifs complets de l'armée allemande. Avec les armées alliées, ce sont en tout l'équivalent de 150 divisions à plein effectif qui tiennent les 2 250 kilomètres de la ligne de front. À n'en pas douter, la campagne du printemps et de l'été 1943 sera décisive.

Le choix de Hitler

Pour Hitler, le choix consiste à décider où porter l'effort offensif de ses armées pour cet été 1943. À l'ouest, il ne peut que se mettre sur la défensive. Reste le sud (Italie et Balkans) ou l'est. Où doit-il engager ses réserves ? Il décide rapidement que ce sera à l'est. Plusieurs raisons justifient cela.

La première est psychologique : Hitler est profondément affecté par la défaite de Stalingrad. Il sait que le peuple allemand lui en veut personnellement et que son aura est profondément ternie par la capture d'une armée entière. Il doit donc redorer son blason, avant tout vis-à-vis de son peuple, mais aussi de l'armée.

La raison suivante est purement stratégique : Hitler sait qu'il doit compter sur un débarquement anglo-saxon en Europe occidentale en 1944. La hantise d'un second front et la réalité stratégique que cela implique obligent Hitler et ses généraux à prévoir une réserve armée pour y faire face. Or, comment procéder, sinon en prélevant des troupes importantes sur le front de l'Est ? Pour cela, il faut une victoire opérationnelle sur l'Armée rouge de façon à fixer celle-ci avant qu'elle ne porte son propre coup, et dégager ainsi des unités pour les transférer à l'Ouest.

De plus, en réaction à la conférence de Casablanca, que Hitler lit comme une preuve de bonne volonté des alliés occidentaux à Staline, le Führer souhaite également provoquer de lourdes pertes côté soviétique, par quelque moyen que ce soit, afin de continuer à distendre les liens entre l'URSS et les démocraties occidentales, qu'il croit contre nature. En effet, Moscou est de plus en plus critique vis-à-vis de ses alliés, car Staline ne considère pas le débarquement en Afrique du Nord comme un véritable « second front » et ne voit qu'une chose : l'Armée rouge reçoit tout le poids de la Wehrmacht, sans perspective d'un relâchement de la pression. Une partie des généraux allemands est d'accord avec ce dernier point.

Pour le maréchal von Manstein, il est hors de question de rester sur la défensive à l'est, car, d'une part, les troupes allemandes ne sont pas assez nombreuses pour ériger des défenses en profondeur partout ; d'autre part, les Soviétiques pourraient attendre l'ouverture d'un second front en Europe du Sud ou de l'Ouest pour attaquer, après avoir laissé passer le printemps et l'été 1943. Il faut donc lancer l'offensive sur ce théâtre d'opérations, afin de ne pas se laisser surprendre tôt ou tard.

Mais la raison la plus invoquée par Hitler est politique. Les alliés de l'Allemagne sont en proie au doute et commencent à sérieusement

envisager une paix séparée. De la Finlande à l'Italie en passant par la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie, tous exhortent Hitler à débuter des pourparlers de paix, au moins avec les Occidentaux. Hitler s'y refuse, évidemment. Il consulte l'ensemble des dirigeants des pays de l'Axe et des pays satellites pour les rassurer au mois d'avril : la Wehrmacht reste une armée puissante et capable de tenir tête aux Alliés et à l'Armée rouge. Mais il faut une preuve tangible de cette affirmation. Afin d'éviter la déliquescence de l'Axe, Hitler a donc besoin d'une victoire sur le front de l'Est, et vite.

Pour Hitler et ses généraux, c'est bien sur ce front que le coup doit être porté. Mais encore faut-il définir la date, le lieu et même la nature de l'action à mener.

OÙ, QUAND, COMMENT ?

Von Manstein est persuadé que Staline ne pourra demeurer l'arme au pied et qu'il reprendra l'offensive dès le début du printemps. En effet, le chef de l'URSS ne peut pas attendre le débarquement allié pour des raisons psychologiques et de prestige. Si la défense n'est pas envisageable, restent deux solutions : l'attaque directe et l'attaque en retour, dont le maréchal a déjà montré l'efficacité durant la fin de la campagne d'hiver. L'idée de l'attaque en retour est d'attendre l'offensive soviétique, de se retirer afin qu'elle frappe dans le vide, de constituer de puissantes réserves puis de frapper sur les arrières de l'Armée rouge afin de refermer la nasse et de provoquer des pertes telles que Staline pourrait être amené à demander la paix. Mais où les Soviétiques vont-ils attaquer ? Vont-ils tenter d'encercler le Heeres Gruppe Nord en l'acculant à la Baltique ? Viser le Heeres Gruppe Mitte en coupant le saillant d'Orel ? Ou s'attaquer à son Heeres

Gruppe Süd en le poussant contre la mer Noire ? Pour Manstein, il est évident que ce sera la troisième option : cela permettrait à Staline de mettre la main sur le bassin houiller du Donbass, de s'emparer d'une partie du grenier à blé ukrainien, et lui ouvrirait les portes des Balkans, son objectif suivant.

Pour contrer cette offensive, von Manstein propose donc de retirer son aile sud en cas d'attaque, de concentrer des renforts et des divisions blindées au nord, puis de les pousser vers la mer d'Azov afin de prendre au piège des armées soviétiques trop avancées.

Cependant, cette stratégie, qu'il présente à Hitler en mars, ne plaît pas à ce dernier : elle suppose d'abandonner le Donbass, même provisoirement, que le Führer ne veut en aucun cas perdre. D'autre part, l'OKH s'y oppose, car cela supposerait de dégarnir fortement d'autres secteurs du front pour donner les renforts nécessaires au plan de von Manstein. Si l'attaque en retour n'est pas envisageable, reste l'attaque directe. Mais où l'appliquer ?

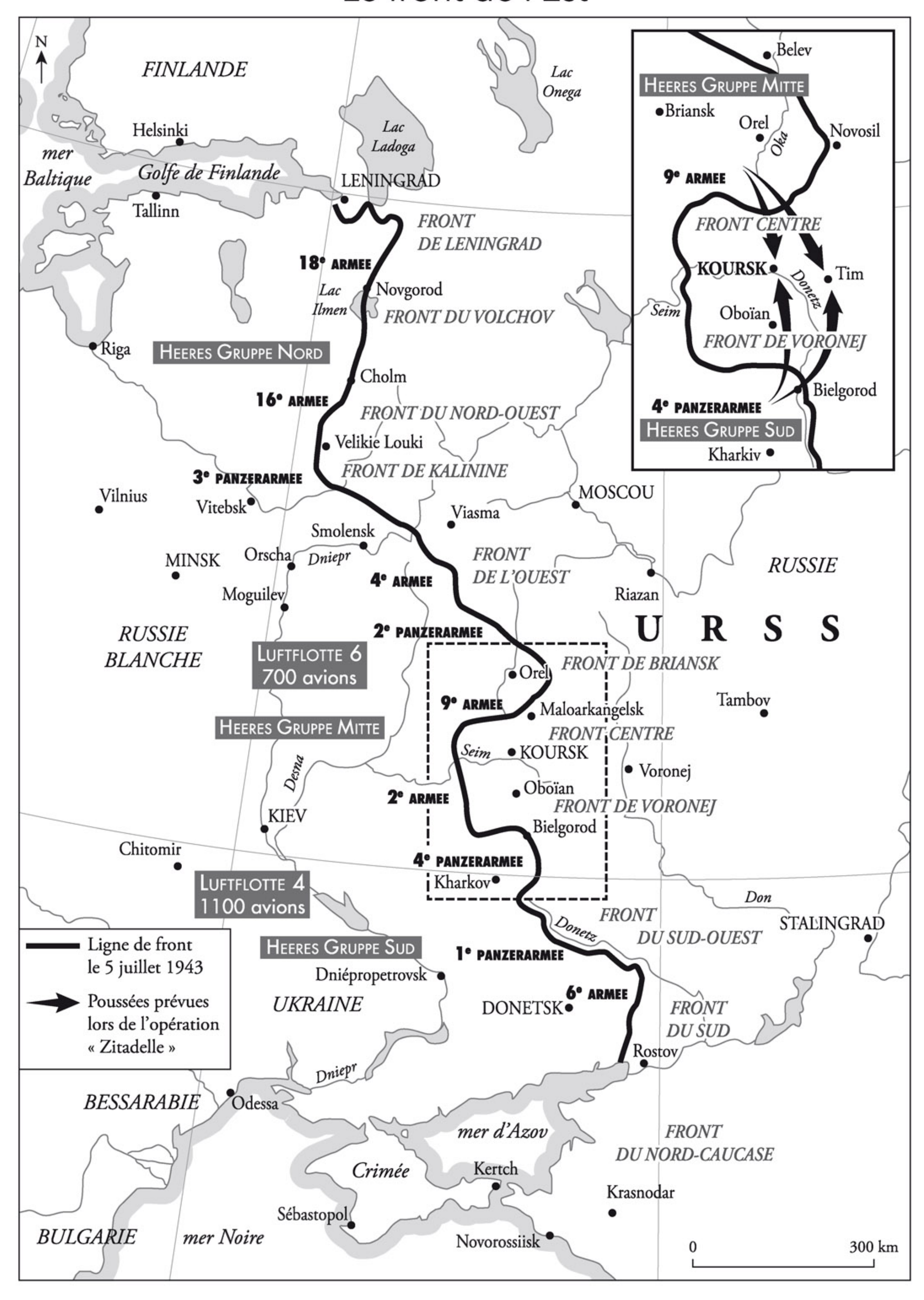
Lorsque les généraux allemands étudient une carte du front de l'Est, leur regard est invariablement attiré par la hernie que forme le saillant de Koursk en plein milieu. Long de 375 kilomètres, profond de 250 et large de 150 à la base, il apparaît évident à Hitler et ses généraux que c'est le meilleur endroit pour lancer l'offensive : deux forces attaquant de part et d'autre de la base du saillant auraient à peine 80 kilomètres à parcourir et pourraient alors, en se rejoignant, encercler de très importantes forces soviétiques, massées ici peut-être en prévision d'une future attaque. Une victoire à Koursk, cela voudrait dire : éviter une offensive soviétique sur le saillant d'Orel ; réduire une hernie qui pose un problème pour les communications entre les Heeres Gruppe Mitte et Süd ; un raccourcissement du front, donc des unités libérées pour être concentrées dans une réserve stratégique apte à intervenir contre l'ouverture d'un second front allié

éventuel ; la possibilité de prendre définitivement Leningrad avec une partie de ces réserves et donc stabiliser le front de l'Est en attendant l'offensive anglo-saxonne ; détruire d'importantes forces soviétiques, représentées par les Fronts de Voronej et Centre, et enfin saigner à blanc l'Armée rouge, de façon à l'empêcher de mener une action offensive d'envergure en 1943. Certes, cette option n'est pas sans risque : d'une part, le lieu de l'offensive et la méthode retenue, la tenaille, sont si évidents qu'il ne peut y avoir de surprise stratégique ; d'autre part, les forces engagées risquent d'être tournées par une contre-offensive, en particulier sur Orel. Cette idée d'une attaque concentrique pour une victoire limitée, mais suffisante, est entérinée par l'ordre n° 5, signé le 13 mars 1943 : celui-ci déclare que les Russes reprendront l'offensive après la période de dégel, et qu'il est donc temps d'attaquer avant qu'ils ne le fassent, dans la région de Koursk.

Le principe de l'opération *Zitadelle*, puisque c'est le nom qui lui est donné dans un mémorandum du général Zeitzler, le chef d'état-major de l'OKH, le 11 avril 1943, est donc posé. Ne reste plus qu'à édifier le plan en détail et à fixer une date d'exécution. Le plan opérationnel n'a pas vraiment changé depuis qu'il a germé, dans les grandes lignes, dans l'esprit de von Manstein en février : une attaque en tenaille à la base du saillant, avec de fortes troupes mécanisées. Au sud, ce sont les 4e Panzerarmee et l'Armeeabteilung Kempf du Heeres Gruppe Süd de von Manstein qui doivent percer vers le nord ; au nord, c'est la 9e Armee du général Walter Model, renforcée dorénavant du Heeres Gruppe Mitte, qui doit lui tendre la main, en un point situé à l'est de Koursk. Le plan détaillé présenté quelques jours plus tard, toujours par Zeitzler, est trop modeste au goût de Hitler : il ne propose en effet qu'une force réduite de 10 à 12 Panzerdivisionen pour remplir

l'objectif fixé. Mais le 15 avril, Hitler signe l'ordre d'opération n° 6 qui fixe les lignes directrices de l'opération *Zitadelle*.

Le front de l'Est



Il débute ainsi : « J'ai décidé d'entreprendre en priorité pour cette année l'opération offensive *Zitadelle*, dès que les conditions atmosphériques le permettront. Cette offensive revêt une importance décisive. Elle doit être conduite rapidement, de façon fracassante. Elle doit nous donner l'initiative pour le printemps et pour l'été de cette année. En conséquence, tous ses préparatifs doivent être conduits avec le plus grand soin et la dernière énergie. Les meilleures formations, les meilleures armées, les meilleurs chefs et de grandes quantités de munitions doivent être placés aux endroits décisifs. Chaque officier et chaque soldat doit être rendu conscient de l'importance significative de cette offensive. La victoire de Koursk doit être une prise de conscience pour le monde. » Voilà pour les raisons de fond. Maintenant, pour la forme, Hitler continue en écrivant : « Le but de cette offensive est d'encercler les forces ennemies déployées dans la région de Koursk, par des poussées incisives, coordonnées, exécutées sans esprit de repli et conduites rapidement par deux armées, l'une débouchant de la région de Bielgorod et l'autre du sud d'Orel, et de les annihiler par une attaque concentrique. »

Dans la suite de l'ordre, Hitler préconise que tout soit mis en œuvre pour assurer la surprise de l'attaque et laisser l'ennemi dans le doute quant à la date du déclenchement de l'opération. Cela veut-il dire que le lieu de l'attaque n'est pas prioritaire, car trop évident ? Il considère aussi que le front d'attaque des deux armées doit être aussi étroit que possible afin d'obtenir une supériorité locale écrasante et pousser d'un bond pour enfermer les forces soviétiques dans la nasse. Positionnement des unités de réserve sur les flancs pour sécuriser la poussée principale ; rapidité et coordination de l'attaque des deux armées ; rapidité de l'attaque pour éviter à l'ennemi d'amener des renforts ; établissement d'un front raccourci et libération d'unités mobiles au plus tôt pour d'autres opérations. Voici en somme la suite

de l’ordre édicté par Hitler. Les six paragraphes suivants ordonnent des mesures d’intoxication et de camouflage pour induire l’Armée rouge en erreur sur l’ampleur et la date de l’offensive.

Enfin, il est intéressant de constater que l’ordre stipule que ces mesures de camouflage doivent « permettre, à partir du 28 avril, à l’offensive d’être déclenchée six jours après la réception d’un ordre de l’OKH. La date la plus rapprochée pour le début de l’opération est le 3 mai ».

Mais Hitler semble hésiter malgré tout. Il comprend qu’il joue son va-tout : il engage dans cette opération la majeure partie de ses réserves blindées. D’autre part, des informations alarmantes lui indiquent que de nombreuses troupes soviétiques sont massées de part et d’autre du saillant, en arrière du front : il craint une attaque en retour sur les arrières de son offensive, qui mettrait un terme à l’opération et risquerait d’annihiler une grande partie de ses troupes mobiles. Il est on ne peut plus conscient des risques qui découlent de cette entreprise, à tel point que, le 10 mai, lors d’une entrevue avec le général Guderian, ce dernier ne peut s’empêcher de lui poser cette question :

> Pourquoi voulez-vous à tout prix attaquer cette année à l’Est ? demande-t-il à Hitler.
>
> – Nous devons attaquer pour des raisons politiques, rétorque alors Keitel, le chef d’état-major de l’OKW, présent.
>
> – Pensez-vous qu’un homme au monde sache où se trouve Koursk ? L’univers se moque complètement que nous tenions Koursk ou non. Je répète ma question : pour quelle raison tenez-vous à tout prix à attaquer cette année à l’Est ? renchérit Guderian.

– Vous avez tout à fait raison. Cette idée d'attaque me serre le ventre chaque fois que j'y pense, répond Hitler.

– Dans ce cas, vous avez un sentiment exact de la situation. Dégagez-vous.

Cette hésitation va se ressentir dans le processus qui aboutira à la fixation définitive de la date de lancement de l'offensive. Elle est en partie due au désaccord qui anime les différents acteurs de l'opération. Ainsi, si Zeitzler, von Manstein et von Kluge sont tout à fait d'accord avec le principe, leurs subordonnés, le général Model en tête, ainsi que le général Heinz Guderian, inspecteur général des troupes blindées, sont farouchement opposés à l'opération. Encore que les premiers demandent que l'attaque soit déclenchée le plus tôt possible, chaque retard compromettant gravement à leurs yeux le succès de l'opération. Cependant, von Kluge convainc Hitler que, grâce aux nouveaux blindés sur le point d'arriver, il pourra percer les lignes de défense soviétiques.

Hitler n'arrive pas à se décider pour autant et plusieurs conférences sont nécessaires pour qu'il parvienne enfin à prendre une décision définitive. Ainsi, une première réunion se tient à Munich, les 3 et 4 mai 1943. Hitler y a convoqué von Manstein, le général Buss, son chef d'état-major, von Kluge, Guderian, Zeitzler, le général Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, et Albert Speer, alors ministre de l'Équipement et des Munitions. Au sortir de la réunion, la date de début de l'attaque est repoussée au 10 juin. Trop tard pour que l'effet de surprise puisse jouer à plein : une partie des directives de l'ordre n° 6 ne sont déjà plus d'actualité. Le 10 mai, à Berlin, une nouvelle réunion a lieu, avec Hitler, Guderian, le Feldmarschall Keitel, et un représentant du ministère de l'Armement. Guderian y expose tous ses doutes quant à l'intérêt de l'opération mais Hitler ne

se décide pourtant pas encore : il repousse seulement l'opération au 15 juin, car il attend les nouveaux chars. Au bout de ce délai, les unités n'étant toujours pas complétées, la date est de nouveau différée à début juillet. Enfin, la réunion du 1er juillet qui se tient à Rastenburg, en Prusse orientale, en présence de tous les chefs de corps qui vont participer à l'opération, fixe la date définitive de son déclenchement au 5 juillet. Hitler sait que les dés sont jetés : si la manœuvre échoue, il perd à la fois les moyens de garder l'initiative à l'Est et des réserves stratégiques en prévision du second front.

Hitler est donc en proie à d'affreux doutes, mais il n'est pas le seul. Staline, lui aussi, a des sueurs froides lorsqu'il pense au choix cornélien qu'il doit faire pour la campagne de l'été qui arrive.

Le choix stratégique soviétique

Il n'est pas peu dire que Staline suit une évolution inverse de celle de Hitler sur le plan de la gestion du conflit. Si, au début de la guerre, il fait fi des conseils de prudence de ses subordonnés, ordonnant de systématiques contre-attaques infructueuses en été et fixant des objectifs trop ambitieux pour les offensives d'hiver, début 1943 il s'est assagi (ou décontracté) et tend plus volontiers l'oreille à ses conseillers. C'est que ceux-ci, maréchaux Vassilevski, chef d'état-major général de l'Armée rouge, et Joukov en tête, ont su gagner la confiance du dictateur soviétique en démontrant leur compétence et leur professionnalisme. Même si Staline continue à toujours vouloir pousser ses armées trop loin, emporté par les succès (c'est ce qui mènera les Fronts du Sud-Ouest et de Voronej à un désastre face à von Manstein après Stalingrad), il se range maintenant plus aisément aux vues de ses généraux.

Le 13 mars 1943, afin d'éviter une défaite contre von Manstein, Staline convoque séance tenante le maréchal Georgi Joukov à Moscou. Celui-ci, qui se trouve alors sur le Front de Leningrad où il vient de coordonner la jonction des Fronts de Leningrad et de Volkhov, mettant ainsi fin au blocus terrestre de la ville de Lénine, arrive à la capitale le 16 mars. Il est invité à 3 heures du matin à un dîner, durant lequel Staline lui demande de partir immédiatement au Front de Voronej pour y remettre de l'ordre et barrer la route à von Manstein. Quatre heures plus tard, il embarque dans un train spécial vers sa nouvelle affectation. Raidissant la résistance soviétique et profitant du dégel, Joukov empêche Manstein de déboucher sur Koursk et le cloue sur place. Alors que les armes se taisent dans la région de Kharkov aux alentours du 20 mars, Joukov reste au Front de Voronej jusqu'au 23.

Joukov commence une tournée d'inspection sur le terrain afin de se faire une idée du contexte local. Il visite la 13e armée du Front Centre, au nord du saillant de Koursk, les 23 et 24 mars, puis retourne à Moscou le 26 pour assister à une réunion de la Stavka. Entre le 27 mars et le 1er avril, il retourne auprès des 6e et 7e armées de la garde du Front de Voronej, qui a un nouveau commandant, le général Vatoutine, pour continuer l'inspection des troupes : « À la fin de mars et au début d'avril, Vatoutine et moi sommes allés voir quasiment chaque unité, […] pour déterminer les mesures à prendre si l'ennemi passait à l'offensive. » Il y est rejoint par Alexandre Vassilevski et les deux hommes travaillent pendant dix jours à partir des données récoltées par Joukov. À leur retour auprès de Staline, ce dernier leur fait bien comprendre ce qu'il a en tête. Les Allemands, depuis le début du conflit, sont maîtres de l'été et pénètrent chaque fois dans la profondeur stratégique de l'Armée rouge, celle-ci n'arrêtant la Wehrmacht qu'à grand-peine ; l'hiver est alors l'occasion

pour les Soviétiques de reprendre l'initiative, sans pour autant que cela débouche sur une victoire achevée, la Wehrmacht infligeant systématiquement des pertes sévères aux armées soviétiques. Staline veut changer cette chronologie annoncée et prendre l'initiative dès la fin du printemps en lançant une offensive de grand style sur le saillant d'Orel, puis depuis le balcon formé par le saillant de Koursk pour enfin définitivement repousser le Heeres Gruppe Mitte qui menace depuis trop longtemps Moscou. Le plus tôt sera le mieux, afin d'empêcher la Wehrmacht de parfaire ses défenses ou de devancer son offensive en fonction de l'option retenue par Hitler.

Mais les maréchaux Joukov et Vassilevski ont maintenant de quoi discuter les options de Staline. Ils craignent en effet que les forces soviétiques qui attaqueraient depuis Koursk soient simplement pincées à la base du saillant par les troupes allemandes qui s'y massent de part et d'autre. C'est à cet instant que l'un des débats stratégiques les plus cruciaux de la guerre germano-soviétique a lieu dans le camp de l'Armée rouge : doit-on prendre l'initiative ou attendre que les Allemands attaquent pour ensuite contre-attaquer ? Tout dépend des intentions de Hitler. C'est pourquoi une intense campagne de renseignements tous azimuts débute à la fin du mois de mars et au début d'avril. Celle-ci conclut très vite que Hitler a décidé d'attaquer et que ce sera contre le saillant de Koursk, via une offensive blindée puissante à la base (car il manque d'infanterie).

Les événements s'accélèrent alors. Joukov – qui reçoit une grande partie des informations collectées sur le terrain et via les services de renseignement – est convaincu dès le 7 avril que le point d'application de l'effort allemand se situera contre le saillant de Koursk. Par recoupement des informations, instinct et observation des cartes, il est persuadé que les Allemands ne pourront pas s'empêcher de lancer une offensive de grand style afin de tenter de résorber le

saillant, dans le but de raccourcir leur front et détruire une partie non négligeable de l'Armée rouge. Il préconise donc de temporiser, d'attendre l'attaque allemande derrière de solides défenses avant, et éventuellement, de répliquer par une contre-attaque sur les arrières des troupes allemandes alors fixées sur les défenses du saillant. Mais encore lui faut-il convaincre Staline et les autres généraux impliqués. Le maître du Kremlin reste en effet très dubitatif et ne peut réfréner son envie d'en découdre sur un champ de bataille ouvert : il veut une offensive à outrance, et repousser la ligne de front encore plus loin de Moscou…

Le 8 avril, Joukov envoie un rapport qui ne laisse aucun doute quant à sa vision de la situation stratégique à cette période de la guerre. Voici ses conclusions en six points :

> 1. Les pertes subies ont été tellement élevées au cours de l'été 1942-1943 que les Allemands seront incapables d'entreprendre une nouvelle tentative de se saisir du Caucase ou de progresser vers la Volga dans le but d'encercler Moscou. L'état de leurs réserves est tel qu'il faudrait consacrer tout le printemps et la première moitié de l'été à rassembler des forces suffisantes pour attaquer Moscou par la voie la plus directe.
>
> 2. Dans une première phase, ils vont probablement attaquer le saillant de Koursk avec un maximum de forces, comprenant de 13 à 15 divisions blindées, pour tenter de le réduire par une action partant de la région d'Orel-Kromy, située au nord du saillant, et par un autre mouvement exécuté à partir de la région de Bielgorod au sud de celle-ci. Une attaque secondaire, tendant à scinder le Front du Sud-Ouest, doit être attendue à partir de Vorojba, se développant entre les

rivières Seïm et Psiol, et s'efforçant d'atteindre Koursk par le sud-ouest. L'objectif de cette première phase offensive sera d'encercler les 13e, 21e, 38e, 60e, 65e et 70e armées soviétiques.

3. Dans une deuxième phase, les Allemands essaieront de se porter sur le flanc et sur les arrières du Front du Sud-Ouest, en progressant le long d'une ligne passant par Valouiki et Ourazovo et en attaquant vers le nord à partir de Lisitchansk.

4. Au cours d'une troisième phase, les Allemands se regrouperont, puis essaieront d'avancer jusqu'à la ligne Liski-Voronej-Elets, se couvriront contre une attaque venant du sud-est, et organiseront une opération pour déborder Moscou à partir du sud-est en passant par Renenburg, Riasjsk et Riazan.

5. En raison du manque de troupes d'infanterie entraînées aux opérations offensives, l'effort principal sera exécuté par les chars et les avions. Un total de 2 500 chars sera probablement engagé.

6. Dans ces conditions, il est essentiel de renforcer le dispositif défensif soviétique, en transférant dans le saillant de Koursk une grande quantité d'unités antichars à prélever dans les secteurs calmes et sur la réserve de la Stavka.

J'estime qu'il serait inutile pour nos forces d'entreprendre une action offensive dans un avenir rapproché, en vue de prévenir l'attaque ennemie. Il serait plus avantageux pour nous d'user l'ennemi contre nos défenses, de détruire ses chars et, alors seulement, par l'emploi de troupes fraîches, de passer à l'offensive générale pour battre l'ennemi une fois pour toutes.

Le 10 avril, c'est au tour de Rokossovski, commandant du Front Centre (au nord du saillant), d'envoyer son rapport à Staline. Il est,

en substance, en accord avec le précédent :

> Tenant compte des forces et des approvisionnements disponibles, mais surtout des résultats obtenus par les opérations offensives de 1941-1942, au cours du printemps et de l'été 1942, une offensive ennemie ne doit être attendue que sur l'axe Koursk-Voronej. Une offensive sur les autres directions est peu probable. Étant donné la situation stratégique telle qu'elle se présente au stade actuel de la guerre, il semblerait utile, d'un point de vue allemand, de consolider fermement la mainmise sur la Crimée, le Donbass et l'Ukraine. Pour ce faire, les Allemands doivent porter leur front sur la ligne Chterovka-Starobelsk-Rovenki-Liski-Voronej-Livny-Novosil. Pour y parvenir, l'ennemi aura besoin d'utiliser au moins 60 divisions d'infanterie avec leurs renforts appropriés en aviation, blindés et artillerie. L'ennemi est en mesure de réaliser une pareille concentration de forces sur la direction en question. Par conséquent, l'axe Koursk-Voronej revêt une importance primordiale. Si ces prévisions opérationnelles sont admises, nous devons nous attendre que l'ennemi fasse porter ses efforts principaux simultanément sur deux directions, l'une à court et l'autre à long rayon d'action, qui pourraient être :
>
> 1. À court rayon d'action – depuis la région d'Orel à Koursk via Kromy –, et depuis la région de Bielgorod à Koursk via Oboïan.
> 2. À long rayon d'action – depuis la région d'Orel à Kastornoïé via Livny –, et depuis la région de Bielgorod à Kastornoïé via Stary Oskol.

Si nous ne prenons aucune contre-mesure […], un succès ennemi sur ces axes de progression pourrait conduire à la défaite des Fronts Centre et de Voronej, et à la capture par l'ennemi de la très importante voie ferrée Orel-Koursk-Kharkov. L'ennemi occuperait dès lors une ligne avantageuse pour lui, qui lui assurerait la ferme possession de la Crimée, du Donbass et de l'Ukraine.

L'ennemi pourra commencer à regrouper et à concentrer ses forces sur les axes probables d'attaque, et aussi à accumuler les approvisionnements nécessaires, dès que le dégel et les inondations auront pris fin. En conséquence, on peut estimer que l'ennemi sera en mesure de lancer une offensive décisive approximativement dans la seconde quinzaine de mai.

Trois propositions suivent :

1. Détruire les forces ennemies à Orel par des actions combinées des Fronts de l'Ouest, de Briansk et Centre, et leur enlever ainsi la possibilité d'attaquer depuis la région d'Orel vers Kastornoïé via Livny, et de s'emparer de la voie ferrée la plus importante, Mtsensk-Orel-Koursk, dont nous avons besoin et interdire à l'adversaire l'utilisation du réseau ferré et routier de la région de Briansk.

2. Pour dissocier les opérations offensives ennemies, les Fronts Centre et de Voronej doivent recevoir un renfort en moyens aériens, principalement en chasseurs, et l'appui d'un minimum de 10 régiments d'artillerie antichars par Front.

> 3. Dans le même but, il est désirable de disposer de fortes réserves de la Stavka dans les régions de Livny, Kastornoïé, Liski, Voronej et Elets.

Pour terminer, le 12, c'est au tour de Vatoutine, commandant du Front de Voronej, d'envoyer ses observations :

> Nous pouvons nous attendre que l'ennemi puisse créer face au Front de Voronej un groupement d'assaut pouvant aller jusqu'à 10 divisions blindées et au moins 6 divisions d'infanterie, comprenant un ensemble de l'ordre de 1 500 chars, qui se rassemblera vraisemblablement dans la région de Borisovka-Bielgorod-Murom-Kazatchiia-Lopan. Ce groupement peut être appuyé par des forces aériennes puissantes qui pourraient totaliser jusqu'à 500 bombardiers et pas moins de 300 chasseurs. Les intentions ennemies seraient de conduire des attaques concentriques de la région de Bielgorod vers le nord-est et de celle d'Orel vers le sud-est afin d'encercler nos forces déployées à l'ouest de la ligne Bielgorod-Koursk. Ensuite, l'on devrait s'attendre que l'ennemi attaque vers le sud-est dans le flanc et sur les arrières du Front du Sud-Ouest et, subséquemment, opère suivant un axe nord. Cependant, nous ne pouvons pas exclure la possibilité que, cette année, l'ennemi ne renonce à ce plan et, notamment, qu'après avoir réussi ses attaques concentriques à partir des régions d'Orel et de Bielgorod, il n'ait l'intention d'attaquer vers le nord-est afin de déborder Moscou. Cette éventualité devrait être prise en considération et les réserves devraient être déployées en conséquence. En résumé, face au Front de

> Voronej, l’ennemi portera vraisemblablement son effort principal vers Stary Oskol, en partant de la région de Borisovka-Bielgorod, et exécutera des opérations secondaires, avec une partie de ses forces vers Oboïan et Koursk. L’ennemi n’est pas encore prêt à entreprendre une offensive importante. Le début de l’attaque ne doit pas être attendu avant le 20 avril au plus tôt, mais elle sera très probablement déclenchée dans les premiers jours de mai. Toutefois, des attaques partielles sont à craindre à tout moment.

La pertinence de ces rapports est édifiante. Dès le 10 avril, Vassilevski apporte son appui à Joukov quant à la proposition qu’il va faire à Staline : passer sur la défensive dans le saillant de Koursk, laisser les crocs blindés de la Wehrmacht s’émousser sur le saillant avant de lancer une contre-attaque d’envergure pour repousser l’ensemble du front jusqu’au Dniepr. Joukov et Vassilevski élaborent alors une directive de la Stavka afin de concentrer une importante force de réserve à l’est du saillant de Koursk. Parallèlement, ils consultent Rokossovski et Vatoutine : si le premier est convaincu du bien-fondé de cette stratégie, Vatoutine milite quant à lui pour une offensive préventive.

Le 12 avril au soir, Joukov, Vassilevski et son adjoint Antonov présentent leurs conclusions à Staline. Ils font accepter à ce dernier le principe d’une défense systématique et puissante, dans un premier temps, à l’intérieur du saillant de Koursk, afin d’émousser les forces allemandes. Ils suggèrent de planifier, en parallèle et indépendamment des préparatifs pour la bataille défensive, une offensive de grand style contre le saillant d’Orel, au nord, et vers Kharkov, au sud du saillant. Pour cela, ils préconisent la concentration d’une importante réserve stratégique dans le district

militaire de la Steppe (effective le 30 avril), au sud-est des défenses. Cette offensive devra déboucher sur le Dniepr et pénétrer en Ukraine et en Biélorussie. Si Staline donne son accord pour ce plan, ce n'est pas sans y ajouter sa condition : constituer une seconde réserve au nord-est du saillant de Koursk afin de préserver Moscou d'un possible débordement des défenses. Ces mêmes réserves serviront à appuyer la contre-attaque en direction d'Orel le moment venu. Cette option à une influence sur le plan initial : elle réduit d'autant les troupes allouées au district de la Steppe et aura donc un impact sur les futurs combats.

Durant les mois de mai et de juin, le dictateur rouge continue pourtant à tergiverser : aiguillonné par Vatoutine et Khrouchtchev, le commissaire politique du Front de Voronej, il hésite toujours à lancer une attaque préventive afin, au moins, de perturber les préparatifs du plan allemand. L'idée de Vatoutine est de foncer vers le Dniepr et Tcherkassy dans le but de prendre en écharpe le Heeres Gruppe Süd.

Cependant, le plan est définitivement arrêté fin mai et comprend donc une phase défensive menée par les Fronts Centre et de Voronej, flanqués au nord par le Front de Briansk et de l'Ouest et au sud par celui du Sud-Ouest, suivie de deux attaques : l'opération *Koutouzov*, au nord, visant la résorption du saillant d'Orel par les Fronts du Centre, de Briansk et de l'Ouest, et l'opération *Roumiantsev*, au sud, avec la prise de Kharkov par les Fronts de Voronej, de la Steppe et du Sud-Ouest. Enfin, dans l'intervalle, les Fronts du Sud et du Sud-Ouest devront lancer des opérations de diversion dans le nord sur Donetz et sur le Mious. Durant les mois de mai et juin, Joukov continue à faire des tournées d'inspection et à diriger des opérations mineures, toujours dans l'optique de la bataille qui se prépare. Le 2 juillet, il est de retour au Front Centre car l'alerte a été donnée : la bataille va bientôt commencer.

Les plans sont précis, cohérents et reposent sur un point essentiel : la connaissance maximale des intentions de l'ennemi.

RECONNAISSANCE ET ESPIONNAGE : LE DUO GAGNANT

L'histoire du renseignement revêt un aspect particulier dans le champ de l'étude historique : par essence, les actions et méthodes des services d'espionnage sont secrets et les documents sont donc rarement disponibles. Par ailleurs, les ramifications et les enjeux des actions secrètes sont tels qu'ils font souvent l'objet de manipulations a posteriori. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, le débat historique fait rage quant à la provenance des renseignements dont aurait disposé l'Armée rouge pour planifier sa campagne de l'été 1943.

Ce qui semble certain, c'est que le mythe d'une « taupe » au sein du haut état-major allemand – qui aurait renseigné Staline tout au long de la guerre – est totalement éventé aujourd'hui. Il a perduré longtemps car il donnait aux responsables militaires allemands un prétexte pour se défausser des erreurs stratégiques. De plus, le contexte de la guerre froide n'a pas poussé l'URSS à nier l'existence de cet espion : cela laissait le doute aux services de renseignement alliés et leur faisait croire que les services secrets soviétiques étaient d'une redoutable efficacité.

Il est par contre possible d'avancer que le haut commandement soviétique a su synthétiser un ensemble de sources de renseignement très diverses pour se faire une idée, finalement relativement précise, des intentions et des plans allemands.

Il y a d'abord le réseau d'espionnage proprement dit, sous l'égide du GRU (Direction centrale du renseignement de l'état-major de

l’armée), qui existe depuis l’entre-deux-guerres en Europe. Très efficace, il a été en partie démantelé en 1942, mais reste relativement actif jusqu’à la bataille de Koursk. Particularité du renseignement soviétique durant le conflit : il aura peut-être été plus efficace dans l’espionnage des Alliés que dans celui des forces de l’Axe. Au début de 1943, deux sources auraient été à l’origine de renseignements apparemment de première main. D’une part, le réseau des « Trois Rouges », qui désigne un cercle d’agents implanté en Suisse et supervisé par Alexandre Radolfi. Son agent le plus actif est l’Allemand Rudolf Rössler, dit « Lucie ». Celui-ci donnera tout au long du conflit des centaines de documents, souvent peu intéressants, mais parfois pertinents. Or, il aurait découvert en avril 1943 la date du début de l’offensive allemande, fixée dans un premier temps au 14 juin ; mais lorsque Rössler le découvre, cette information est déjà obsolète. Que cela soit une manœuvre d’intoxication des services de contre-espionnage allemands ou un hasard, peu importe : l’offensive sera repoussée par Hitler de toute manière. Par contre, Rössler récupère des informations sur les mouvements stratégiques des troupes allemandes (via l’OKW). Il peut ainsi détecter que de nombreuses divisions blindées ont été retirées de France et envoyées sur le front de l’Est, ce qui augure d’une offensive majeure dans ce secteur : Staline et son état-major peuvent donc considérer que les Allemands ne resteront pas sur la défensive cet été 1943. Une seconde source recoupe la précédente : Ultra. Ce terme désigne les documents provenant du déchiffrement de tous les messages codés de la Wehrmacht, dont ceux de la machine « Enigma », produits par les services de décryptage britanniques du centre de Bletchley Park. Les informations issues des analyses de cette foison de messages radios ont été « offertes », de façon indirecte, aux Soviétiques dans le cadre de la collaboration entre les alliés. Cette source, branchée sur

l'OKH et l'OKL, fournit un matériel de premier plan à Staline, surtout en avril et mai 1943. Cependant les Britanniques finissent en juin par conclure à l'ajournement de l'opération *Zitadelle*. Afin de garder leur source d'information secrète, ils ont l'idée de laisser filer les informations auprès du réseau d'agents soviétiques en Europe, dont fait partie Rössler. La source Ultra/Rössler est confirmée par John Cairncross, espion britannique affecté au service de décryptage de Bletchley Park et agent double soviétique, qui envoie à Moscou un certain nombre de documents issus d'Ultra. Cairncross récupère des informations concernant les interceptions radio de l'OKH (en charge du front de l'Est) et de la Luftwaffe. Mais ces diverses sources issues de l'espionnage ne font que confirmer l'intuition de Joukov et ne donnent pas les bonnes dates du début de l'offensive (reports obligent) : elles ne constituent donc pas une source de première importance pour la Stavka.

En réalité, les résultats les plus probants quant à la recherche des intentions de la Wehrmacht sont issus des hommes « sur le terrain », que ce soit à l'arrière du front allemand comme en première ligne. En effet, le GRU a envoyé des milliers d'agents derrière les lignes ennemies : par groupe de trois ou quatre, équipés de radios, seuls ou en compagnie de partisans, ils sillonnent les plaines de Russie occidentale en quête de toute information utile. Déplacements, concentrations et identifications des troupes sont notés et immédiatement transmis aux états-majors des Fronts… Parfois vêtus de l'uniforme allemand, ces espions ne vivent pas longtemps après avoir été capturés. L'aviation d'observation contribue aussi à cet effort de renseignement : pas moins de 6 000 sorties d'appareils de reconnaissance à long rayon d'action sont recensées dans les semaines qui précèdent l'attaque allemande. L'aviation tactique de reconnaissance survole en permanence les lignes allemandes afin

d'identifier les mouvements annonciateurs de l'attaque. Des bataillons d'analystes scrutent les clichés ainsi faits. Il y a aussi des unités de reconnaissance au sol, sortes de commandos Spetnaz avant l'heure, subordonnées à chaque Front, qui effectuent des raids en profondeur pour observer, saboter et capturer des prisonniers (près de 200 durant les mois de mai et juin). Ceux-ci sont interrogés dès leur retour dans les lignes soviétiques par des interprètes des services de renseignement. Chaque état-major, depuis l'armée jusqu'au Front, et parfois même ceux des divisions, possède des services de renseignement complets. Les services de décodage travaillent également d'arrache-pied pour casser les codes d'Enigma, à l'instar des Britanniques de Bletchley Park. Il semblerait qu'ils y soient en partie arrivés, mais ce n'est que conjecture. La guerre électronique semble être l'un des domaines les plus productifs du renseignement soviétique : 5 bataillons radio spécialisés sont formés et 2 se trouvent dans le saillant. Leur rôle est multiple : détection des sources radio, brouillage des ondes adverses, etc. Ces procédés sont si efficaces que certaines divisions soviétiques possèdent les tableaux complets des fréquences radio utilisées par la Wehrmacht. Par ailleurs, grâce aux systèmes d'écoute, la localisation de plusieurs QG d'armée, de corps et de divisions allemands a été opérée. Enfin, la densité grandissante du trafic radio permettra aux analystes de déterminer de façon relativement précise la date de l'attaque allemande. Les informations sont donc récoltées par des dizaines de milliers de petites mains qui transmettent toutes les données à des équipes d'analystes du GRU : ces derniers synthétisent l'ensemble et font circuler en temps réel les informations auprès des armées, des Fronts et de la Stavka.

Sur la ligne de front, toutes les armes sont mises à contribution, jusqu'aux plus inattendues. C'est le cas des sapeurs qui ont été spécifiquement mobilisés pour des opérations de reconnaissance et de

découverte avant le début de la bataille. Un rapport de 1944 relate le rôle attribué à ces unités. Ainsi, dès avril 1943, le Front de Voronej émet des ordres qui stipulent que les troupes de sapeurs doivent : participer à la découverte des intentions de l'ennemi en collaboration avec les missions de reconnaissance des autres armes ; déterminer les axes d'attaques des Panzer les plus dangereux ; découvrir les nouvelles méthodes de combat et la présence des nouveaux moyens de l'ennemi.

Pour ce faire, les sapeurs utilisent différents dispositifs. Ils organisent des postes d'observation fixes, intègrent leurs unités aux patrouilles de reconnaissance interarmes, conduisent des missions de reconnaissance spécifiques, exploitent les données de renseignements provenant d'autres unités, tout particulièrement de l'armée de l'air, et interrogent les prisonniers et les déserteurs.

C'est ainsi qu'ils récoltent des centaines d'informations qu'ils mettent en relation avec les renseignements des autres armes, permettant ainsi à la Stavka de déterminer avec précision les zones de rassemblement des unités lourdes allemandes et leurs moyens de franchissement des obstacles. « Les informations glanées par les reconnaissances des sapeurs ont permis au commandement de découvrir les intentions offensives de l'ennemi, les axes de pénétration retenus, la localisation probable des passages et les préparations pour le passage en force du Nord-Donetz. »

Ce sont aussi les sapeurs du Front Centre qui vont découvrir, trois jours avant l'offensive, que leurs homologues allemands ont commencé à ouvrir des passages dans leurs propres obstacles défensifs et qu'ils font de même avec ceux de l'Armée rouge dans la nuit du 4 au 5 juillet.

L'effort de renseignement soviétique a donc été très important : la Stavka ne veut plus être prise au dépourvu comme en 1941 et 1942.

Les moyens mis en œuvre ont été massifs, coordonnés et relativement efficaces. Certes, il y a des lacunes qui entraînent parfois des sueurs froides : ainsi, les troupes dans le saillant sont mises en alerte maximale inutilement les 8 mai, 19 mai et 2 juillet. Cependant, dès fin mars, 40 divisions allemandes sont identifiées, dont 20 Panzerdivisionen. Le 12 avril, le Front de Voronej est capable d'identifier toutes les divisions mobiles de la 4e Panzerarmee. Cet effort sans précédent permet donc de déterminer rapidement le choix offensif de Hitler pour cet été 1943, le lieu de l'attaque et ses modalités. Enfin, le GRU ne reste pas inactif et utilise toutes ces informations pour mener des actions offensives au cours des mois de mai et juin : des sabotages de ponts et de rails sont effectués par des équipes spécialisées de sapeurs tout au long de la ligne de front allemande. Ces mêmes informations vont aussi servir aux partisans et à la VVS, l'armée aérienne soviétique, qui vont être engagés dans une campagne d'action visant à gêner les préparatifs allemands.

Partisans et raids aériens

Avec tous les renseignements collectés par les services soviétiques et les éclaireurs, la Stavka a les outils nécessaires pour empêcher les Allemands de procéder à la mise en place de leurs forces. C'est ainsi que les partisans et les VVS sont mis à contribution pour attaquer les cibles sur les arrières immédiats et profonds du dispositif de la Wehrmacht. Dans cette optique, l'état-major central des partisans, dirigé par le premier secrétaire du comité central du Parti communiste de Biélorussie, P. Ponomarenko, ordonne de faire monter la pression en mai et juin 1943. Les actions se concentrent plus spécifiquement contre le Heeres Gruppe Mitte, car ses arrières sont

infestés de groupes de partisans et le réseau ferroviaire y est plus dense. D'après des sources soviétiques, à la veille de la bataille, pas moins de 80 000 partisans sévissent en Biélorussie, 30 000 en Ukraine et 16 000 dans le seul saillant d'Orel. En mai, 1 045 attaques sont recensées contre le chemin de fer, 1 092 le mois suivant. Elles sont menées par des groupes de 500 partisans encadrés par des hommes du GRU ou du NKVD. Ces sabotages entraînent des embouteillages dans les gares et nœuds ferroviaires, où les wagons de transport de troupes et de matériel s'entassent. Ce sont alors des cibles privilégiées pour les raids aériens, qui font de gros dégâts. Cela a des conséquences sur l'arrivée des renforts allemands sur le front, mais mobilise aussi de nombreuses troupes qui tentent d'endiguer ces attaques. Cinq opérations antipartisans d'ampleur sont alors organisées par les Allemands : *Baron Tsigane* (12 mai au 6 juin), *Freischütz* (12 au 28 mai), *Tempête de mai* (18 au 21 mai), *Aide aux voisins I* et *II* (19 au 21 mai, 2-6 juin). Elles mobilisent des troupes de sécurité et le 8e corps hongrois. Mais devant l'importance du dispositif, des unités régulières de la Wehrmacht, comme la 18e Panzerdivision, les 7e, 292e, 113e Infanteriedivisionen ainsi que deux régiments autonomes sont affectés à cette tâche, mais ils manqueront ou seront fatigués lors des missions contre le saillant. D'autres opérations sont organisées sur les arrières du Heeres Gruppe Süd, avec les mêmes effets. Le bilan est maigre : 3 700 partisans, 38 canons, 3 chars, 55 mortiers et… 2 avions sont mis hors d'état de nuire. C'est peu quand on pense aux milliers de soldats allemands détournés de l'opération principale à cet effet. Le sentiment d'insécurité que font régner les actions des partisans est palpable : tous les convois, les carrefours, les ponts doivent être protégés.

C'est aussi le moral de la troupe qui est affecté par ces attaques. Un caporal allemand écrit ainsi à son épouse : « Nos trains roulent

une journée, mais trois autres jours doivent être consacrés à la réparation des voies, car les partisans font tout sauter. L'avant-dernière nuit, ils provoquèrent une collision entre un express et un train de permissionnaires, de sorte que plus aucun train ne roule… Voilà notre vie en Russie. » Un autre écrit : « Hier, les Russes ont de nouveau attaqué le train de permissionnaires, nous eûmes à livrer de durs combats et bien entendu ce ne fut pas sans pertes. Il n'est même plus agréable actuellement de partir en congé, car très peu de convois parviennent indemnes jusqu'à la frontière allemande. »

La VVS ne reste pas non plus inactive, nous l'avons vu. Durant les deux mois qui précèdent la bataille, elle attaque les gares de Gomel, d'Orcha, de Briansk et de Lokot, mettant hors d'usage plusieurs centaines de wagons et de locomotives. La nuit du 6 mai, plusieurs centaines d'appareils, fait rare pour les Soviétiques, attaquent dans la région d'Orel. Puis c'est au tour des aérodromes de la Luftwaffe d'être pris pour cibles. Des centaines d'appareils allemands sont endommagés plus ou moins fortement. Mais les pertes soviétiques sont aussi très importantes.

MASKIROVKA

Afin de masquer les préparatifs des contre-offensives projetées au nord et au sud du saillant (opérations *Roumiantsev* et *Koutouzov*), les Soviétiques font un usage intensif de ce qu'ils appellent la *maskirovka*. Ils utilisent aussi largement cette technique pour tromper les Allemands quant à l'ampleur des préparatifs de la défense du saillant de Koursk, mais surtout pour leur cacher l'ampleur des réserves stratégiques déployées dans les zones arrière.

Maskirovka est un terme russe qui peut se traduire littéralement par « camouflage ». Au sein de l'Armée rouge, il désigne un ensemble de moyens visant à tromper l'ennemi sur ses intentions, ses forces et leurs positions. Ces procédés peuvent être actifs ou passifs, et englobent la dissimulation, l'imitation à l'aide de leurres et de matériels factices, les manœuvres destinées à induire en erreur l'ennemi et la désinformation.

Cette doctrine a été conceptualisée dans les années 1920 et apparaît dans le règlement de campagne de l'Armée rouge de 1939. Elle est définie par ses concepteurs comme « un type de soutien pour les opérations de combat et les activités quotidiennes des forces ; un ensemble de mesures conçues pour induire en erreur l'ennemi en ce qui concerne la présence et la disposition des troupes, des installations militaires diverses, leur statut, leur aptitude au combat, aux opérations, ainsi qu'un élément du plan du commandement ». En somme, la *maskirovka* « constitue le moyen le plus important d'acquérir la surprise, qui est une des conditions de base pour le succès dans la bataille ». Son principe se retrouve à tous les niveaux de commandement : stratégique, dans le cas de la Stavka ; opérationnel, à l'échelon des Fronts ; et tactique. Toutes les armées de l'époque rivalisent de prouesses pour dissimuler, sur le terrain, aux yeux de l'ennemi, leurs forces et leurs intentions. Mais il semblerait que l'Armée rouge utilise de façon systématique cette technique. Il s'agit de tromper l'ennemi, de le désorienter et de réduire ou éliminer ses moyens de reconnaissance. La *maskirovka* a été employée à grande échelle à Koursk, mais il faut noter qu'elle fut également largement appliquée lors de la préparation de la contre-offensive de Stalingrad en 1942 et en 1939 lors de la bataille de Khalkhin Gol, qui vit les forces japonaises affronter un groupement blindé soviétique commandé par un certain Joukov…

Dans la littérature soviétique mais aussi allemande, le soldat de l'Armée rouge semble avoir un don inné pour le camouflage : il est capable de se fondre dans le paysage en un rien de temps. Plusieurs officiers allemands témoignent de ces capacités, considérant que « le fantassin russe était un maître dans la fortification des positions de campagne. Il était stupéfiant de voir avec quelle rapidité il disparaissait dans le sol et camouflait sa position. Les soldats russes utilisaient instinctivement le terrain, ce qui les rendait difficiles à repérer », écrit l'un d'entre eux ; un autre juge que « leur familiarité avec la nature, avec laquelle les Russes avaient conservé un plus haut degré de promiscuité que les autres peuples d'Europe, est aussi responsable de l'habileté des soldats russes à s'adapter aux particularités du terrain et aussi de s'y fondre. Le Russe est un maître du camouflage, du retranchement et des constructions défensives. Avec une grande vitesse il disparaît dans la terre, se retranchant avec un infaillible instinct pour utiliser le terrain au mieux et pour construire des fortifications très difficiles à découvrir. Quand le Russe s'est retranché dans le sol et s'est fondu dans le paysage, c'est un ennemi doublement dangereux ».

Ces témoignages, qui peuvent aussi se lire comme des jugements de valeur sur les Russes en général (ils sont frustes, voire sauvages), typiques de la vision germanique et nazie sur les peuples slaves de l'époque, oublient que les capacités des soldats soviétiques sont aussi dues à un entraînement intensif et à une stricte discipline, inculqués à tous les échelons de la troupe.

Sur le terrain, la *maskirovka* se traduit par le camouflage et le changement d'apparence de ce qui représente une cible pour l'adversaire : routes, voies ferrées, dépôts et camps. Il s'agit de créer de faux emplacements, de faux dépôts, de fausses routes, d'utiliser des bruits et sons artificiels pour désorienter l'ennemi, de créer de

faux réseaux radio pour des armées fictives, d'ériger de fausses positions d'artillerie. Mais il s'agit également de faire circuler de fausses rumeurs sur les arrières, d'utiliser des agents doubles ou retournés, de crypter les communications radio, etc.

Il suffit de se pencher sur la *maskirovka* déployée par le Front de Voronej pour se rendre compte du degré de maîtrise qu'en ont eu les Soviétiques lors de la bataille de Koursk. C'est ainsi qu'un rapport d'après guerre signale qu'une série d'ordres émanant de la Stavka ont spécifié au Front de camoufler les lignes de défense et les concentrations de troupes. Des unités spéciales de sapeurs effectuent les actions suivantes : elles camouflent quatre grandes bases de ravitaillement en essence ainsi que d'autres objectifs spéciaux ; elles montent 883 chars et 220 avions factices (des maquettes transportées par camions en pièces détachées) ; elles organisent 3 fausses zones de concentration de chars regroupant 95 maquettes chacune ; enfin, elles construisent 13 faux aérodromes pour servir de leurres. À leur niveau, les armées improvisent la confection de 1 000 canons et 120 chars factices supplémentaires. Pour exemple, un groupe de sapeurs crée une position d'artillerie fictive en peignant des troncs d'arbres qu'il associe à des roues de camion pour faire de faux obusiers. Lorsqu'un avion de reconnaissance allemand passe, les sapeurs simulent un tir d'artillerie grâce à des moyens pyrotechniques. Peu après, plusieurs escadrilles de bombardiers allemands attaquent la position leurre que les sapeurs s'empressent de reconstruire : les Allemands reviennent six fois en vingt-quatre heures. Ainsi, se concentrent-ils sur une cible factice au lieu de chercher les vraies positions d'artillerie et, ce qui n'est pas négligeable, gaspillent leurs munitions sur un faux objectif (117 bombes au total).

Cependant, si les résultats sont excellents pour la couverture des zones arrière (les Allemands ne soupçonneront jamais la présence des

importantes concentrations de réserves du Front de la Steppe, par exemple, ou des réserves se trouvant au nord du saillant), le rapport en question pointe du doigt les lacunes de la *maskirovka* au niveau du camouflage des travaux sur les premières lignes, un développement inadéquat du masquage des positions avancées et une discipline de camouflage des premières lignes assez mince. Ce qui n'empêchera pas le général allemand Friedrich von Mellenthin, du 48e Panzerkorps, d'évoquer le fait que « les horribles contre-attaques russes, auxquelles participent des masses énormes de moyens humains et matériels, sont une surprise désagréable pour nous… L'habileté au camouflage des Russes est à souligner encore une fois. On n'a pas détecté ne serait-ce qu'une zone de champ de mines ou de mines antichars jusqu'à ce que le premier véhicule ne saute sur l'une d'elles ou que le premier antichars russe n'ouvre le feu ».

Au niveau stratégique, la *maskirovka* est un succès pour l'Armée rouge : les renseignements allemands ont largement sous-estimé les forces du Front de la Steppe et celles regroupées au nord du saillant d'Orel. Sur ces bases, des officiers comme von Kluge vont pourtant achever de convaincre Hitler de la faisabilité de l'opération *Zitadelle*. Le Führer rassemble donc les forces de la Wehrmacht autour du saillant de Koursk, tandis que Staline amasse toujours plus de troupes dans et sur les arrières du saillant, pour ce qui va devenir la plus grande bataille de matériel de l'histoire.

CHAPITRE II

LES FORCES EN PRÉSENCE

La bataille de Koursk est en effet, à bien des égards, une bataille de matériel. Dans ce domaine, les deux armées se trouvent à un croisement de leurs productions industrielle et technologique. L'Allemagne engage à Koursk des matériels déjà éprouvés mais en quantité importante (comme le char lourd Tiger), et d'autres tout à fait nouveaux et qui vont accompagner les armées allemandes jusqu'à la fin de la guerre (comme le char moyen Panther). De son côté, l'Armée rouge, engagée dans une mutation structurelle importante, entame une période de transition vers une nouvelle génération de matériels plus modernes. Les deux armées sont donc à un instant crucial de leur développement technique et doivent compenser en cherchant ailleurs la supériorité sur l'adversaire. C'est aussi dans l'organisation, les choix tactiques et les doctrines qu'il faut trouver les facteurs influant sur leur action. Il n'est pas possible de comprendre la bataille de Koursk sans avoir une image précise de l'évolution matérielle, doctrinale et tactique de la Wehrmacht et de l'Armée rouge à la veille de l'affrontement. Ces évolutions s'insérant dans le cadre des décisions stratégiques et opérationnelles prises par les responsables politiques et militaires des deux camps, il est aussi

indispensable de comprendre le système hiérarchique qui encadre cette mutation.

LA WEHRMACHT EN JUILLET 1943

HITLER, CHEF DE GUERRE

Adolf Hitler, chancelier du Reich depuis le 30 janvier 1933, baigne dans la culture du combat sous toutes ses formes : il a été soldat pendant la Grande Guerre, puis chef d'un parti politique radical, le NSDAP, et la guerre fait partie pour lui du processus naturel de sélection des civilisations. S'étant appuyé sur l'armée pour prendre le pouvoir, il va rapidement chercher à la contrôler politiquement. En tant qu'artisan du renouveau de l'armée allemande, il n'a pas trop de mal, en usant tout de même de quelques subterfuges, à contrôler le pouvoir militaire dans son ensemble.

Ainsi, le 4 février 1938, Hitler se nomme ministre de la Guerre. Par le même décret, il crée l'Oberkommando der Wehrmacht, le haut commandement des forces armées, dont il est le chef, et s'octroie le titre de chef suprême des forces armées. Un mémorandum du 19 avril 1938 remet ainsi la Heer, l'armée de terre allemande, à sa place de subordonnée dans la Wehrmacht et déclare : « La conduite de la guerre totale est l'affaire du Führer. » Le seul domaine stratégique qu'il laisse à des subordonnés – pas toujours très efficaces – est l'économie. Il a revêtu l'uniforme feldgrau en septembre 1939 et ne le quittera pas jusqu'à sa mort. Au printemps 1943, Hitler est donc chef de l'État, chancelier, dirigeant du parti (NSDAP), ministre des Affaires étrangères de fait, ministre de la Guerre, commandant de la

Wehrmacht et aussi chef de l'armée de terre. C'est-à-dire qu'il contrôle tous les rouages militaires et politiques du Reich.

Le printemps 1943 marque une rupture dans le style de commandement du Führer, et dans son comportement. La défaite de Stalingrad l'a en effet beaucoup affecté et diminué, physiquement et moralement. Sa main se met à trembler de façon incontrôlable. L'insomnie le gagne et ses crises de rage se font de plus en plus fréquentes. Il est victime de surmenage, car il participe à deux conférences quotidiennes et se couche à des heures très tardives. Il s'occupe du moindre détail et refuse que l'on conteste ses ordres. Bien qu'il n'en laisse rien paraître, on peut se demander si la défaite de Stalingrad, qu'il assume personnellement en privé, n'a pas affecté sa confiance en lui : après cette bataille, il hésitera longuement sur les grandes décisions stratégiques, comme nous l'avons vu pour la campagne de 1943.

Hitler a pourtant un ascendant relatif sur les généraux qui l'entourent et un style de commandement propre. Mais la question centrale, et débattue depuis longtemps, est de savoir s'il était, ou non, un vrai stratège.

Hitler possède une grande culture militaire, du moins théorique : il a lu Clausewitz, Moltke et Schlieffen. Il a une mémoire infaillible, ce qui lui permet souvent de moucher ses généraux en s'appuyant sur des détails lus dans des rapports ou des ouvrages qu'eux ne connaissent pas forcément. De par son passé de soldat de la Grande Guerre et son érudition, il a acquis une expérience du combat et une maîtrise de la terminologie militaire qui lui permettent de tenir en respect ses officiers. S'intéressant grandement aux données techniques de l'armement et des matériels, il peut discuter avec les militaires et les ingénieurs des aspects les plus minutieux des armes en service ou à l'étude : il lui arrive d'ailleurs souvent d'intervenir

personnellement dans le développement de tel ou tel matériel. Hitler peut se prévaloir d'un bon instinct dans la planification des actions militaires, surtout au début du conflit, et il en impose à tous pendant les conférences, surtout grâce à une posture impassible et une autorité naturelle qui le hissent au niveau de ses plus grands généraux.

Certes, Hitler a un sens des questions militaires supérieur à celui du politicien moyen et de beaucoup de professionnels de son temps, mais il n'a pas le sens stratégique d'un Churchill et ne sait pas non plus s'effacer à certains moments du conflit devant son état-major, comme un Staline. De plus, Hitler s'est toujours méfié de la « caste des Junkers », ces officiers d'état-major élevés dans la tradition prussienne que lui-même et les nationaux-socialistes méprisent. Il n'a pas procédé à une épuration massive comme Staline avec les officiers de son armée, mais il se coupe de plus en plus des cadres de la Wehrmacht au fur et à mesure que la guerre s'éternise, craignant toujours le putsch militaire, qui manquera de peu de se produire le 20 juillet 1944.

C'est un fait, Hitler possède de grandes lacunes militaires. Il n'a pas une vaste culture d'état-major et ses connaissances techniques sont parcellaires. Sa méconnaissance des impératifs logistiques opérationnels ne lui permet pas, par exemple, de comprendre l'impossibilité d'exécuter certains de ses ordres. Le général von Manteuffel, spécialiste des blindés, donne un avis mitigé sur ses qualités militaires : tout en lui reconnaissant un savoir certain en matière d'armes, d'effets du climat et du terrain, il souligne également ses limites : « S'il comprenait le maniement d'une division, celui de toute une armée lui était étranger. Il avait un véritable flair, il excellait dans les manœuvres de surprise mais il lui manquait les éléments techniques de base, indispensables pour leur application

efficace. Il avait tendance en outre à se griser de chiffres et de quantités. » Dans le même sens, ses évidentes qualités d'analyse stratégique ne le mettent pas à l'abri d'une incompréhension profonde de ce qui est possible ou pas au niveau opérationnel.

Ce qui pouvait faire sa force lors des premières campagnes de la guerre finit par se retourner contre lui et paralyse en partie les actions de la Wehrmacht et le bon déroulement des opérations. Ainsi, s'il déroute l'ennemi lors des offensives, sa stratégie défensive est d'une incroyable rigidité : aucune retraite volontaire n'est possible, laissant aux commandants sur le terrain une marge de manœuvre réduite. Si cette posture a pu sauver la Wehrmacht d'un recul catastrophique durant l'hiver 1941, lorsque la question du repli du Heeres Gruppe A du Caucase s'est posée pour éviter son encerclement, son refus obstiné de toute manœuvre de retraite a failli entraîner un « super-Stalingrad ». Ce n'est que grâce à l'action unilatérale de von Manstein que la tragédie a pu être évitée. Son souci de tout contrôler le pousse aussi à décider des déplacements de troupes jusqu'au niveau des régiments, en s'appuyant sur des cartes d'état-major, à des centaines de kilomètres du front : il court-circuite ainsi les différents niveaux hiérarchiques et complique grandement le travail de ses officiers. Ce faisant, il ne prend pas en compte les difficultés du terrain et l'état des unités qu'il déplace. Il faut dire qu'il se coupe de plus en plus du champ de bataille, car ses visites sur le front et dans les états-majors en première ligne se font de plus en plus rares à partir de la fin 1942. D'ailleurs, sa visite au quartier général de von Manstein à Zaporojie du 16 au 19 février 1943 sera l'une des dernières qu'il fera (les troupes soviétiques sont à moins de 60 kilomètres de la ville lorsqu'il s'y trouve ! Il doit la quitter précipitamment).

Cette « stratégie de cabinet », qui s'impose de plus en plus, coupe Hitler des réalités stratégiques, opérationnelles et tactiques nécessaires à une bonne compréhension des impératifs militaires. Il s'intéresse ainsi au nombre de divisions que compte son armée plus qu'à leur qualité ; c'est pourquoi il veut en créer toujours davantage plutôt que de compléter les effectifs des unités existantes. Cela explique que, au début de l'année 1943, l'Ostheer se trouve face à un paradoxe : des unités bien armées, mais sans expérience et mal encadrées, côtoient des divisions en sous-effectif et mal armées mais très expérimentées. Dans la même veine, sa capacité à enregistrer les données chiffrées, sans pour autant contrôler si elles correspondent à la réalité, le coupe du terrain et des possibilités réelles de ses armées.

Mais c'est bien dans le domaine des décisions stratégiques et de sa relation avec ses généraux que Hitler perd de plus en plus le sens des réalités et des priorités. Ainsi, plus le conflit avance, plus il s'arc-boute sur des considérations qui ne sont plus de mise à ce stade de la guerre. Il fonde alors certaines de ses décisions stratégiques sur des préjugés et des informations parcellaires. Hitler n'acceptera jamais, par exemple, de considérer que l'Armée rouge puisse encore compter des forces vives malgré trois ans de conflit. Paradoxalement, alors qu'il a été le chantre de la modernisation technique et opérationnelle de la Wehrmacht, il appuie souvent ses décisions sur des théories héritées de la précédente guerre ou de son expérience du combat politique des années 1920 : c'est ce qui ressort des actes des conférences militaires quotidiennes dans lesquelles il part dans de longs monologues sur ses expériences pour faire valoir ses vues sur une décision particulière. En outre, il ne sait pas rester à sa place et impose ses visées à ses officiers, même contre l'avis de la majorité d'entre eux. Par ailleurs, il entretient également une relation ambiguë avec ses généraux. Elle fluctue en fonction des circonstances et de

son humeur, allant de l'autoritarisme le plus dur au charisme en passant par l'hésitation. Il peut ainsi flatter ses généraux, par exemple lors du rappel de Guderian (il expose tous les ouvrages de ce dernier sur une table pour lui faire comprendre le respect qu'il a pour lui) ; il préfère également discuter avec von Manstein plutôt que de lui imposer des directives, malgré le mépris qu'il a pour ce stratège, certes hors pair mais hautain. Il ne manquera pas pourtant d'imposer ses idées à d'autres généraux, parfois avec colère, comme à Guderian à la fin du conflit. Mais sa méfiance envers les officiers « prussiens » l'empêche de faire la distinction entre les critiques fondées de ces derniers et le conservatisme obtus de certains militaires ; par ailleurs, s'il sait faire taire ses généraux grâce à son éloquence, il empêche par là même tout travail d'état-major, qui suppose une contradiction initiale pour définir la meilleure ligne d'action possible. Sa rigidité intellectuelle grandissante, son excès d'assurance quant à ses compétences en tant que stratège, sa sous-estimation constante des capacités de l'ennemi, son rejet pathologique des informations contraires à ses prévisions, son racisme et son fanatisme lui font prendre des décisions stratégiques de plus en plus discutables.

Les considérations de Hitler à ce sujet sont en effet parfois surprenantes à ce stade du conflit. Ainsi, sa vision politique et économique de la guerre sur le front de l'Est prime souvent sur les considérations purement militaires. Pour lui, le prestige mondial est parfois plus important qu'une victoire stratégique effective. C'est pourquoi il va s'obstiner à conquérir Stalingrad, et c'est aussi l'une des raisons invoquées pour justifier l'attaque du saillant de Koursk. Il reproche souvent à ses généraux de ne pas comprendre les impératifs économiques dans la mise au point d'une stratégie, alors même que, dans une opération militaire dont le but premier est la destruction des forces adverses, ce sont là deux choses différentes. Ainsi, Hitler va

manquer de perdre tout un groupe d'armée dans le Caucase uniquement parce qu'il est persuadé que détruire les champs pétrolifères de Bakou est d'une importance telle que cela vaut la peine de risquer plusieurs armées dans cette perspective. Il ne fait en réalité pas la différence entre les buts de guerre et les objectifs militaires : c'est pourtant l'accomplissement des derniers qui permet d'atteindre les premiers. Ces considérations politico-économiques et son manque de « vision stratégique » claire l'empêchent souvent de prendre une décision ferme et de s'y tenir : lors des discussions d'état-major, on se rend bien compte que Hitler refuse de prendre certaines décisions ; lors de l'opération *Barbarossa,* il change à plusieurs reprises le point d'effort de ses armées, passant de Moscou à l'Ukraine, puis à Leningrad et de nouveau Moscou, alors que c'est trop tard…

Cette valse-hésitation de celui qui croit pourtant maîtriser l'ensemble des données essentielles à la bonne planification des opérations et sa propension, comme chez tous les dictateurs, à diviser pour mieux régner ont de lourdes conséquences sur la cohésion des opérations et le bon fonctionnement de la chaîne de commandement. La hiérarchie complexe, voulue par Hitler, qui caractérise le commandement des forces armées allemandes en 1943 est aussi l'une de ses faiblesses à ce moment-là de la guerre.

LE COMMANDEMENT DE LA WEHRMACHT

Le commandement de l'armée allemande est d'une complexité rare. L'OKW, dont le chef d'état-major est le maréchal Wilhelm Keitel et le chef des opérations le général Alfred Jodl, a donc été institué par Hitler comme organe devant chapeauter les autres états-majors de la Wehrmacht. Il n'a cependant pas d'autorité par lui-même et se

présente rapidement comme une simple courroie de transmission des ordres de Hitler. En d'autres termes, il s'agit de l'état-major personnel du Führer, qui n'a rapidement plus le statut de conseil qu'il détenait au départ, et dont les membres, Keitel et Jodl en tête, font office d'« enregistreurs d'ordres » qu'ils transforment en directives opérationnelles à destination des trois armes. Ainsi, lors des conférences de situation journalières, les deux officiers servent plus de faire-valoir aux arguments et vues de Hitler que de véritables contradicteurs ; ils ne font qu'apporter toutes les informations nécessaires à la réflexion stratégique, sans donner de perspective au chef suprême.

Les trois armes (Heer, armée de terre ; Luftwaffe, armée de l'air ; Kriegsmarine, marine de guerre) ont chacune leur propre état-major, relativement autonome vis-à-vis de l'OKW et sans réelle unité sur le terrain, ce qui nuit aux croisements des informations qui permettent d'établir une bonne stratégie. Selon Hans Speidel, chef d'état-major de Rommel, « il n'existait véritablement plus de coordination dans le commandement de la Wehrmacht, et aucune autorité capable de définir clairement les missions des trois armes. Le manque d'unité dans l'étude des problèmes de stratégie générale devait se faire dangereusement sentir. Comme la Luftwaffe, la marine vécut de son côté et ne témoigna pas toujours de la compréhension nécessaire aux exigences d'une stratégie unifiée ».

Hitler, dès décembre 1941, prend la tête de l'OKH, en sus de ses autres responsabilités, afin d'avoir la mainmise complète sur le front de l'Est. Car il en a décidé ainsi : l'OKW se réserve la gestion des fronts de l'Ouest, du Nord et du Sud, tandis que le front de l'Est relève exclusivement de la compétence de l'OKH. Si l'Oberkommando des Heeres englobe alors la majorité des ressources militaires de l'Allemagne, il n'en reste pas moins que ses prérogatives sont limitées,

puisque Hitler est finalement le seul maître à bord. Il se réserve d'ailleurs la vision globale du conflit, au détriment de l'OKW et de l'OKH, car il juge que les militaires n'ont pas à connaître les données politiques, diplomatiques et économiques de la guerre.

Cette relative anarchie ne va pas faciliter le rétablissement de la Wehrmacht après les graves pertes qu'elle a subies au début de l'année 1943. Pourtant, il faut trouver 800 000 hommes afin de compléter les effectifs et lever de nouvelles divisions en perspective de la campagne de Koursk.

Reconstituer la Wehrmacht

Les pertes de l'armée allemande ont été terribles depuis le début de 1943 : 823 433 hommes ont été tués, blessés ou ont disparu. Seuls 720 100 remplaçants, représentant les blessés de retour dans leur unité et les nouvelles recrues, ont été trouvés. Mais l'OKW estime que, pour compenser les pertes après la bataille de Stalingrad et à la retraite de la fin de l'hiver, 800 000 soldats supplémentaires doivent être trouvés avant le début des opérations. La crise d'effectif est donc patente : le Reich, paradoxalement, a plus de mal à mobiliser des troupes que l'URSS. En effet, Hitler ne veut surtout pas toucher à la qualité de vie des Allemands. Fin 1942, il n'a pas encore lancé la « guerre totale » et ne veut pas mobiliser en masse les femmes pour remplacer les hommes dans les usines et ailleurs. Il préférera toujours faire appel à la main-d'œuvre étrangère, contrainte ou volontaire. C'est le 13 janvier 1943 qu'il se décide pourtant à promulguer la « guerre totale ». À cette même date, pour résoudre la question épineuse du recrutement, il forme un comité de trois hommes pour trouver ces 800 000 soldats : Keitel représente l'armée, Martin Bormann le parti et Hans Lammers, le chef de la Chancellerie du

Reich, le gouvernement civil. Ayant pour ordre de ne pas stopper la production de guerre en détournant les ouvriers de l'industrie d'armement, ils travaillent étroitement avec Albert Speer, ministre de l'Armement.

Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, annonce le 18 février 1943 une série de mesures afin d'augmenter en urgence la production de guerre : augmentation du nombre de femmes au travail, semaine de 60 heures, réduction des exemptions des étudiants et des pères de familles nombreuses, enrôlement obligatoire des jeunes de 17 ans dans le Service du travail avant leur enrôlement dans l'armée deux ans après, etc. Afin de pallier le manque de main-d'œuvre dans les usines, le nombre de travailleurs étrangers, souvent contraints (prisonniers de guerre et réquisitionnés), augmente sensiblement : il y en a 6,3 millions à la mi-1943. Mais les prisonniers de l'Armée rouge forment aussi une main-d'œuvre abondante dans les unités combattantes : 200 000 hiwis, auxiliaires slaves de l'armée allemande, remplacent les Allemands dans les fonctions non combattantes de chaque division. En outre, on compte 320 000 hommes dans les *Ostlegionen*, des unités combattantes affectées sur les arrières pour lutter contre les partisans, à l'Ouest comme à l'Est.

Pour régler le problème des effectifs, le comité chargé de l'affaire « racle les fonds de tiroir ». Ainsi, 400 000 hommes sont trouvés en incorporant la classe 1925 (jeunes âgés de 18 ans), 200 000 autres proviennent de l'économie domestique, de l'industrie non essentielle à la guerre et des mines de charbon. Pour les 200 000 hommes restants, les enfants de 15 ans sont désormais affectés à la DCA en Allemagne, tandis que les hommes de plus de 46 ans sont incorporés dans les unités statiques des pays occupés afin de libérer les hommes jeunes aptes au combat en première ligne : 112 000 soldats

supplémentaires sont ainsi trouvés. Les 100 000 restants sont dénichés en piochant dans les autres tranches d'âge : le groupe des 21-37 ans, 38-42 ans et 43-46 ans. C'est ainsi qu'au 1er juillet 1943, la Wehrmacht dispose de 800 000 nouveaux soldats entraînés, aptes à prendre position sur le front de l'Est. En mai, l'armée allemande a atteint son plus haut niveau de la guerre : 9,5 millions d'hommes sont sous les drapeaux, dont 4 250 000 dans la Heer, 300 000 dans la Waffen-SS, 1 700 000 dans la Luftwaffe et 810 000 dans la Kriegsmarine.

La Waffen-SS n'est pas épargnée par cette crise des effectifs. Le volontariat ne suffit plus à combler les pertes : seuls 10 000 hommes se sont présentés au lieu des 27 000 attendus au début de 1943. La conscription est de rigueur ici aussi : la Waffen-SS incorpore maintenant des hommes provenant du Service du travail pour former deux nouvelles divisions ; 10 000 autres conscrits proviennent de l'industrie, tandis que 800 gardes-frontières et 5 000 *Volksdeutsche*, Allemands de l'étranger, sont incorporés d'office dans l'armée noire.

Mais cet énorme effort de mobilisation et le besoin de nouvelles divisions a des conséquences directes sur l'organisation des unités de la Wehrmacht. Ainsi, les bataillons et régiments de remplacement des divisions, qui doivent normalement accueillir les nouvelles recrues et les former, servent maintenant souvent de renfort direct lorsque les pertes sont trop importantes. De même, au printemps 1943, les divisions d'infanterie ne comptent plus que six bataillons au lieu des neuf du début de la guerre, afin de libérer des effectifs pour la formation de nouvelles unités et les batteries d'artillerie ne comptent plus que trois pièces au lieu des quatre initiales.

Toutes ces transformations et ces recrutements ont un effet pervers. Si un total de 168 divisions, 2 269 chars et 977 canons d'assaut sont sur le front de l'Est au début de 1943, la qualité de ces

divisions n’a plus grand-chose à voir avec celle des unités qui ont participé aux campagnes de 1941 et 1942. Ainsi, les divisions d’infanterie sont moins mobiles (manque de chevaux) ; elles doivent assurer la même mission, mais avec seulement les deux tiers des effectifs de 1942, c’est-à-dire 8 000 soldats et 1 000 supplétifs slaves en moyenne. Finalement, ces divisions ont un rôle passif, tenant de longues bandes de terre avec des capacités offensives et défensives limitées. Outre les effectifs, la qualité des soldats commence aussi à baisser. Un officier d’infanterie se plaint ainsi auprès de Heusinger, chef de la division opérations de l’OKW : « Nous, il faut nous en tirer en raclant dans les états-majors et à l’arrière. Mais nous n’arrivons même pas ainsi à combler nos pertes. Et puis ce n’est pas un “matériel humain” de grande valeur. Si, de plus, SS et Luftwaffe peuvent choisir les meilleurs éléments dans les jeunes classes, l’infanterie doit se contenter du reste (des imbéciles pas assez adroits pour se faire incorporer dans d’autres armes, on imagine les conséquences !). » Car pour accroître le nombre de troupes sous ses ordres, Hermann Göring, le chef de la Luftwaffe, crée plusieurs Luftwaffe Felddivisionen, des unités d’infanterie de piètre qualité, mal encadrées, mais qui ponctionnent sur les effectifs normalement dévolus à l’infanterie et que la Heer est obligée de commencer à employer pour combler les trous… En fait, si Hitler autorise à ce moment-là la montée en puissance de la Waffen-SS et des divisions terrestres de la Luftwaffe, c’est qu’il souhaite compenser le manque d’effectifs par des hommes volontaires, fanatisés, bien entraînés… et politiquement sûrs. On sent donc qu’à partir de février 1943 une rupture apparaît entre Hitler et l’armée de terre, qui se traduit à la fois sur le terrain mais aussi dans l’augmentation du nombre d’unités des armes « politiquement sûres ».

Si l'infanterie a du mal à se redresser après les pertes terribles qu'elle a subies au cours de l'hiver 1942-1943, l'arme blindée allemande, la Panzerwaffe, quant à elle, connaît une seconde renaissance, et ce, grâce au retour du chantre de l'arme blindée.

Le renouveau de la Panzerwaffe

La Panzerwaffe a beaucoup souffert des combats de l'hiver 1942-1943. Elle a perdu beaucoup de chars, d'équipages et de cadres. Elle a besoin d'être réorganisée et réarmée. Pour ce faire, il faut que l'industrie de guerre, la production de chars en particulier, soit en adéquation avec les besoins de l'arme en question. Hitler est bien conscient qu'il faut deux hommes de talent, deux organisateurs de génie, pour relever le défi : l'un à la tête de l'industrie, l'autre à celle de la Panzerwaffe.

Pour ce dernier poste, il pense immédiatement à Heinz Guderian, le promoteur et l'organisateur de la Panzerwaffe durant l'entre-deux-guerres, qui avait été remercié avec plusieurs autres généraux le 26 décembre 1941, après la contre-offensive soviétique devant Moscou. Il est convoqué au quartier général du Führer à Vinitza le 20 février 1943 et introduit devant Hitler. Voilà comment l'intéressé raconte l'entretien :

> Je n'avais pas revu Hitler depuis le triste 20 décembre 1941. Il avait beaucoup vieilli en quatorze mois. Son comportement n'était plus aussi assuré qu'autrefois. Il s'exprimait avec hésitation, sa main gauche tremblait. Mes livres se trouvaient sur sa table. Il ouvrit l'entretien en disant : « Nos routes se sont séparées en 1941. Il y a eu à cette époque

> une série de malentendus que je regrette vivement. J'ai besoin de vous. » Je répondis que j'étais prêt s'il pouvait m'accorder les conditions préalables à une action efficace. Hitler me déclara alors qu'il avait l'intention de me nommer inspecteur général des unités blindées. Schmundt lui avait transmis mon avis sur la question. Il l'approuvait et me demandait d'élaborer une note de service reposant sur cette base et de la lui soumettre. Il avait relu mes ouvrages d'avant guerre sur l'arme blindée, il en avait déduit que j'avais dès cette époque exactement prévu le cours ultérieur des choses. Il me fallait maintenant faire passer mes idées dans les faits.

La note de service qui spécifie les prérogatives de Guderian dans sa nouvelle fonction est signée dès le 28 février. Il est alors chargé officiellement de l'instruction et de l'organisation de toutes les unités blindées, même celles de la Waffen-SS et de la Luftwaffe. Il donne ses instructions sur l'élaboration technique et les projets de fabrication des armes et engins destinés aux Panzerdivisionen ; il organise la relève et les réparations des chars et véhicules ; il fixe les tactiques d'emploi des chars en fonction des expériences de la guerre, etc. Cependant, Hitler, toujours dans l'optique de ne pas laisser toutes les cartes entre les mains d'un même homme, modifie la note de service de Guderian de façon que les canons d'assaut ne soient pas soumis à l'inspecteur général des unités blindées, mais restent de la seule prérogative de l'artillerie…

Le 9 mars, devant les responsables de l'OKW, de l'OKH et les généraux directeurs d'arme de l'infanterie et de l'artillerie, Guderian propose d'arrêter de multiplier les unités blindées et plutôt de les renforcer pour qu'elles soient en mesure de participer à des opérations de grand style en… 1944.

Dès le début de la *raspoutitsa*, Guderian commence à retirer du front les Panzerdivisionen les plus éreintées et à refondre leur organisation, tout en les complétant en hommes et en matériel. En juillet 1943, la plupart de ces unités comptent 100 à 130 chars, ce qui est presque deux fois moins qu'en 1941, mais il s'agit de chars plus puissants. Malgré tout, l'industrie d'armement du Reich n'arrive pas à produire assez de chars et de transports de troupes blindées pour équiper comme il faut toutes les unités, excepté celles de la Waffen-SS qui continuent à recevoir en priorité les matériels les plus performants, tout comme la division d'élite Grossdeutschland de la Heer. En 1943, leurs effectifs se montent à 150 chars de tous types. En plus des régiments de Panzer, ces divisions peuvent compter sur un bataillon de canons d'assaut et assez de semi-chenillés pour transporter toute leur infanterie mécanisée. De leur côté, les Panzerdivisionen classiques n'ont qu'un seul de leurs bataillons d'infanterie monté sur transport de troupes blindé, les autres étant transportés par camions. En juillet 1943, les divisions blindées allemandes comportent théoriquement 13 000 à 17 000 hommes. Mais en pratique, ce sont plutôt 10 000 à 11 000 hommes qui sont présents dans les rangs.

Guderian s'attaque également à la production des engins blindés. Il préconise par exemple de continuer à fabriquer massivement le Panzer IV, cheval de bataille de la Panzerwaffe, en parallèle des nouveaux blindés, afin de ne pas briser la chaîne de fabrication. Il souhaite d'ailleurs que les Tiger I et Panther soient tenus en réserve jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de ces matériels puisse garantir un succès et une surprise totale pour l'adversaire.

Même si la nomination de Guderian, qui ne ménage pas ses efforts, est un nouveau départ pour la Panzerwaffe, elle intervient trop tard pour avoir une influence certaine sur la préparation de

l'opération *Zitadelle*. En effet, en juillet 1943, la Panzerwaffe est en pleine convalescence et elle n'est pas vraiment prête – du moins dans l'esprit de Guderian – lorsque Hitler décide de lancer la plus grande opération de chars jamais conçue.

Le 11 avril 1943, Guderian obtient d'Albert Speer une augmentation sensible de la production de Tiger et de Panther. Il lui demande également accroître la production de canons d'assaut (qui sont moins chers et plus rapides à fabriquer que les Panzer), ainsi que des transports de troupes semi-chenillés afin de fournir les outils adaptés aux troupes de reconnaissance et aux unités de fantassins. C'est ainsi que l'inspecteur général des blindés s'adresse au deuxième homme de la situation : Albert Speer.

Relancer l'industrie d'armement

Albert Speer, architecte de son état et proche de Hitler, est nommé ministre de l'Armement et des Munitions de façon fortuite lorsque son prédécesseur, Fritz Todt, se tue dans un accident d'avion le 8 février 1942. Organisateur de talent, Speer concrétise immédiatement des décisions prises par Todt et rationalise au maximum la production de guerre. Plus qu'une réelle augmentation de la production, il met tout en œuvre pour éviter les redondances administratives et techniques, spécialise les usines et centralise les productions afin d'augmenter le nombre de véhicules et d'avions livrés annuellement. Ainsi, en septembre 1942, Speer met sur pied des commissions d'armement composées d'industriels, de représentants des principales institutions de l'État, de la chambre d'économie du Reich et de différentes organisations national-socialistes, et instaure la production de masse. Son pouvoir, à l'automne 1943, éclipse dorénavant à la fois celui du ministère de

l’Économie de Walther Funk que celui du plan de quatre ans de Hermann Göring. Il a alors tous les pouvoirs et toute la confiance de Hitler pour relancer efficacement la production de guerre.

Au printemps 1943, les résultats sont déjà importants. Si en 1940, 1 788 chars et canons d’assaut sont produits, 3 623 en 1941 et 4 132 en 1942, pas moins de 13 657 engins seront sortis d’usine à la fin de 1943, dont 621 machines en avril et 988 en mai. Sur ce total, 2 400 chars et automoteurs rejoignent les unités entre le 15 mars et le 1er juillet 1943. Toutefois, si Guderian rêve de Panzerdivisionen comptant jusqu’à 350 chars, il n’en sera jamais rien, la production n’étant pas suffisante. Les divisions engagées pour Koursk ne comptent en moyenne qu’une centaine d’engins. La production de Panzer se compose pour moitié de Panzer IV et pour l’autre moitié de canons d’assaut. Les nouveaux chars, comme le Tiger I et le Panther, ne peuvent encore être produits à suffisamment grande échelle pour prendre la relève.

Finalement, les décisions prises par Guderian et Speer commencent à produire leurs effets juste avant le début de la bataille, ce qui permet à la Panzerwaffe et à la Heer dans son ensemble de pouvoir masser autour du saillant de Koursk les plus puissantes divisions blindées de toute la guerre, si ce n’est du point de vue quantitatif, au moins qualitativement. Hitler a donc réussi à rassembler les troupes qu’il juge nécessaires à son attaque.

Renseignement et plan

Avant de planifier une offensive, il faut se renseigner sur son adversaire. Or, dans ce domaine, l’échec sera patent pour la XIIe section de l’OKH, le Fremde Heere Ost (armées étrangères de l’Est), le service de renseignement militaire de la Wehrmacht. Son

commandant est le général Reinhard Gehlen depuis le 1er avril 1942. Il a assuré à Hitler que les Soviétiques allaient lancer une offensive d'été contre le Heeres Gruppe Süd sur la hernie Bielgorod-Kharkov, avec une attaque simultanée sur le saillant d'Orel. Mais il ne voit pas que ce sont huit Fronts qui pourraient passer à l'attaque, soit une force bien supérieure à ses prévisions. C'est pourtant en partie sur ces informations que se fonde le haut commandement allemand pour prendre la décision d'anticiper l'attaque soviétique en réduisant le saillant de Koursk… tout en pensant pouvoir repousser une contre-attaque soviétique au nord et au sud.

Les sources sur lesquelles s'appuie Gehlen sont classiques. Outre les reconnaissances aériennes et l'interrogatoire de prisonniers et de déserteurs, il compte également sur les systèmes d'écoute électromagnétiques pour intercepter et déchiffrer les messages radio de l'Armée rouge. Cependant, ses services n'arriveront jamais à casser les chiffres des transmissions radio de la Stavka. Ce n'est qu'aux niveaux inférieurs, à cause d'un manque cruel de discipline radio de la part des troupes du Front, que les services du FHO pourront récolter des informations importantes quant à l'ordre de bataille soviétique. Du moins pour les premières lignes, car l'importance des réserves semble elle être passée inaperçue : ainsi, 98 grandes unités soviétiques échappent à la détection du FHO, dont 45 pour le Front Centre et 29 pour celui de la Steppe ! Une sous-estimation dramatique pour les armées allemandes. Gehlen a aussi fait infiltrer un grand nombre d'agents sur les arrières soviétiques, mais sans grands résultats : 90 % d'entre eux sont repérés et exécutés par le NKVD soviétique, sauf lorsqu'ils sont retournés et servent à intoxiquer les services allemands. Finalement, les services de renseignement allemands se sont avérés totalement dominés par leur contrepartie soviétique.

Si, au niveau stratégique, on assiste à un échec patent des services secrets allemands, cela est moins vrai au niveau tactique et cette idée se vérifiera au fur et à mesure que la bataille avancera. Reconnaissances aériennes, interception radio et interrogatoire de prisonniers après le 5 juillet permettront aux commandants sur place de se faire une idée de la situation générale.

Dans l'immédiat, les planificateurs allemands font avec les informations qui sont en leur possession. Ils établissent le plan général de l'opération *Zitadelle*.

Le saillant de Koursk, dont la ville éponyme se trouve au centre, est une hernie dans le front s'étalant sur une longueur de 375 kilomètres. Profond de 250 kilomètres, le saillant est large de seulement 160 kilomètres à sa base. Il se situe en plein sur les hauts plateaux de Russie centrale. Au nord, la chaîne de l'Olkhovatka culmine à moins de 300 mètres et constitue le cœur du plateau. La végétation y est basse et la pente, au-delà de la chaîne, diminue de façon régulière jusqu'à Koursk, sans aucun obstacle naturel. Au sud, plusieurs cours d'eau forment quelques obstacles. Le Psel, qui s'écoule d'est en ouest, est le plus important. Avec son affluent, le Pena, il forme un triangle avec à l'est le Nord-Donetz, un lieu où va se dérouler l'engagement majeur de la bataille. Entre Koursk et le Psel se trouve une vaste étendue de steppe herbeuse. Le saillant est desservi par deux axes de communication, une route goudronnée et une voie de chemin de fer, qui courent du nord au sud de la hernie, à sa base. La route suit, depuis le sud, Bielgorod, Oboïan, Koursk, Fatezh et Orel, la voie ferrée s'écartant pour aller de Bielgorod à Prokhorovka, Koursk, puis Ponyri et enfin Maloarkhangelsk, Orel. Ces deux voies forment une sorte de chemin tout tracé pour l'attaque. C'est pourquoi Model, au nord, concentre son attaque entre les deux axes et, au sud, le XXXXVIIIe Panzerkorps suivra la route en direction d'Oboïan tandis

que le IIe SS-Panzerkorps longera la ligne ferroviaire jusqu'à Prokhorovka, à l'est. La terre qui recouvre le saillant, très poussiéreuse sous la chaleur, se transforme rapidement en cloaque à la moindre pluie, fréquente en fin d'après-midi et le soir en été. Il n'y a pas beaucoup de couvert, la végétation étant basse et les bosquets d'arbres se faisant rares. Les champs de céréales, s'ils brisent la vue des fantassins, permettent aux chars d'avoir une vision dégagée et d'engager leurs ennemis à longue distance. Au sud, ces champs s'intercalent avec de petits villages tout en longueur. Les engins blindés peuvent facilement sortir des chemins car le terrain est tout à fait praticable pour les chenillés et semi-chenillés. Cependant, les nombreux ruisseaux qui creusent le plateau forment autant de petits obstacles, souvent franchissables à gué, mais dont les rives, escarpées et boueuses, ralentissent les chars dans leur avancée. Par ailleurs, les ravines invisibles jusqu'à quelques centaines de mètres sont autant de points de résistance organisés par l'Armée rouge. Les routes ne sont pour la plupart pas goudronnées, les pluies formant rapidement des fondrières difficilement franchissables pour les engins motorisés.

La ville de Koursk elle-même est un point clé du front, d'où partent un ensemble de voies de communication qui irriguent tout le saillant. C'est pour cela que les Soviétiques avaient prévu de lancer éventuellement leur offensive d'été depuis le saillant. La perte de cette ville rendrait donc la défense soviétique très difficile. Or, pour se saisir de Koursk, les Allemands n'ont qu'à franchir les hauteurs d'Olkhovatka au nord et le Psel au sud, pour déboucher alors sur un axe dégagé leur permettant de se saisir de la ville en moins de quarante-huit heures. Une fois la liaison effectuée entre les deux branches de l'attaque, les Allemands pourront se diriger soit vers le nord-est et Moscou, soit vers le sud-est et le Don.

Le plan retenu par l'OKH est relativement simple. Partant du nord, la 9e Armee devra tendre la main aux 4e Panzerarmee et Armeeabteilung Kempf venant du sud, quelque part à l'est de Koursk. Ce faisant, les trois armées enfermeraient dans une nasse la majeure partie des Fronts Centre et de Voronej, deux des plus puissants Fronts de l'Armée rouge, soit sept armées de fusiliers et deux armées blindées, piégeant ainsi des centaines de milliers de soldats et des milliers de chars. Une partie des forces allemandes, tournant alors vers l'est, repousseraient les réserves soviétiques avant de continuer plus au nord ou au sud… Le « timing » est donc important : les Allemands savent que les réserves du Front de la Steppe ne mettront que trois ou quatre jours à arriver et à les intercepter. Il faut donc à chacune des deux ailes franchir 80 kilomètres en quatre jours au maximum, soit progresser de 20 kilomètres quotidiennement : deux jours pour franchir les obstacles (Olkhovatka et Psel), un de plus pour déboucher en terrain libre et un quatrième pour atteindre Koursk. L'urgence concerne surtout la 9e Armee, qui peut à tout moment être prise à revers par une attaque soviétique sur Orel. C'est pourquoi le haut commandement allemand veut les meilleures unités et les plus rapides pour être certain que le travail sera fait le plus vite possible.

L'ordre de bataille allemand

Au nord du saillant, trois armées du Heeres Gruppe Mitte de von Kluge sont positionnées : la 2e Panzerarmee à l'aile gauche, la 2e Armee à l'aile droite et, au centre, la 9e Armee de Model, celle qui jouera le rôle principal dans l'attaque. La première est une force de couverture de 160 000 hommes, la seconde est déployée de sorte à contenir les Soviétiques en cas de fermeture du saillant par l'offensive allemande : elle comporte 96 000 hommes.

La 9e Armee est donc la force de frappe de la pince nord. Elle comprend 14 divisions d'infanterie, 6 Panzerdivisionen, réparties en 5 corps d'armée. Déployée sur un front de seulement 50 kilomètres, elle doit attaquer sur un axe Orel-Olkhovatka-Koursk. D'est en ouest, nous trouvons : le XXIIIe Korps, le XXXXIe Panzerkorps, le XXXXVIIe Panzerkorps et le XXXXVIe Panzerkorps. Le XXe Korps du général Rudolf Roman, avec 4 divisions d'infanterie, ne participera pas directement à l'assaut.

Les 36e, 216e, 86e, 292e, 6e, 31e, 7e, 102e et 258e Infanteriedivisionen sont des unités expérimentées, pour la plupart présentes depuis le début du conflit en 1941. Un grand nombre d'entre elles ont été retirées du front, recomplétées et réentraînées en France dans les trois mois qui ont précédé l'opération. La 78e Sturmdivision du général Hans Traut est une unité d'élite. C'est son excellente réputation qui lui a valu le titre de « division d'assaut » ; 6 Sturmgeschütze Abteilungen complètent le dispositif (Stu. Gesch. Abt. 158e, 189e, 177e, 244e, 904e et 245e), ainsi que 2 Panzerkompanie indépendantes (313e et 314e). Au premier échelon, Model fait intervenir la 20e Panzerdivision (57 Panzer III et IV, 29 autres Panzer et canons d'assaut), remaniée après la bataille de Moscou. Au second échelon attaquent les 18e Panzerdivision (30 Panzer III et IV, 33 anciens modèles et 8 Marder), 2e Panzerdivision (84 Panzer IV et III et 52 autres Panzer et canons d'assaut) et 9e Panzerdivision (66 Panzer III et IV, 47 autres Panzer et canons d'assaut), anciennes et très expérimentées. Enfin, en réserve, nous trouvons les 4e (88 Panzer III et IV, 15 anciens modèles) et 12e (51 Panzer modernes et 32 autres Panzer) Panzerdivisionen et la 10e Panzergrenadier (division d'infanterie mécanisée). Enfin, pour appuyer l'ensemble, Model peut compter sur le 505e Schwere Panzerabteilung de 31 (puis 45) Tiger I, ainsi que sur le

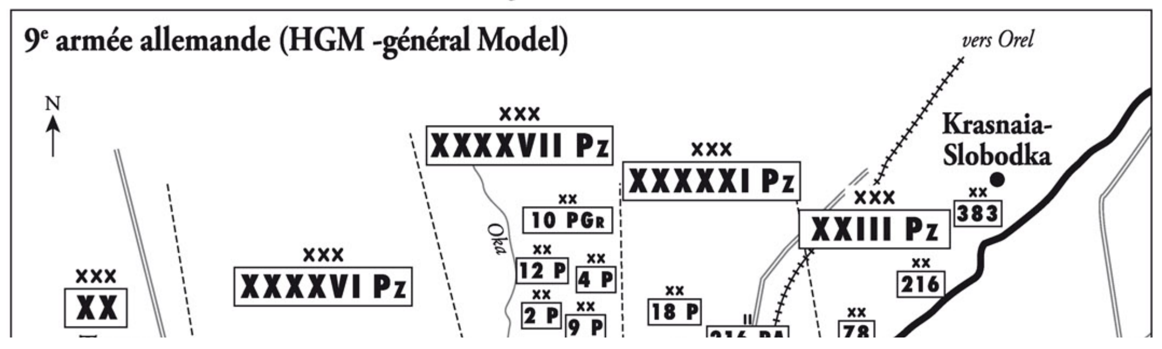
s. Panzerjägerregiment 656 (comprenant 89 Ferdinand et 45 Brümmbar).

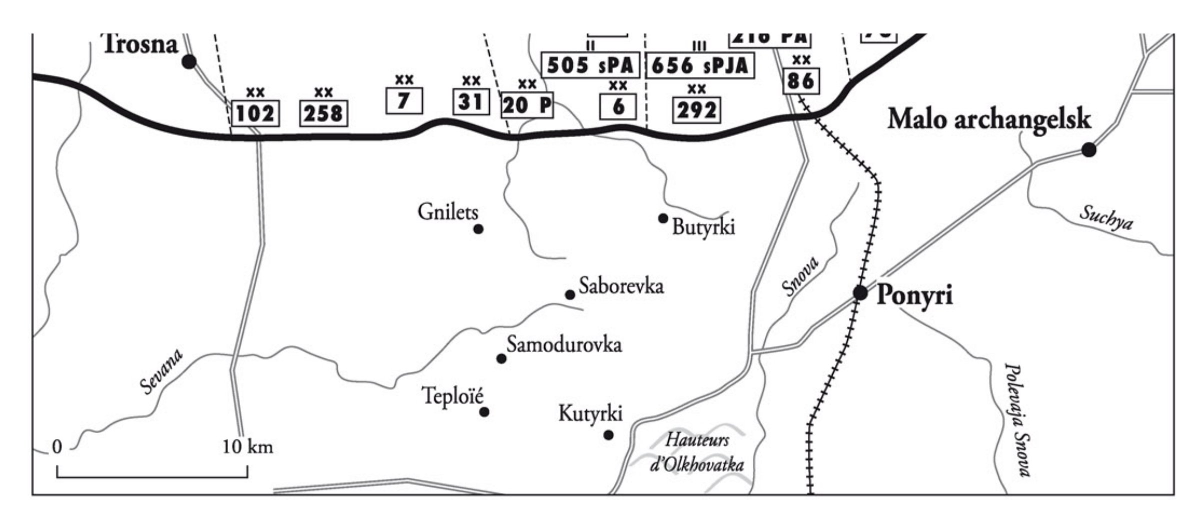
La 9e Armee est donc une unité puissante, puisqu'elle regroupe pas moins de 335 000 hommes (dont 75 713 combattants de première ligne), 1 014 chars et canons d'assaut, et 3 630 canons et obusiers.

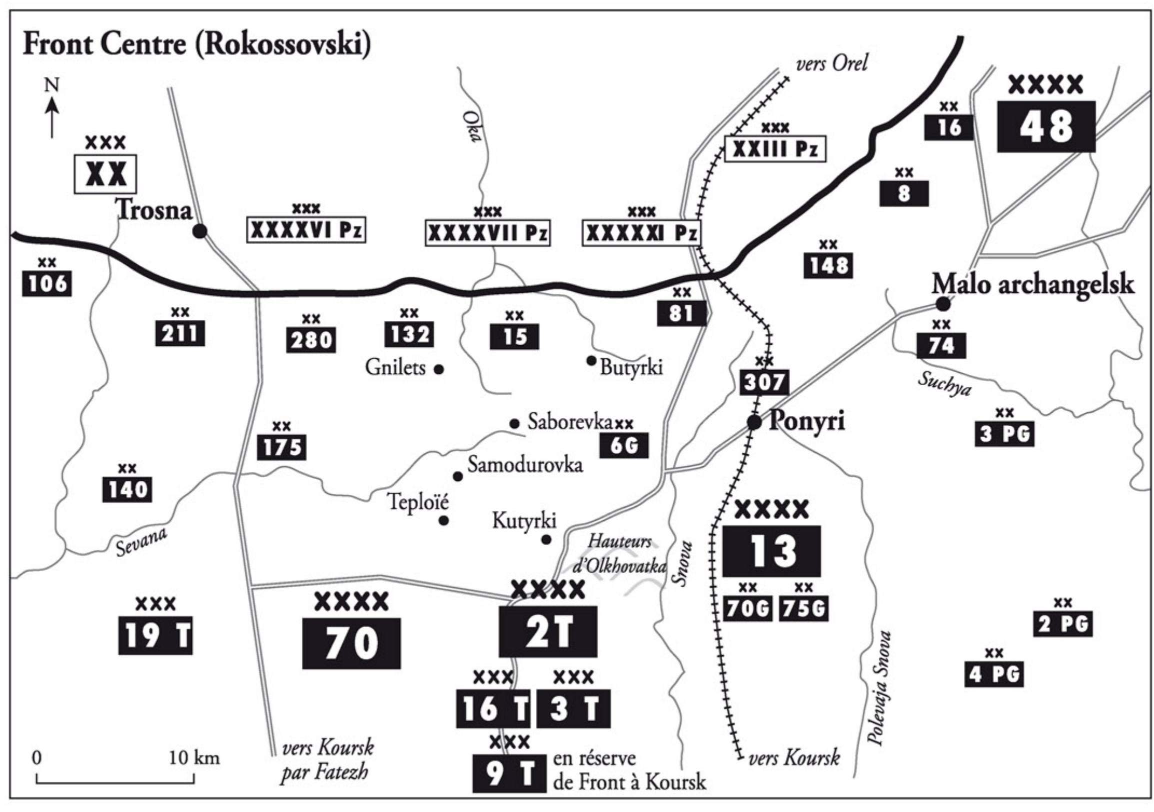
Model peut compter sur la 6e Luftflotte, dont la 1re Fliegerdivision du général Deichmann est directement rattachée à la 9e Armee. Elle comprend la 12e Flakdivision et les Kampfgeschwader (escadron de bombardement) 3, 4, 54, les Jagdgeschwader (escadron de chasse) 51, 54 et le Schlachtgeschwader (escadron d'attaque au sol) 1. Soit 730 appareils opérationnels, dont 160 Stuka, 152 He 111, 67 Ju 88 et 242 chasseurs. Son rôle est d'obtenir dès les premières heures de la bataille la supériorité aérienne.

Au sud du saillant, ce sont 2 armées et 3 corps blindés qui vont fondre sur les défenses soviétiques. La 4e Panzerarmee du général Hermann Hoth compte alors 4 divisions d'infanterie, 4 divisions d'infanterie mécanisée et 2 divisions blindées. D'est en ouest, il a déployé les IIe SS-Panzerkorps et XXXXVIIIe Panzerkorps sur 35 kilomètres de front. Avec le LIIe Korps sur l'aile gauche, qui ne participera pas à la bataille, l'armée de Hoth rassemble pas moins de 223 907 hommes, 925 chars et 164 canons d'assaut. Ces troupes doivent avancer sur la ligne Tomarovka-Oboïan-Koursk.

Ordre de bataille le 4 juillet 1943 - Nord du saillant




Trosna
102
258
7
31
20 P
505 sPA
656 sPJA
6
292
86
Malo archangelsk
Gnilets
Butyrki
Suchya
Saborevka
Snova
Ponyri
Samodurovka
Sevana
Teploïé
Kutyrki
Polevaja Snova
0
10 km
Hauteurs d'Olkhovatka


Front Centre (Rokossovski)
N
vers Orel
Oka
XX
XXIII Pz
16
48
8
Trosna
XXXXVI Pz
XXXXVII Pz
XXXXXI Pz
148
106
Malo archangelsk
211
280
132
15
81
74
Gnilets
Butyrki
307
Suchya
Saborevka
Ponyri
175
6G
3 PG
140
Samodurovka
Teploïé
Kutyrki
13
Sevana
Hauteurs d'Olkhovatka
Snova
19 T
70
2T
70G
75G
2 PG
4 PG
16 T
3 T
Polevaja Snova
0
10 km
vers Koursk par Fatezh
9 T
en réserve de Front à Koursk
vers Koursk

Ordre de bataille le 4 juillet 1943 - Front du Sud du saillant

La 4e Panzerarmee comprend, pour les unités participant directement à la bataille, la 167e Infanteriedivision. Elle a participé à toute la campagne de l'Est depuis 1941. Les 3e Panzerdivision (56 chars modernes et 41 autres chars et canons d'assaut) et 11e Panzerdivision (74 Panzer III et IV, 44 autres Panzer et canons d'assaut) sont des unités blindées expérimentées. Enfin, la Grossdeutschland est une division d'élite unique dans la Heer. Elle comprend 45 Tiger (la seule unité de l'armée de terre à posséder un bataillon de chars lourds organique), 67 Panzer III et IV, 11 chars anciens et 34 canons d'assaut. À la droite de cette division, on trouve la 10e Panzerbrigade, avec ses 204 Panther. En plus de ce formidable regroupement de chars, Hoth peut s'appuyer sur les trois Panzergrenadierdivisionen de la Waffen-SS. La 1re SS-Panzergrenadierdivision Leibstandarte SS Adolf Hitler compte alors dans ses rangs 100 Panzer modernes, 13 Tiger, 7 anciens chars et 34 canons d'assaut (plus 25 en transit) ; la 2e SS-Panzergrenadierdivision Das Reich a en juillet un effectif de 113 Panzer III et IV, 14 Tiger, 34 canons d'assaut plus 16 chars en transit. Enfin, la 3e SS-Panzergrenadierdivision Totenkopf, sur le même modèle que la précédente, peut aligner 104 chars modernes, 15 Tiger, 12 chars anciens et 27 canons d'assaut (plus 38 chars en transit).

À la droite de Hoth se trouve l'Armeeabteilung Kempf, du général Wilhelm Kempf, étendue sur un front de 15 kilomètres seulement. C'est la seconde grande composante de la pince sud. Cette armée doit franchir le Severny Donetz et couvrir sur la droite l'avance de la 4e Panzerarmee. Son LXIIe Korps, positionné sur l'aile droite, ne participera pas à la bataille. Le XIe Korps du général Erhard Raus est au centre du dispositif, avec les 106e et 320e Infanteriedivisionen. Si la première est un vétéran des combats de 1941, la seconde est arrivée début 1943 et a participé aux opérations autour de Kharkov. Enfin, le

poing blindé de Kempf est représenté par le IIIe Panzerkorps du général Hermann Breith, à l'aile gauche. La 168e Infanteriedivision est une bonne unité, tout comme les 6e, 19e, et 7e Panzerdivisionen (221 chars modernes, 70 chars plus anciens et 28 chars en transit). À cela, il faut rajouter le s. Panzerabteilung 503 et ses 45 Tiger. Au total, l'Armeeabteilung Kempf est forte de 126 000 hommes, 344 chars et 155 canons d'assaut.

Enfin, en réserve générale, von Manstein peut compter sur le XXIVe Panzerkorps, qui comprend la 5e SS-Panzergrenadierdivision « Wiking » et la 17e Panzerdivision, pour un total de 112 chars.

C'est le VIIIe Flieger Korps du général Hans Seidemann qui couvrira les cieux pour les deux armées du Sud. Ce corps aérien, spécialement détaché de la 4e Luftflotte du général Dessloch, est constitué de 966 appareils, dont 72 Ju 88, 240 He 111, 242 Stukas, 79 Hs 129 et 273 chasseurs. Ces avions sont ventilés dans les KG 27, 55, 51 et 100, St. G. 2, 77, Sch. G. 1 et JG 52 et 3.

À la mi-1943, la Luftwaffe rassemble toutes ses forces afin de soutenir l'offensive terrestre de juillet. À cette date, ses moyens sont mis à rude épreuve. Elle doit en effet se battre sur trois fronts : en Afrique du Nord, au-dessus du Reich et en URSS. Elle doit donc puiser dans ses réserves et déploie autour du saillant pas moins de 40 % de son potentiel sur le front de l'Est, dont 80 % de ses bombardiers, soit 1 850 appareils, tous types confondus. Elle se déploie sur les aérodromes d'Oryol, Poltava et Briansk au nord, Mikoyanovka, Zaporojie et Varvarovka au sud. Son rôle est d'acquérir la supériorité aérienne locale pour éviter que les bombardiers d'assaut soviétiques ne gênent l'avance des blindés, tout en attaquant elle-même les concentrations de troupes et de chars russes. Si les appareils commencent à vieillir techniquement, les pilotes allemands restent très expérimentés par rapport à leurs vis-à-vis soviétiques.

Seulement, ils sont épuisés, car ils doivent effectuer une demi-douzaine de sorties quotidiennes afin de pouvoir couvrir les immensités russes. Finalement, en juin 1943, la Luftwaffe aura atteint son pic d'appareils disponibles. La principale qualité de la Luftwaffe est sa capacité à agir en concertation avec la Heer au niveau tactique : des officiers de liaison sont présents dans la plupart des divisions mobiles et permettent à leurs commandants de transmettre rapidement à la Luftwaffe les cibles à détruire au sol. Cependant, par manque de moyens, de carburant et en raison de l'attrition naturelle des appareils, la Luftwaffe, au-dessus du champ de bataille de Koursk, ne pourra pas maintenir longtemps son effort. C'est pourquoi l'appui tactique, auquel elle sera cantonnée, se fera au détriment de l'interdiction du champ de bataille et de la supériorité aérienne. Malgré ces lacunes, elle va tenter de gêner les préparatifs de l'Armée rouge, en menant des raids de bombardement stratégique sur les usines soviétiques et en attaquant le système de communication du saillant. Les résultats seront décevants.

L'ensemble de ces forces, rassemblant les meilleures unités dont la Wehrmacht dispose, à ce moment de la guerre, représente un potentiel de 1 830 avions, 6 477 canons, 2 906 Panzer et canons d'assaut et 668 907 hommes. Ces forces sont commandées par les meilleurs officiers de l'armée.

Les commandants

Le Generalfeldmarschal Gunther von Kluge, patron du Heeres Gruppe Mitte et qui, à ce titre, a participé à l'élaboration du plan d'attaque, est issu d'une famille de la noblesse militaire, tout comme von Manstein. Il sert au départ dans l'artillerie, puis comme observateur aérien. Il continue sa carrière comme officier d'état-major

d'une division d'infanterie et, durant la Grande Guerre, est blessé lors de la bataille de Verdun. Comme nombre de ses confrères, il reste dans la Reichswehr durant l'entre-deux-guerres et retourne dans l'artillerie. *Generalmajor* lorsque Hitler prend le pouvoir, il devient inspecteur des unités de transmission pour revenir ensuite sur le terrain, en tant que commandant de la 6e Infanteriedivision. En 1935, il commande un corps d'armée et est promu *General der Artillerie* en août de l'année suivante. Il est à la tête de la 4e Armee lors de la campagne de Pologne et de France, à la suite de laquelle il accède au maréchalat. Il prend le commandement du Heeres Gruppe Mitte en décembre 1941, alors que Hitler limoge von Bock et un grand nombre d'autres responsables. C'est un homme de caractère qui n'hésite pas à dire ce qu'il pense à Hitler, sans toutefois aller jusqu'à l'insolence, contrairement à von Manstein. Mais son caractère difficile le fait souvent s'opposer à ses subordonnés, comme Walter Model avec qui les relations sont très tendues.

Ce dernier entre dans l'armée à 18 ans et choisit l'infanterie. Il commence sa carrière au grand état-major de l'armée, puis part au front où il se distingue à Verdun, tout comme son supérieur le général von Kluge. Toujours dans la Reichswehr dans les années 1920 et 1930, Model devient *Generalmajor* en 1938. Il est le chef d'état-major du IVe Armeekorps lors de la campagne de Pologne, puis celui de la 16e Armee en France. Ce n'est qu'en novembre 1940 qu'il prend en main sa première unité, la 3e Panzerdivision, à la tête de laquelle il participe à l'opération *Barbarossa*, l'invasion de l'URSS en 1941. Volant de succès en succès avec sa division, il obtient le grade de *General der Panzertruppen* en octobre. Il passe alors commandant du XXXXIe Panzerkorps lors de la bataille de Moscou, où il fait preuve d'habileté au maniement d'une grande unité. En janvier 1942, il est promu à la tête de la 9e Armee, avec laquelle il repousse toutes les

attaques soviétiques et tient bon dans le saillant de Rjev. C'est à partir de ce moment qu'il acquiert une grande réputation dans le domaine de la bataille défensive. Ainsi, il réussit avec brio le retrait de son armée du saillant en mars 1942 et gagne la confiance inébranlable de Hitler. Manstein dira de lui qu'il

> était indiscutablement un remarquable officier général, habile, au jugement sûr, à la compréhension rapide. Optimiste de nature, il refusait de s'incliner devant les difficultés. Ce caractère, son incontestable vigueur dans l'action et les bons rapports personnels qu'il entretenait avec les maîtres du régime devaient le recommander auprès de Hitler. On ne saurait cependant le ranger parmi les rares militaires qui s'étaient moralement asservis à celui-ci. Même auprès de lui, il soutenait ses opinions sans faiblir. C'était un soldat courageux, qui exigeait beaucoup de lui-même et de ses subordonnés, parfois sous une forme brutale. On le trouvait toujours à l'endroit le plus exposé du front qu'il commandait. Il répondait pleinement à la conception de Hitler…

On peut ainsi mieux comprendre les rapports ombrageux qu'il avait avec von Kluge : ils étaient concurrents vis-à-vis de Hitler et tous les deux dotés d'un fort caractère.

Au sud, c'est le maréchal Erich von Manstein qui est en charge de l'offensive. Celui-ci a fait une brillante carrière, notamment parce que issu d'un milieu favorisé. Officier d'état-major durant la Première Guerre mondiale, il y acquiert une spécialisation dans les fortifications de campagne. Il reste lui aussi dans la Reichswher et intègre en 1929 l'état-major de celle-ci, au ministère de la Défense. À

cette occasion, il effectue quelques voyages d'observation en URSS. En tant que sous-chef d'état-major chargé du bureau des opérations de l'armée de terre, il organise des Kriegsspiele, instruit les cadres de l'armée, planifie la mobilisation et se révèle, en fait, un excellent organisateur. Il se voit cependant préférer Halder comme chef d'état-major de l'OKH en 1938, ce qu'il vivra comme un camouflet. En 1938, il prend la tête la 18e Infanteriedivision. Il est le concepteur du plan qui fera chuter la France en 1940, mais sera alors cantonné au commandement d'un corps d'armée, car sa hiérarchie n'a pas apprécié qu'il entre dans les petits papiers de Hitler. Le 22 juin 1941, il prend la tête du LVIe Panzerkorps et démontre à ce moment-là ses qualités de commandant de Panzertruppe, qui n'a rien à envier aux prouesses d'un Guderian. Il est ensuite promu à la tête de la 11e Armee en septembre 1941 et au maréchalat en juillet de l'année suivante, qu'il obtient en conquérant la Crimée et en faisant chuter la ville fortifiée de Sébastopol après des mois de siège. En novembre, il est propulsé chef du Heeres Gruppe Don, créé pour relier les Heeres Gruppe A et B dangereusement étirés. Il tente sans succès de secourir la 6e Armee encerclée dans Stalingrad. En février, à l'occasion d'une entrevue avec Hitler, qui fait son *mea culpa* quant à la chute de Stalingrad, Manstein, avec la condescendance qui le caractérise dans ses rapports avec le Führer, lui propose de nommer un commandant unique pour le front de l'Est, pensant naturellement à lui-même, ce qui déplaît fortement à Hitler. Il sait qu'il possède une supériorité intellectuelle manifeste sur beaucoup de ses camarades, et sur Hitler tout particulièrement. Il a prouvé à de nombreuses reprises qu'il était l'homme des situations inextricables, et son sentiment de supériorité est une force mais aussi une faiblesse : il se fera beaucoup d'ennemis et surtout méprisera grandement ses adversaires, soviétiques en particulier.

Sous ses ordres se trouvent deux autres officiers de talent : le Generaloberst Hermann Hoth et le General der Panzertruppen Werner Kempf. Tous deux sont fils d'officiers et entrent chez les cadets de l'armée. Ils rejoignent alors l'infanterie et participent à la Grande Guerre comme officiers d'état-major, grade qu'ils conserveront dans la Reichswehr. Hoth est séduit par les thèses national-socialistes et sera aussi très apprécié de Hitler. Lors de la campagne de Pologne, il commande la XVe Armeekorps (mot.), une unité motorisée à la tête de laquelle il se distingue. Il perce ensuite sur la Meuse à hauteur de Dinant lors de la campagne de France, puis prend la tête la 3e Panzerarmee en Russie. En octobre 1941, il stoppe l'avance soviétique grâce à la 17e Armee. Ce n'est qu'en juin 1942 qu'il est promu commandant de la 4e Panzerarmee et participe au plan Blau puis à l'opération *Orage d'hiver*, la tentative de secours de la 6e Armee enfermée dans Stalingrad, sous les ordres de von Manstein. Il est en juillet 1943 considéré comme un des meilleurs chefs de blindés. Kempf parvient à devenir chef d'état-major de l'inspection des troupes motorisées au ministère de la Guerre en 1935. Il commande la 6e Panzerdivision en octobre 1939 et fait la campagne de France avec cette unité. Il est ensuite promu à la tête du XXXXVIIIe Armeekorps (mot.) et conquiert Koursk avec cette formation, en novembre 1941. Il connaît donc bien le terrain sur lequel il compte lancer l'offensive en juillet 1943. Durant l'hiver précédent, il a aussi participé à l'opération de sauvetage en direction de Stalingrad avec le Heeres Gruppe B, son corps faisant partie de la 4e Panzerarmee. C'est en février qu'il prend le commandement du détachement d'armée qui porte son nom. Von Manstein, Hoth et Kempf se connaissent bien, puisqu'ils combattent ensemble depuis huit mois à la veille de l'opération *Zitadelle*. Ce sont tous trois des maîtres de la doctrine opérationnelle et du maniement des unités

blindées. Ils sont donc tout désignés pour utiliser au mieux les nouveaux modèles de chars mis à leur disposition. Ces nouvelles armes côtoient les anciens Panzer rénovés. Dans l'esprit du haut commandement allemand, la qualité retrouvée au niveau matériel de la Panzerwaffe et, dans une moindre mesure, de la Luftwaffe, doit permettre à la Wehrmacht de prendre le dessus sur son alter ego soviétique dans la bataille qui s'annonce.

Le matériel allemand

Hitler veut les meilleures divisions et les meilleurs commandants pour s'assurer le succès de l'opération *Zitadelle*. Mais il veut aussi le meilleur matériel, au point qu'il repoussera à plusieurs reprises le début de l'opération pour être sûr de disposer autour du saillant d'un certain nombre des nouveaux matériels conçus les mois précédents.

Cependant, tous les chars présents dans les Panzerdivisionen ne sont pas des engins de conception nouvelle. Il existe ainsi dans les rangs de la Panzerwaffe encore beaucoup de Panzer II, char léger de 9,5 tonnes armé d'un canon de seulement 20 mm, tout juste bon pour faire de la reconnaissance armée. Il est pourtant encore produit à 552 exemplaires en 1942 et 125 de plus jusqu'en février 1943. 108 de ces engins sont engagés à Koursk.

En juillet 1943, les Panzerdivisionen engagées à Koursk reposent sur quatre piliers : le Panzer III, le Panzer IV, le Panzer V Panther et le Panzer VI Tiger. Si les deux premiers existaient avant l'invasion de l'URSS par le Reich, leur évolution technique et l'apparition des deux derniers sont le résultat des découvertes faites par la Wehrmacht lors de l'opération *Barbarossa* en juin 1941. À cette date, les responsables militaires allemands découvrent le char moyen soviétique T-34/76 et le char lourd KV-1. Ceux-ci sont difficilement détruits par les canons

des Panzer d'alors, et seule la tactique fait la différence. Les industriels, les militaires et les ingénieurs sont donc mis à contribution pour réduire ce fossé technologique.

Le concept doctrinal qui a induit le développement des Panzer III et IV remonte à l'invention du char. Le premier objectif de celui-ci est en effet de permettre à l'infanterie de percer les lignes de défenses ennemies et de les envelopper ensuite, ou bien de progresser dans la profondeur des arrières ennemis afin de détruire les communications et de provoquer le plus de dommages possible. Trois armes sont indispensables pour y parvenir : un canon tirant un obus explosif pour traiter les fortifications de campagne, une mitrailleuse pour cibler l'infanterie des tranchées puis, avec l'apparition des chars adverses, un canon capable d'expédier des obus à une grande vitesse initiale afin de les détruire. Cette doctrine, couplée à la théorie britannique qui veut que le meilleur moyen de mettre hors de combat un char est d'utiliser un autre char, aboutit, dans la conception allemande de l'arme blindée d'avant guerre, aux choix suivants : un premier char, armé d'un canon à haute vitesse initiale (de 37 mm par exemple) sera dévolu à la lutte antichars, tandis qu'un second, armé d'un canon court de plus gros calibre (75 mm), aura pour mission de supporter le premier contre l'infanterie et les fortifications de campagne. Le Panzer III est dévolu au premier rôle, tandis que le Panzer IV sera conçu pour le second.

Le Panzer III (Sd Kfz 141) est initialement armé d'un canon de 37 mm. Il est modernisé au début de 1942 par l'adoption d'un canon de 50 mm long KwK 39 L/60 sur les versions Ausf. J, L et M. Son blindage a été également amélioré par l'adjonction de supports blindés frontaux et de jupes blindées latérales. Ces dernières, appelées *Schützen*, consistent en des plaques de blindage fines accrochées librement sur les côtés des chars : leur rôle est d'amortir

ou de dévier les balles de fusils antichars. À partir de la mi-1943, la majorité des Panzer III, IV et des StuG III en sont dotés. Avec un blindage de 50 à 70 mm, le Panzer III reste fragile face aux canons antichars soviétiques. D'autre part, son canon est jugé trop faible pour l'époque et il ne peut espérer venir à bout d'un T-34/76 qu'à moins de 500 mètres. La version Ausf. N, armée d'un canon court de 75 mm L/24, donne au Panzer III une puissance de feu accrue avec une munition brisante plus efficace et un obus antichars plus agressif que celui du 50 mm. Au 1er juillet, 820 Panzer III Ausf. J, L, et M de 22 tonnes sont en ligne, plus 155 Ausf. N. Ce blindé représente la plus grande partie des chars présents à Koursk, l'épine dorsale des Panzerdivisionen.

Le Panzer IV débute donc la guerre avec un canon court. Celui-ci, rapidement jugé inopérant face aux T-34/76 et autres KV-1, est remplacé dès la mi-1942 par un canon long de 75 mm KwK40 L/43 sur les versions Ausf. F2. C'est avec l'Ausf. G que le Panzer IV devient le cheval de bataille de la Panzerwaffe, avec ses 23,5 tonnes, son blindage de 80 mm et son canon performant de 75 mm KwK40 L/48. Il est alors présent à hauteur de 841 exemplaires lors de la bataille. Par rapport à son vis-à-vis, le T-34/76 M1943, le Panzer IV Ausf. G dispose d'une meilleure optique de tir, d'un canon plus puissant, d'une tourelle avec trois hommes et d'une radio. Le T-34 conserve pour lui un meilleur blindage et une plus grande maniabilité. Ce n'est donc qu'au niveau tactique, de l'entraînement des équipages et en fonction des circonstances que la différence entre les deux engins peut se faire…

En novembre 1941, une délégation d'ingénieurs, d'industriels et de militaires est envoyée sur le front de l'Est, plus particulièrement auprès de Guderian, alors responsable d'un Korps de Panzer. Cette délégation récupère un maximum d'informations sur la nouvelle

terreur des équipages, le T-34/76. De retour en Allemagne, la commission qui s'occupe du problème propose deux solutions. Il s'agit soit de concevoir un char afin de contrecarrer le T-34, soit de parer au plus pressé en copiant purement et simplement l'engin soviétique. Tandis que la première solution suppose un temps important de développement et un engin disponible à long terme, la seconde demande une consommation de matériaux (aluminium pour le moteur, alliages spéciaux pour le blindage) que le Reich ne peut se permettre. C'est donc la première option qui est retenue. Il s'agit de développer un char de 35 à 40 tonnes, armé d'un canon de 75 mm à haute vélocité, d'un blindage fortement incliné (inspiré du T-34) pour augmenter la protection sans accroître le poids de l'engin dont le châssis serait composé de grandes roues pour une plus grande mobilité (toujours inspiré du T-34). C'est la société MAN qui est chargée de la conception de l'engin. Elle présente un projet au Führer en mai 1942. En juin, celui-ci exige que le blindage des éléments verticaux du char soit porté à 100 mm. Enfin, en septembre, lui est présenté le prototype du Panzer V Ausf. D (Sd Kfz 171) Panther. Bien profilé, il pèse 43 tonnes, possède un blindage frontal de 80 mm pour la caisse, 100 mm pour la tourelle, mais seulement 40 mm pour les côtés. Son canon est particulièrement puissant, puisqu'il s'agit d'un 75 mm KwK42 L/70, dont la vitesse initiale de l'obus est de 935 mètres par seconde (soit 155 mètres par seconde de plus que celui du canon de 88 mm du Tiger). Avec une vitesse de 46 kilomètres à l'heure sur route, c'est un engin agile et rapide. La production du Panther débute dès février 1943 (18 exemplaires) et se poursuit tout au long des mois de mars (59), avril (78), mai (323) et juin (172). Le char connaît cependant rapidement des problèmes assez sérieux, du fait d'une période de test du prototype trop courte. Le moteur a tendance à prendre feu et la mécanique est fragile dans

l'ensemble. Au point que si 650 Panther sont sortis d'usine avant la bataille, seuls 200 ont été révisés avant le début des combats et envoyés au front. Cependant, Guderian prévient Hitler le 16 juin que 65 d'entre eux ont encore de graves soucis mécaniques. Ils seront pourtant disponibles le 5 juillet, même si deux d'entre eux font flamber leur moteur durant le trajet entre la gare et la première ligne. Ces 200 exemplaires sont regroupés pour la circonstance dans la 10e Panzerbrigade, unité rattachée administrativement à la Grossdeutschland et composée de l'état-major du 39e Panzerregiment, de la 17e Panzerdivision et des 51e et 52e Panzerabteilungen ; 40 Panther seront mis hors de combat les premiers jours (surtout par avaries et à cause des mines), et il n'en restera que 38 le 13 juillet. Finalement, 83 seront définitivement perdus à la fin du mois.

Le second modèle spécifiquement produit en réaction au T-34 et au KV-1, et qui apparaît sur le front avant la bataille de Koursk et l'arrivée du Panther, est le char lourd Panzer VI Ausf. E (Sd Kfz 181) Tiger. Il sort d'usine plus tôt que la Panzer V tout simplement parce que le projet a été ressorti des cartons, l'idée d'un char lourd de 60 tonnes étant apparue à la fin des années 1930 et abandonnée. Deux firmes répondent à l'appel d'offre : Henschel et Porsche. Le cahier des charges spécifie que l'engin devra disposer d'un canon à fort pouvoir de pénétration, d'un blindage de 100 mm sur l'avant et de 60 mm sur les côtés et avoir une vitesse minimum de 40 kilomètres à l'heure. Les projets V.K. 4501 (H) et V.K. 4501 (P) (V.K. pour *Volkettenkraftfahrzeug*, véhicule chenillé expérimental, les lettres désignant chaque firme) sont alors développés par chacun des industriels. Mais ils ne s'occupent que du châssis et du train de roulement : la tourelle est dessinée et fabriquée par Krupp. Les deux prototypes sont présentés à Hitler le 20 avril 1942, jour de son anniversaire. Le projet de Porsche est novateur : train de roulement

actionné par un moteur électrique secondaire, moteur refroidi par air… mais il est trop complexe à produire, souffre de défauts de jeunesse trop importants et est donc abandonné au profit du châssis présenté par Henschel. L'engin pèse finalement 57 tonnes, possède un blindage frontal de 100 à 110 mm pour la caisse et la tourelle, et de 80 mm sur les côtés. Le canon est un 88 mm KwK36 L/56. Hitler voulait un 88 mm L/71, plus puissant, mais il n'est pas encore disponible en assez grande quantité. Les premiers exemplaires sont prêts en juillet 1942. Le Tiger possède une vitesse modeste de 35 kilomètres à l'heure sur route et 15 kilomètres à l'heure en tout-terrain. C'est, pour l'époque, un monstre (le KV-1 soviétique pèse alors 46 tonnes et n'est armé que d'un 76,2 mm) et surtout, un engin d'une incroyable résistance. Il peut, grâce à son canon puissant, décimer les régiments blindés soviétiques à une distance de 1 000 mètres, alors que les canons des T-34/76 sont inefficaces contre lui. Cependant, son poids excessif le rend difficile à manier pendant les opérations : les ponts ne le supportent pas tous. Ainsi, lors de la bataille au sud du saillant, les Tiger de la division SS-Totenkopf auront toutes les peines du monde à traverser le Psel pour museler l'artillerie adverse qui harcèle le IIe SS-Panzerkorps, attendant des heures qu'un pont supportant leur poids soit érigé par les sapeurs allemands. Hitler, impatient de tester son nouveau fauve, l'engage prématurément dans un contexte inadapté, aux alentours de Leningrad en septembre 1942. C'est un échec et l'opération évente l'effet de surprise qu'aurait eu l'engin s'il avait été engagé en masse, comme il le sera à Koursk : 11 exemplaires sont produits en août et septembre 1942, 10 en octobre, 25 en novembre, 38 en décembre 1942, 264 entre janvier et juin 1943. Ils sont alors regroupés en bataillons indépendants (les Schwere Panzerabteilung, unités de chars lourds), ou endivisionnés dans les unités Waffen-SS et

donnent alors de très bons résultats. En tout, 45 Tiger seront engagés au nord du saillant, 102 au sud.

En juillet 1943, la Panzerwaffe repose donc sur cinq modèles de chars différents. Si l'on y ajoute la multitude de modèles de canons d'assaut et autres canons automoteurs, on comprend que le ravitaillement en pièces détachées soit un véritable casse-tête pour la Wehrmacht. De plus, des chars complexes et sophistiqués comme les Tiger et Panther sont sources de problèmes de maintenance sur le terrain. C'est pourquoi les soucis de gestion de la logistique de tant de modèles de chars différents amènent le haut état-major allemand à ordonner un arrêté de la production des Panzer III et IV, le Panther devant remplacer totalement le second et le Tiger constituer des bataillons indépendants d'appoint. Heureusement, Guderian oblitère cet ordre dès son entrée en fonctions car la production du Panther n'est pas aussi rapide que celle du Panzer IV tandis que celle du Tiger, limitée à une cinquantaine par mois, est totalement marginale. Un tel arrêt de la production du Panzer IV aurait eu pour effet une baisse catastrophique du nombre de chars disponibles sur le front.

Si le Panzer IV est un char satisfaisant et produit dans des quantités toujours plus importantes, il n'en reste pas moins que la Panzerwaffe est en manque cruel de canons antichars mobiles. Afin de pallier ce manque de bouches à feu, la Wehrmacht va parer au plus pressé en développant toute une gamme de canons automoteurs antichars. Il s'agit des Panzerjäger, littéralement « chasseurs de chars », dont le principe est simple : on prend le châssis d'un char désuet ou de capture, on supprime la tourelle, on la remplace par une superstructure au blindage peu épais, et on y adjoint un canon antichars, généralement plus puissant que celui originellement placé dans la tourelle. C'est une conversion peu coûteuse, qui recycle des châssis dépassés et propose une alternative à l'élaboration d'un

nouvel engin. Après une première tentative avec le Panzerjäger I, qui se composait d'un châssis de Panzer I et d'un canon tchèque de 47 mm, les Allemands greffent des canons de prise soviétiques comme ceux de 76,2 mm, sur des châssis de chars français, également de prise. La famille des Marder naît ainsi. Mais les châssis français ne sont pas disponibles en assez grand nombre ni très fiables. Les Allemands montent alors les canons soviétiques de 76,2 mm sur un châssis de char tchèque Pz Kpfw 38 (t), donnant le Marder III (Sd Kfz 139). Suit un nouveau modèle, le Sd Kfz 138, ou Marder III Ausf. H, mais armé cette fois-ci d'un canon de fabrication allemande, le 75 mm PaK40/3 L/46. Il est construit à raison de 417 exemplaires jusqu'en avril 1943. Enfin, le Marder III Ausf. M, construit à raison de 975 exemplaires d'avril 1943 à mai 1944, est un modèle aux caractéristiques identiques mais redessiné au niveau du compartiment de combat. Enfin, il y a le Marder II (Sd Kfz 131), soit un châssis de Panzer II couplé à un canon de 75 mm Pak 40/2 (576 produits jusqu'en juin 1943). Le dernier Panzerjäger, qui entre en lice juste avant la bataille, est le Panzerjäger Sd Kfz 164 « Nashorn », conçu sur la base des demandes de Hitler lui-même qui voulait un canon automoteur capable d'emporter le canon de 88 mm PaK43/1 L/71, le plus puissant canon antichars de l'époque. L'arme est donc montée sur un châssis hybride reprenant les éléments des châssis des Panzer III et IV. Et, en effet, ce canon peut mettre hors de combat n'importe quel engin soviétique. Si les Marder II et III sont alloués aux Panzerjäger Abteilung des divisions d'infanterie et blindées, le Nashorn est quant à lui affecté à des Schwere Panzerjäger Abteilungen indépendants, le 655e étant apte au service le 5 juillet 1943. En tout, 85 Nashorn sont présents autour du saillant de Koursk en plus des 230 Marder. Les canons automoteurs antichars sont des pis-aller : l'équipage n'est pas protégé, ni des intempéries ni de la

mitraille (la superstructure est ouverte sur le dessus et l'arrière, le blindage est symbolique), et leur silhouette est haute.

Enfin, dans la famille des Panzerjäger, il faut citer un engin un peu particulier qui a été spécialement conçu en perspective de la bataille de Koursk. Nous l'avons vu, la firme Porsche a répondu à l'appel d'offres pour la fabrication de ce qui sera le futur Tiger. C'est un échec. Mais Porsche, persuadé d'obtenir le contrat, a déjà lancé sur ses fonds propres la fabrication de 90 châssis de son Tiger (P) qui restent donc inutilisés. C'est alors que Hitler a l'idée de monter sur l'engin le canon de 88 mm PaK43/2 L/71 qu'il voulait au départ pour le Tiger, mais cette fois-ci dans une casemate fermée et bien blindée. Naît ainsi le Panzerjäger Tiger (P) dit « Ferdinand », du nom de son concepteur le docteur Ferdinand Porsche. L'engin présente un blindage impénétrable, avec 200 mm d'épaisseur sur le glacis avant, mais aucune mitrailleuse. Son train de roulement est fragile, mais c'est certainement le blindé le plus puissant que les Allemands alignent à Koursk. Lors de la bataille, il sera malheureusement utilisé à contre-emploi : il est considéré par le commandement sur place comme un canon d'assaut, qui doit donc avancer en première ligne juste devant l'infanterie et traiter les cibles qui se dévoilent au fur et à mesure. Or, cette tactique va entraîner de lourdes pertes dues à l'attaque des sapeurs soviétiques qui, une fois l'infanterie allemande clouée au sol par l'artillerie et les Ferdinand isolés à l'avant, vont pouvoir les détruire un par un : 39 sont ainsi mis hors de combat avant le 12 juillet. En fait, ces engins sont faits pour progresser loin derrière l'infanterie et traiter les cibles à longue distance grâce à l'allonge de leur puissant canon, bien à l'abri des sapeurs adverses…

Dans le domaine des canons d'assaut, il faut signaler le très particulier Sturmgeschütz III qui découle d'un concept développé par les Allemands durant l'entre-deux-guerres. L'artillerie cherche alors à

pouvoir appuyer l'infanterie par ses canons au plus près de l'ennemi. C'est ainsi qu'un canon de 75 mm L/24 court est monté sur un châssis de Panzer III dont on a retiré la tourelle que l'on a remplacée par une casemate fermée. C'est un succès au combat. Mais, en septembre 1942, Hitler demande à ce qu'il soit réarmé avec un canon de 75 mm long afin de pouvoir également traiter les chars adverses, apportant ainsi à l'infanterie une nouvelle capacité antichars. Après plusieurs modèles, le StuG III se stabilise avec le Ausf. G, le plus présent lors de la bataille. Il est alors armé d'un canon de 75 mm StuK40 L/48 et possède un blindage de 80 mm ; 466 exemplaires sont présents à Koursk. Enfin, le Ferdinand est accompagné par 45 Brümmbar, un canon d'assaut d'infanterie comprenant un obusier de 150 mm court monté dans une casemate blindée fermée, le tout sur un châssis de Panzer IV. Son blindage est épais de 100 à 80 mm.

Sur le plan des engins blindés chenillés, l'artillerie automotrice allemande de série apparaît à Koursk, avec notamment le Hummel, un obusier de 150 mm monté sur un châssis identique au Nashorn, et le Wespe, un canon de 105 mm monté sur un châssis de Panzer II avec superstructure ouverte. Ces deux engins sont affectés aux Panzer Artillerie Regiment des Panzerdivisionen et doivent permettre à celles-ci de disposer à tout moment, dans leur progression, d'une artillerie de campagne. Enfin, le semi-chenillé transport de troupes est une particularité allemande du début de la guerre que ne partage pas l'Armée rouge. Afin d'amener une partie de son infanterie au plus près de la ligne de feu et lui octroyer une couverture, les Allemands ont en effet développé toute une gamme de blindés de ce type, comme les Sd. Kfz 251 et 250. Mais ce matériel est complexe à produire et coûteux : seules quelques compagnies d'infanterie portée (les Panzergrenadiere) ou de reconnaissance en sont équipées dans

chaque division mobile. La mécanisation de l’armée allemande est, en 1943, loin d’égaler celle, par exemple, de l’US Army.

Dans le domaine aérien, contrairement à celui des blindés, l’innovation n’est pas vraiment de mise côté allemand. La chasse, par exemple, vole toujours sur deux modèles d’avions conçus avant guerre, le Messerschmitt Me-109 et la Focke-Wulf FW 190. Certes, les cellules de base ont connu un grand nombre d’améliorations. Ainsi, les versions Me 109 G-4 et G-6, les plus représentées à Koursk, sont encore d’une plus grande qualité que leurs homologues soviétiques. Le premier est armé de 2 mitrailleuses de 7,92 mm et d’un canon de 20 mm dans le nez, le second est armé d’un canon de 20 mm et de 2 mitrailleuses de 13 mm, ce qui lui confère une puissance de feu importante. Le G-6 vole à 640 kilomètres à l’heure. Si le FW-190 A-6 est la version la plus récente de l’appareil aligné à Koursk, le A-5 est la plus présente. Avec une vitesse de pointe de 670 kilomètres à l’heure et un armement considérable de 4 canons de 20 mm et 2 mitrailleuses de 7,92 mm, le FW-190 est un des appareils les plus puissants de son temps. Les avions de bombardement classique sont identiques à ceux du début du conflit, avec les Heinkel He-111 et Junker Ju-88. Ils n’interviennent pas directement au-dessus du champ de bataille. Enfin, le bombardier en piqué Junker Ju-87 « Stuka », « artillerie volante » de la Wehrmacht depuis la campagne de Pologne, est représenté en juillet 1943 par les versions D-1, D-3 et D-5. L’appareil peut délivrer une charge de 500 kilos de bombes avec une précision rare, mais sa vitesse de croisière de 310 kilomètres à l’heure en fait une proie facile pour la chasse adverse.

C’est du côté des avions d’attaque au sol qu’il faut chercher les innovations de la Luftwaffe. Ainsi, les versions G-1 et G-2 du Junker 87 sont spécialement conçues pour la lutte antichars. À cet effet, ils emportent deux canons de 37 mm sous les ailes, dans des nacelles.

L’arme est redoutable (pour peu que la chasse ennemie soit absente), mais aura un impact restreint lors de la première phase de la bataille. Enfin, un appareil a été spécialement conçu comme avion d’attaque au sol, le Henschel He-129 B-2. Armé de 2 canons de 20 mm et de 2 mitrailleuses, il devient redoutable pour les chars soviétiques lorsqu’il emporte en plus un canon de 30 mm MK 101 ou MK 103 dans une nacelle sous le ventre. Le cockpit est blindé mais sa vitesse, faible (400 kilomètres à l’heure), le rend vulnérable à la chasse et à la DCA adverse. Il n’en reste pas moins un appareil apprécié des Allemands et redouté des Soviétiques. On comptera 350 « Stuka » à Koursk et 130 Hs 129.

Une Wehrmacht au plus haut ?

Après une réorganisation drastique de la production de guerre grâce à l’intervention de Speer, une rationalisation dans la conception et la fabrication des blindés grâce à l’intervention de Guderian et un formidable effort de mobilisation de la main-d’œuvre afin de compléter les effectifs des unités au front, la Wehrmacht est au faîte de sa puissance militaire. Mais les initiatives de Speer et de Guderian commencent seulement à produire leur effet en juillet 1943, et la Wehrmacht ne peut compter obtenir une supériorité matérielle et qualitative que dans un tout petit secteur du front, au détriment des autres. La Panzerwaffe est son arme la plus puissante à ce moment du conflit ; l’infanterie est en manque cruel d’hommes, même si ce fait est compensé, à Koursk, par des soldats bien entraînés et expérimentés ; la Luftwaffe, enfin, reste encore une arme redoutable, mais dont la supériorité n’est plus que locale et limitée.

En réalité, la Wehrmacht, à la veille de l’opération *Zitadelle*, est à un moment clé de son développement. Elle n’a jamais été aussi

puissante et celle-ci continue de croître. Mais, paradoxalement, Hitler, Guderian, Speer et von Manstein savent que, si elle venait à échouer à Koursk, elle pourrait ne pas s'en relever sur le plan stratégique. Elle n'a plus beaucoup de réserves et Hitler attend un débarquement en Europe d'une semaine à l'autre.

L'Armée rouge en juillet 1943

L'Armée rouge des ouvriers et paysans, de son nom complet, est née de la guerre civile de 1917. Créée par Léon Trotski, elle devait être le fer de lance de la révolution bolchevique mondiale. Armée de masse inventée pour la guerre civile, elle se dote ensuite rapidement d'un matériel pléthorique et parfois moderne. Tout comme la future Wehrmacht, elle est jeune et n'est donc pas engluée dans des doctrines et des traditions qui pourraient freiner son développement. Rapidement convaincue de la puissance des nouvelles armes apparues avec la Grande Guerre, l'Armée rouge se dote d'un arsenal blindé et aérien de premier ordre. Des penseurs et des organisateurs s'échinent, durant l'entre-deux-guerres, à constituer une armée à la pointe de la « science militaire » et de la technologie. Le développement intellectuel et matériel de l'Armée rouge est sévèrement ralenti par les purges de Staline du milieu des années 1930. Mais, après des désastres en 1941 et 1942, aidée par un Staline plus ouvert et une génération de généraux très compétents, elle va apprendre de ses erreurs et, au tournant de 1943, se hisser enfin à la hauteur d'une Wehrmacht encore au faîte de sa puissance.

Organe de commandement

Ce matin du 16 mars 1943, l'aide de camp du maréchal de l'Union soviétique Georgi Konstantinovitch Joukov tend le combiné du téléphone : « Camarade maréchal, un appel urgent pour vous. » Le premier commissaire à la Défense et adjoint au commandement suprême se saisit du combiné. Il entend alors la voix de Staline : « Camarade Youriev ? Ici le camarade Ivanov. Vous devez vous rendre sur l'heure dans la région de Kharkov. » Dans son quartier général du Front du Nord-Ouest, d'où il a mené avec succès l'opération *Ikra* visant à lever le siège de Leningrad, Joukov comprend qu'une autre partie du front requiert toute l'attention de la Stavka. Il doit, encore une fois, servir de « brigade de pompiers » afin de colmater la brèche. Et en effet, lorsqu'il se rend deux jours plus tard au quartier général du Front de Voronej, ce n'est que pour constater que le IIe SS-Panzerkorps a repris Kharkov. Il n'a d'autre possibilité que de gérer le plus urgent : reformer un front capable de s'opposer à la percée des Panzer. C'est ainsi que le premier représentant de la Stavka prend son poste dans la région qui verra se dérouler la future bataille de Koursk. Il sera bientôt rejoint par un autre représentant de la Stavka, le maréchal Alexandre Mikhailovitch Vassilevski, qui le remplacera auprès du Front de Voronej, tandis que lui sera détaché auprès du Front Centre, plus au nord.

Ces « délégués » sont d'une importance cruciale pour la liaison entre les commandants des Fronts alloués à la défense du saillant et le *ShTAb Verkhovnogo KomAndovanya* (Stavka). Il s'agit d'envoyés de Staline, des hommes de confiance dont la compétence n'est plus à prouver. Œil et main du chef de l'URSS, ces délégués n'en réfèrent qu'à Staline et ont pour rôle de coordonner les différents Fronts en fonction des événements et des interventions du chef suprême. Ce dernier est à la tête de toutes les institutions qui sont impliquées dans la conduite de la guerre et la grande stratégie. Outre sa position de

ministre de la Guerre (commissaire du peuple à la Défense), de président du GKO (Comité de défense de l'État soviétique, *Gosudarstvennyi Komitet Oborony*), de chef suprême des forces armées et de secrétaire général du Parti communiste, Staline est également le chef de la Stavka, le grand quartier général de l'Armée rouge. Il a donc entre les mains la totalité des rouages lui permettant d'emporter la victoire : rarement dans l'histoire, un chef d'État aura eu tous les outils d'une grande stratégie (militaire, économique, mais aussi sociale et politique) à sa disposition, sans le moindre pouvoir de contestation. Il peut imposer sa volonté à tous et personne n'est en mesure de le contredire. Cependant, Staline a évolué dans son style de commandement depuis le début du conflit. Alors qu'il ne laisse que peu d'initiative à ses subordonnés en 1941, ordonnant des attaques insensées et coûteuses, la victoire de Stalingrad le décrispe quelque peu. La perspective des premières victoires, qui permettent à l'Armée rouge de prendre progressivement l'initiative stratégique, et sa conviction que son autorité n'est remise en cause par personne lui permettent de se reposer un peu plus sur des militaires professionnels, compétents et sûrs. Contrairement à Hitler, qui va suivre le chemin inverse, Staline est donc apte à écouter ses stratèges, tels Joukov, Antonov (chef du bureau des opérations de l'état-major général) et Vassilevski. C'est d'ailleurs ainsi qu'il va être convaincu d'attendre l'offensive allemande de l'été 1943, plutôt que de déclencher prématurément une attaque coûteuse.

Le GKO est en fait le comité de défense de l'État, créé le 30 juin 1941. Y sont représentés le Parti, la police, les Affaires étrangères et l'armée. De cet organe émanent des directives, lesquelles sont, de fait, des lois qui s'appliquent à tous. Lui est subordonnée la Stavka, qui est l'organe de décision de l'Armée rouge et qui agit directement sur les opérations militaires. Sa composition évolue mais, à la veille de la

bataille, on y trouve, outre Staline, les maréchaux Boudienny, Vorochilov et Timochenko, qui sont tous trois de piètres stratèges mais des fidèles de Staline depuis la guerre civile de 1917-1921. S'y ajoutent Kouznetsov pour la marine, Joukov, Chapochnikov, Antonov et Vassilevski, tous des soldats de valeur à différents niveaux. Ce sont ces derniers qui seront le plus souvent envoyés comme délégués de la Stavka sur les points névralgiques du front tout au long de la guerre. La Stavka se repose sur l'état-major général de l'Armée rouge, qui sert essentiellement à la planification opérationnelle : elle traduit sur le terrain les décisions prises par le GKO et la Stavka.

Globalement, après les purges d'avant guerre et la quasi annihilation de l'encadrement de l'Armée rouge et son remplacement par des « experts », plus soucieux de politique que de stratégie, une nouvelle génération d'officiers s'est forgée au contact des combats, acquérant de l'expérience et des compétences face à un ennemi redoutable, mais qui n'a pas été victorieux. Cette génération, plus capable, plus sûre d'elle, plus expérimentée, avec une marge d'initiative qui n'existait pas en 1941 et 1942, se sent apte à faire face à la menace de 1943. Parmi ces officiers d'un nouveau genre se trouvent les commandants des trois Fronts directement impliqués dans la défense du saillant.

Ordre de bataille et commandants

Au nord du saillant, le général Konstantin Konstantinovich Rokossovski est à la tête du Front Centre. Il connaît bien la région, puisqu'il y a mené de durs combats en mars 1943. C'est un brillant commandant, méticuleux dans la planification des opérations et aussi avare de la vie de ses hommes, contrairement à beaucoup de ses homologues de l'Armée rouge. Il est souvent considéré comme l'un

des meilleurs commandants de toute la guerre. Il a en effet à son actif plus de victoires que de défaites. Alors qu'il prépare les défenses de son secteur, il anticipe assez bien la zone de pénétration des corps blindés allemands, mais il se trompe sur leur axe de progression : il s'attend à une direction générale vers l'est, alors que Model se portera plutôt vers l'ouest.

Afin de resserrer son dispositif, Rokossovski déploie seulement deux armées dans l'axe d'approche supposé des Allemands : les 70e et 13e armées. Elles auront la tâche de briser l'élan des *Schwerpunkt*, les pointes blindées qui sont le fer de lance des offensives allemandes. La 48e armée, sur leur droite, doit éventuellement leur prêter main forte, tout comme les 60e et 65e armées sur l'aile gauche. La 2e armée blindée est positionnée en réserve opérationnelle.

Afin de concentrer un maximum de troupes dans l'axe d'approche des colonnes blindées adverses, la 13e armée de Poukhov est déployée sur une largeur de seulement 32 kilomètres de front et une profondeur de 30 kilomètres, avec 4 divisions en première ligne, 3 en seconde et 5 sur l'ultime ligne de défense. Trois d'entre elles sont des divisions de la garde et trois autres sont des unités parachutistes, c'est-à-dire des unités d'élite. Chacune de ces divisions est elle-même soutenue par des unités de réserve, régiments de chars et brigades blindées. En réserve générale d'armée, Rokossovski a placé deux corps blindés indépendants (9e et 19e). Quant à la fameuse 2e armée blindée du lieutenant-général Rodin, elle est l'élément de contre-attaque le plus important du Front Centre. Mais le tiers de ses effectifs est constitué de chars légers de type T-70 et de chars anglo-saxons.

Enfin, Rokossovski peut compter sur les renforts des Fronts voisins, avec un préavis de deux à trois jours. La 16e armée aérienne de Roudenko apporte son appui au Front Centre : son commandant

est très expérimenté, mais, si tous ses appareils de bombardement sont du dernier modèle, 80 % de ses chasseurs sont inférieurs aux appareils allemands.

Rokossovski a sous ses ordres plus de 700 000 hommes, 11 000 canons et mortiers, 250 Katiouchas, 1 677 chars et 1 000 avions de combat répartis en 41 divisions de fusiliers, 15 régiments de chars indépendants, 15 brigades blindées, 27 régiments d'artillerie, 6 d'artillerie autopropulsée, 10 régiments d'artillerie antichars, 9 régiments de lance-roquettes, 22 régiments de mortiers et 5 bataillons de fusils antichars. C'est le plus puissant des deux Fronts qui défendent le saillant.

Mais Staline craint toujours qu'une percée éventuelle des Allemands à Koursk n'entraîne un débordement de ses armées qui les amènerait à réitérer une avance vers Moscou, au nord-est. C'est pourquoi il place une importante réserve blindée à l'est du saillant d'Orel (qui est le pendant du saillant de Koursk pour les Allemands), au nord du Front Centre : les 4e et 3e armées blindées (plus une armée d'infanterie), représentant 140 000 hommes et 1 400 chars. Elles devront intervenir en faveur de Rokossovski en cas de percée allemande sur ses arrières.

Le général Nicolaï Fedorovitch Vatoutine, dont le poste de commandement est situé à Bobryschevo, est en charge du Front de Voronej au sud du saillant. C'est celui-ci qui doit recevoir le plus gros de l'effort allemand. Pour le contrer, Vatoutine peut compter sur les 38e, 40e, 69e armées et les 7e et 6e armées de la garde. La 69e armée est en retrait du front, tandis que les 40e et 38e armée couvrent le « nez » du saillant, à l'ouest. C'est la 6e armée de la garde de Chistjakov qui fait face aux blindés de la 4e Panzerarmee ; la 7e armée de la garde du lieutenant-général Choumilov défend le secteur qui sera attaqué par l'Armeeabteilung Kempf. Devant repousser le plus gros des forces

allemandes, Vatoutine a affecté aux deux armées de la garde les deux tiers de l'artillerie organique du Front et plus de 70 % de l'artillerie de la réserve générale de la Stavka qui lui a été allouée. En réserve opérationnelle, Vatoutine dispose d'un corps de fusiliers et deux corps blindés de la garde, ainsi que sur la 1re armée blindée du lieutenant-général Katoukov, un officier expérimenté. N'arrivant pas à déterminer l'axe d'attaque précis qu'a choisi Manstein, Vatoutine étend un peu plus ses forces que Rokossovski : les 7e et 6e armées de la garde défendent donc un front de 55 et 60 kilomètres de large, avec 7 divisions de fusiliers chacune, là où la 13e armée de Rokossovski est déployée sur 32 kilomètres de front et comprend à elle seule 12 divisions de fusiliers. Mais Vatoutine a une carte de poids à jouer en cas de difficulté car il peut compter sur une puissante réserve : le Front de la Steppe. Enfin, c'est la 2e armée aérienne de Krasovski qui assure la couverture du Front : elle est composée de nombreux jeunes pilotes novices, mais aussi d'un certain nombre de vétérans de la bataille aérienne du Kouban qui s'est déroulée en avril 1943 et a vu le début de la renaissance de la VVS (*Voyenno-Vozdushnye Sily* : forces aériennes soviétiques).

Vatoutine connaît lui aussi bien la région, puisqu'il est né dans le district de Bielgorod ; c'est un commandant audacieux et peut-être un peu trop impétueux. Il aura d'ailleurs du mal à accepter l'idée d'une stratégie défensive initiale et mettra un moment à placer ses armées en défense. Mais c'est un excellent officier d'état-major et il a l'expérience du commandement de plusieurs Fronts. Il a aussi victorieusement participé à la campagne de Stalingrad, ce qui en fait un chef valeureux et de confiance. Il craint tout de même Manstein, qui lui a infligé de lourdes pertes en mars 1943, lors de la retraite allemande de Stalingrad.

Vatoutine est à la tête d'un Front fort de 625 000 hommes, 8 720 canons et mortiers, 272 Katiouchas, 1 634 chars et 900 avions, répartis en 35 divisions de fusiliers, 20 brigades blindées, 10 régiments de chars, 20 régiments d'artillerie dont trois automouvants, 31 régiments d'artillerie antichars, 11 régiments de Katiouchas, 16 régiments de mortiers et 27 bataillons de fusils antichars.

Il peut quant à lui compter sur une puissante réserve positionnée à l'est du saillant de Koursk par la Stavka et représentée par le district militaire de la Steppe.

Il y a une légère disparité entre le Front de Voronej et le Front Centre : Rokossovski dispose ainsi de 41 divisions d'infanterie là où Vatoutine n'en a que 35. De même, la différence de densité de tubes d'artillerie et antichars entre les deux Fronts est assez patent : plus de 115 par kilomètre de front à la 13e armée, entre 35 et 40 pour les 6e et 7e armées de la garde. On pourrait ainsi penser que Joukov avait anticipé que l'action la plus lourde se situerait au nord, alors qu'en réalité les Allemands allaient porter leur principal effort sur le sud du saillant. En fait, les Soviétiques sont parvenus à un équilibre fin : un Front renforcé et concentré au nord, un Front aux positions plus lâches au sud, mais avec plus d'unités de la garde, et un Front de la Steppe en réserve générale plus proche.

Ce dernier est commandé par le colonel général Ivan Stepanovitch Koniev. Formé à l'Académie militaire Frounzé, ses débuts dans le conflit ne sont guère fameux : commandant de Front en 1941 et 1942, il est encerclé à Viazma la première année et défait durant l'opération *Mars* lors de la seconde. Sauvé par Joukov, son mentor, il reçoit le commandement du district militaire de la Steppe (rebaptisé Front de la Steppe le 10 juillet) en juin. Ne faisant pas cas des pertes et réagissant vivement dans le feu de l'action, il est tout désigné pour

être à la tête d'une force de réserve blindée apte à contrer dans l'urgence les éventuelles percées allemandes.

Le Front de Koniev n'est pas uniquement là pour donner une profondeur supplémentaire au dispositif défensif de Koursk, mais doit servir, dans les plans de Joukov, de réserve dans laquelle viendront puiser les Fronts en première ligne pour leurs besoins de renforts ou pour les contre-attaques. Ainsi, le Front de la Steppe va, au cours de la bataille, céder quatre de ses corps d'armée et deux armées complètes à Vatoutine. Ce dernier mènera avec ces unités d'incessantes contre-attaques sur les flancs du XXXXVIIIe Panzerkorps. Tout comme le groupement au nord-est du saillant doit servir de force de frappe lors de l'opération *Koutouzov*, le Front de la Steppe sert également d'élément de contre-offensive pour l'opération *Roumiantsev*. Le général Koniev a à sa disposition cinq armées de fusiliers (4e, 5e armée de la garde, 53e, 47e et 27e armée), la 5e armée blindée de la garde, le 4e corps blindé de la garde et les 1er et 3e corps mécanisés de la garde.

La 5e armée blindée de la garde est alors commandée par le général Pavel Rotmistrov. C'est, à ce moment de la guerre, l'une des plus formidables unités de combat de l'Armée rouge : elle comprend 4 corps blindés et 1 corps mécanisé, soit près de 850 chars de tous types. Rotmistrov est un bon commandant de chars, mais il est par trop fonceur, peu avare de pertes et n'a pas la finesse opérationnelle de ses homologues. Il a cependant participé à la reconstruction de l'arme blindée soviétique. Il est donc à la bonne place, puisqu'il n'a qu'à répondre aux demandes de la Stavka, de Staline ou de Vatoutine en fonction des besoins. Il n'a pas d'initiative opérationnelle à prendre, il doit seulement être en mesure d'arriver à temps là où on l'attend. La 5e armée aérienne est également tenue en réserve pour appuyer ses unités.

Au final la Stavka a disposé, dans et aux abords immédiats du saillant de Koursk, une force de 1 330 000 soldats, 22 200 canons, 3 500 chars ; s'y ajoutent les 570 000 hommes, 9 200 canons et 1 650 chars du Front de la Steppe.

D'après certaines analyses, à la veille de la bataille, la Stavka a massé, sur 13 % du front 1,3 million d'hommes, 26 % des canons et mortiers, 33,5 % des avions de combat et 46 % des chars et canons automoteurs dont elle dispose. Le tout sous les ordres de trois des meilleurs commandants de Front de toute l'Armée rouge.

Rokossovski, Vatoutine et Koniev sont eux-mêmes chapeautés par les délégués de la Stavka qui supervisent les préparatifs. Le premier d'entre eux, le maréchal Georgi Joukov, envoyé à l'état-major du Front Centre, est une des figures de la refondation de l'Armée rouge après les désastres de 1941. Il a été de tous les points chauds depuis le début du conflit. À son actif, la défense efficace de Leningrad en septembre 1941, qui n'est pas tombée ; le sauvetage de Moscou en novembre et décembre 1941, qui n'a pas été investie par les armées allemandes qu'il a réussi à repousser de façon définitive ; enfin, la victoire de l'offensive de Stalingrad en novembre de l'année suivante. Certes, il connaît aussi de graves défaites, lors de l'opération *Mars* en décembre 1942 et à Demiansk, en février-mars 1943. Staline ne lui en tient pas rigueur, pas plus que de son tempérament : Joukov est un « combattant » comme les aime le chef de l'Union soviétique. Il a pourtant son franc parler, même envers Staline, et est d'ailleurs peut-être l'un des seuls du haut état-major à pouvoir dire sincèrement ce qu'il pense à ce dernier. Il est reconnu pour être brutal, vulgaire, ne fait pas grand cas des pertes en hommes et en matériel, et insiste pour continuer les offensives jusqu'à la limite des forces qui sont sous son commandement. Il est réputé dans la troupe pour être dur, voire cruel, et c'est peut-être cela qui plaît à Staline. Mais il a les qualités

de ses défauts : il est opiniâtre, tenace, et garde son sang-froid même quand tout s'écroule autour de lui… À seulement 47 ans, Joukov fait partie du cercle étroit de Staline pour les questions d'ordre militaire ainsi que de la galaxie des officiers généraux expérimentés par des années de conflit qui entoure le commandant suprême. Énergique, acharné, ayant un style de commandement agressif et une approche de la guerre d'une détermination obstinée, il a cependant compris la nature terrible de la guerre moderne et peut endurer ses effets. Il exige une subordination sans faille à ses ordres, mais sait repérer et protéger les bons éléments de commandement. C'est pourquoi Staline tolère ses échecs ponctuels car il sait que, malgré un manque de finesse dans les opérations qu'il mène et sa tendance à utiliser l'Armée rouge comme une massue plutôt que comme une rapière, son tempérament est en adéquation avec la nature de la guerre germano-soviétique.

Le chef de l'état-major général de l'Armée rouge et commissaire adjoint à la Défense, le maréchal Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski, d'un an l'aîné de Joukov, est quant à lui détaché auprès du Front de Voronej. Il est sans aucun doute l'officier général le plus qualifié de l'armée soviétique. Le tempérament de Vassilevski contrebalance parfaitement celui de Joukov : il est calme, réservé, pondéré dans son jugement ainsi que dans son comportement vis-à-vis des subordonnés comme de la troupe. Efficace officier d'état-major, il s'est montré très capable à la tête de Fronts comme lors de ses précédentes missions de délégué de la Stavka. Il est peut-être l'un des plus doués des généraux de l'Armée rouge. Il sait aussi modérer les excès d'optimisme ou d'empressement de Staline et Joukov. Mais, par-dessus tout, Vassilevski a une vision stratégique globale du front. Partageant des vues identiques même s'ils ont une façon différente de traiter les problèmes, Joukov et Vassilevski forment un duo d'une grande

efficacité, ce qui comptera beaucoup dans la victoire future des armées soviétiques à Koursk.

Doctrine et réorganisation

En juillet 1943, l'Armée rouge entame sa troisième campagne contre la Wehrmacht. Elle est à cet instant matériellement et doctrinalement en pleine transformation.

Au début de 1943, après les campagnes désastreuses des étés 1941 et 1942, puis les offensives coûteuses des hivers suivants, l'Armée rouge a besoin de souffler et de se recompléter. À cette date, elle compte douze Fronts, équivalent des troupes des armées occidentales, coordonnés par un envoyé de la Stavka lors des offensives de grand style. Chaque Front se compose de trois ou quatre armées, soit 240 000 à 320 000 hommes, soutenues par des corps blindés organiques et au moins une armée aérienne (500 à 1 500 appareils de tous types). Les armées représentent un groupe de combat homogène, avec infanterie, chars de soutien et artillerie organique ; certaines sont élevées au rang de « garde » lorsqu'elles se sont distinguées au combat et reçoivent alors des moyens accrus. Elles sont aptes à mener des opérations défensives comme offensives de façon autonome, les Fronts leur détachant des unités de soutien supplémentaires en fonction de leurs besoins. Notons toutefois qu'armées, brigades et divisions soviétiques ont un effectif théorique de 30 % inférieur à leurs homologues allemands.

Ayant subi d'importantes défaites durant les étés 1941 et 1942, l'Armée rouge cherche à analyser les causes de ces échecs afin d'en tirer de nouvelles doctrines de combat et de concevoir un matériel apte à les mettre en œuvre. C'est pourquoi une nouvelle cellule d'analystes est créée au sein du haut commandement soviétique, dont

la mission est de récolter et de compiler le maximum de rapports après action. Ils en tirent les leçons adéquates dans le but de fournir à l'état-major la matière nécessaire à l'application de nouvelles doctrines tirées de l'expérience du terrain. Ces analyses et conclusions sont ensuite diffusées à tous les niveaux de commandement : les cadres de l'Armée rouge sont alors aptes à entraîner leurs troupes en conséquence et à limiter les erreurs basiques qui grevaient jusque-là les opérations de grande ampleur. En d'autres termes, l'improvisation et la perte rapide d'initiative doivent être réduites au maximum et l'Armée rouge a l'obligation de rattraper son retard en matière de « professionnalisme » face à la Wehrmacht.

La mutation de la doctrine opérationnelle de l'Armée rouge en cet été 1943 découle de ces analyses. Ainsi, si elle redécouvre et tente d'appliquer depuis le début de la guerre des concepts doctrinaux innovants et visionnaires créés avant guerre par des stratèges comme le maréchal Mikhaïl Toukhatchevski (alors chef d'état-major général et ministre adjoint à la Défense), ce n'est qu'à partir de 1943 qu'elle a enfin les moyens matériels et empiriques de les mettre en pratique. Toukhatchevski a en effet été le principal artisan de la conceptualisation de la « bataille en profondeur », qui marqua profondément l'art de la guerre soviétique durant l'entre-deux-guerres. Cette doctrine postule l'attaque successive et répétée, sur plusieurs points du front adverse, d'armées de choc composées essentiellement d'infanterie et d'artillerie, soutenues par des chars d'accompagnement. Lorsque la percée est obtenue, de grandes formations blindées pénètrent loin dans la profondeur du dispositif ennemi (dans les 150 à 300 kilomètres), afin de s'en prendre aux points névralgiques comme les centres de commandement, les lignes de ravitaillement, les nœuds de communication, etc. C'est donc non pas la simple percée de la ligne de front, mais bien le démantèlement

du « système » adverse dans son intégralité qui est visé par des opérations successives et échelonnées. Ainsi désorganisé, paralysé et menacé dans son intégrité, c'est l'ensemble du front ennemi, et non seulement quelques points précis, qui doit reculer de plusieurs centaines de kilomètres d'un seul coup. Cette doctrine, qui s'insère dans le concept plus large d'« art opératif » (théorisation d'un niveau intermédiaire entre la stratégie et la tactique qui lie ceux-ci dans un ensemble, formulé aussi par les stratèges soviétiques de l'entre-deux-guerres, comme Georgii Isserson), sera appliquée non lors de la première phase défensive de la bataille de Koursk, mais durant la seconde, avec une efficacité que nous verrons plus loin. C'est une stratégie très novatrice (ce n'est pas la destruction des unités de première ligne qui est visée, mais la fragilisation de tous les maillons d'une force armée) et ambitieuse, mais qui a été mise à mal par les « purges » qu'a pratiquées Staline dans son armée dans les années 1937-1938. Toukhatchevski était aussi un apôtre des divisions blindées et de l'emploi indépendant de grandes formations mécanisées, à l'instar des Allemands, quoique sur une plus grande échelle. Mais ces théories sont abandonnées juste avant guerre suite à la condamnation et l'exécution de ce dernier. La dissolution des grandes unités blindées (corps blindés) regroupant des centaines de chars, chères à Toukhatchevski, juste avant le début de la guerre, découle de mauvaises interprétations, entre autres des enseignements tirés de la guerre d'Espagne et de l'invasion de la Pologne. Après la campagne de la Wehrmacht en France, l'état-major soviétique réhabilite ainsi en 1940 les grandes formations mécanisées mais de façon erronée, entraînant des pertes matérielles et humaines gigantesques lors de la campagne de 1941. Incapables de manœuvrer les grands corps mécanisés, réactivés dans l'urgence en juin 1940 et comprenant jusqu'à 888 chars, toute une génération d'officiers de

blindés va être étrillée par la campagne de l'été 1941 tandis que des milliers de chars vont eux être perdus. Il faudra donc que l'Armée rouge attende deux ans pour que les moyens nécessaires à la création de nouvelles grandes unités blindées soient réunis et que des officiers capables de les manœuvrer avec succès apparaissent. Mais ces moyens restent encore insuffisants et, comme nous le verrons pas la suite, la difficile mise en application des concepts et des lacunes matérielles va encore entraîner de sévères pertes dans les rangs de l'Armée rouge.

C'est ici que prend place la seconde transformation en cours de l'Armée rouge : elle se situe dans son organisation interne, et plus particulièrement dans celle de son arme blindée. L'expansion continuelle des forces mécanisées soviétiques entre 1941 et 1943 entraîne en effet une refonte de ses structures : les corps blindés et mécanisés, réintroduits en avril et septembre 1942, montent en puissance jusqu'à la contre-offensive de Stalingrad en novembre 1942. Ces unités, en juillet 1943, sont dotées de moyens incomparables par rapport à leurs aînées de 1942 et doivent donc être en mesure de monter des opérations mécanisées indépendantes. Elles sont, en réalité, l'équivalent en taille et en mission opérationnelle des Panzerdivisionen allemandes. De plus, deux années de guerre ont permis aux cadres soviétiques d'engranger suffisamment d'expérience pour pouvoir manœuvrer de telles unités. Composés de 3 brigades blindées et 1 brigade de fusiliers motorisés (en théorie), ainsi que d'un ensemble d'unités de soutien (chasseurs de chars, mortiers, lance-roquettes, etc.), les corps blindés peuvent théoriquement aligner 208 chars et 49 SU (canons d'assaut). Dans le même temps, les corps mécanisés, qui revoient le jour en septembre 1942, ont aussi pris de l'ampleur et possèdent en juillet 1943 une puissance non négligeable : 15 018 hommes, 229

chars et canons d'assaut et le double de canons et mortiers par rapport aux corps blindés. Ces unités ont pour but de « tenir le terrain » avec leur infanterie et leur artillerie deux fois plus importantes que celles des corps blindés, là où ces derniers doivent surtout exploiter les percées : 20 corps blindés et 9 mécanisés sont en ligne en janvier 1943.

Mais ces corps blindés et mécanisés ne peuvent s'opposer aux masses de manœuvre que représentent les terribles Panzerkorps. C'est pourquoi, le 25 mai 1942, le GKO édicte la création de grandes unités mécanisées capables de rivaliser avec ces derniers : les armées blindées. Elles sont restructurées en profondeur en janvier de l'année suivante, afin de tenir compte des déboires des premiers engagements de ces nouvelles unités. Devant se frayer un chemin à travers les arrières des armées allemandes lors des phases d'exploitation, les armées blindées sont des unités homogènes, capables d'évoluer en toute autonomie en zone hostile. Chacune d'elles dispose pour ce faire de deux corps blindés, d'un corps mécanisé et de diverses unités de soutien pour un total de 48 000 hommes, 450 à 600 chars, 600 à 700 pièces d'artillerie et 1 500 camions et tracteurs (plus des unités de génie, de transmission, de DCA et antichars…). Pas moins de 5 armées blindées sont en ligne en juillet 1943. Pour la première fois de la guerre, une autre armée que la Wehrmacht a créé des forces mécanisées et blindées à grande échelle, capables de mener des opérations indépendantes et en profondeur. Si ces dernières marquent un renouveau important de l'Armée rouge en matière de guerre mécanisée, jouant un rôle primordial durant la bataille de Koursk, force est de constater qu'elles continuent à souffrir de graves lacunes, telles que le manque de canons automoteurs d'artillerie, de transmissions adéquates, de

transports de troupes blindées, ou encore d'une véritable doctrine de coopération interarmes…

À côté de ces extraordinaires unités de blindés, des brigades et des régiments de chars indépendants sont formés en nombre afin d'appuyer les troupes d'infanterie.

L'artillerie n'est pas en reste et subit aussi de profondes mutations structurelles et quelques innovations matérielles au début de l'année 1943. Considérée traditionnellement comme la « reine des batailles » par les Russes et les Soviétiques, c'est une arme qui a reçu toutes les attentions avant guerre. Ainsi, en juin 1941, elle est déjà pléthorique et s'est encore renforcée tout au long de la guerre malgré les pertes terribles marquant le début du conflit. En 1943, l'industrie de l'armement a réussi non seulement à combler les pertes, mais est également sur le point de surpasser la production initiale annuelle. Si quelques modèles de canons ont été abandonnés car jugés obsolètes, la plupart des pièces d'artillerie de l'Armée rouge au début de la guerre sont considérées comme excellentes et il n'y a que peu de nouvelles pièces mises en ligne : les changements techniques sont mineurs, comme l'amélioration du train de roulement ou du frein de bouche pour la plupart des bouches à feu… Canons de 122 mm M-30 et de 76 mm ZiS-3, obusiers B-M1931 de 203 mm et 152 mm ML-20 M1937 forment l'ossature des unités d'artillerie soviétiques.

L'innovation se trouve dans l'organisation des unités d'artillerie de campagne. En effet, en octobre 1942, la formation de divisions d'artillerie indépendantes, spécificité toute soviétique, est ordonnée. Elles sont censées regrouper de puissantes formations d'artillerie pour épauler les armées dans leurs offensives. Réorganisées en janvier 1943, car trop lourdes à gérer sous leur précédente forme, les divisions d'artillerie nouveau format ne sont pleinement opérationnelles qu'en avril 1943 ; 26 divisions sont formées et

10 d'entre elles comprennent 72 canons de 76 mm, 60 obusiers de 122 mm, 36 de 152 mm et 80 mortiers de 120 mm (soit 248 pièces d'artillerie). Les 16 autres, désignées « de rupture », sont équipées de 24 obusiers de 122 mm, 32 de 152 mm et 24 canons de 203 mm à longue portée supplémentaires (en tout, 350 bouches à feu). Toutes ces divisions sont activées pour la bataille de Koursk et sont allouées aux armées de première ligne, ordre étant donné de concentrer leur feu sur un secteur restreint. Les obusiers de 203 mm ont pour rôle de procéder à des tirs de contre-batterie pour gêner les préparations d'artillerie allemandes. Il existe aussi des divisions d'artillerie lourdes, au nombre de 4 en juin 1943, homogènes, et qui regroupent 144 obusiers de 152 mm. De quoi concentrer une puissance de feu peut-être inégalée dans le seul saillant de Koursk. Enfin, en janvier 1943 les Katiouchas, ou « orgues de Staline », sont constituées en divisions de lance-roquettes comportant pas moins de 864 BM-13 et pouvant délivrer, en une seule salve, 3 456 roquettes : de quoi labourer en profondeur toute une ligne allemande ou perturber les concentrations de troupes. La seule lacune de taille de l'Armée rouge se situe dans un manque abyssal d'artillerie autopropulsée, soit des obusiers montés sur châssis chenillés et motorisés, aptes à suivre la progression des formations blindées. Fin 1942, une solution partielle est trouvée : on fait avancer les lance-roquettes avec les chars, ceux-ci tractant les canons légers, les antichars et les mortiers, l'artillerie de campagne lourde restant en arrière, avec le gros des troupes. Sont alors constitués des régiments d'artillerie mécanisée et, à Koursk, un certain nombre de ces unités sont déjà disponibles.

En avril 1943 sont créés de nouveaux états-majors de corps d'artillerie pour chapeauter les divisions. Ils contrôlent 2 divisions d'artillerie ou plus, ainsi que des « mortiers de la garde », terme qui désigne les fameuses Katiouchas, les lance-roquettes multiples

montés sur camions BM-13. Ces corps peuvent, en 1943, aligner 712 canons et obusiers et 864 lance-roquettes, ce qui en fait des unités aptes à venir à bout de n'importe quelle défense… voire ralentir une attaque de Panzer. À la veille de l'opération *Zitadelle*, trois corps d'artillerie sont en première ligne dans le saillant, deux autres se trouvant en réserve. Notons que les systèmes de communication ont été largement améliorés à la veille de la bataille dans les unités d'artillerie, augmentant leur réactivité et facilitant la coordination avec les autres armes.

Des brigades de mortiers indépendantes apparaissent également en avril et sont dotées de 144 mortiers de 120 mm (les Soviétiques considèrent ces armes comme des pièces d'artillerie à part entière).

L'Armée rouge connaît depuis le début de la guerre de graves lacunes dans le domaine de la défense aérienne au niveau divisionnaire. C'est pourquoi le début de l'année 1943 voit la multiplication des armes et unités antiaériennes ainsi que le doublement du nombre de divisions de DCA, passant de 27 début 1943 à 48 au 1er juillet. Ces unités comptent 48 canons de 37 mm à tir rapide et 16 canons de 85 mm, une arme proche du fameux 88 mm allemand et qui peut donc aussi servir dans la lutte antichars. Des régiments, bataillons et compagnies indépendants sont aussi constitués et les brigades blindées de même que les divisions de cavalerie reçoivent l'appui de nombreuses mitrailleuses pour la défense antiaérienne. Cette augmentation du nombre d'unités de défense contre aéronefs découle de la disponibilité de plus en plus importante de canons et de mitrailleuses et de personnels formés en suffisance. Elle démontre aussi que l'Armée rouge a compris l'importance de la défense des usines et moyens de communication dans la bataille qui s'annonce. Certes, le nombre d'appareils détruits par la DCA sera limité, mais la densité des armes antiaériennes

obligera les appareils ennemis à voler moins bas et limitera donc la précision des bombardements et attaques au sol.

Les unités de cavalerie connaissent également des changements. De nombreuses divisions sont dissoutes du fait du manque de chevaux, mais 5 corps de cavalerie, comprenant de nombreuses unités de soutien et un total de 117 chars (autant qu'un Panzerdivision de 1943), 21 000 hommes et 19 000 chevaux, sont gardés en réserve pour la contre-offensive aux abords du saillant de Koursk. Ces corps de cavalerie sont souvent accolés à un corps blindé, formant ainsi des unités mixtes capables d'exploiter la moindre percée. L'Armée rouge est l'une des rares à avoir conservé des unités de cavalerie tout au long de la guerre et à les avoir menées à leur paroxysme en termes de puissance de feu et d'organisation. Elles doivent agir de concert avec les unités blindés, car les chevaux présentent l'avantage de pouvoir se déplacer plus aisément en terrain boueux et neigeux. Il s'agit d'infanterie portée, les cavaliers ne chargeant plus sabre au clair mais se déplaçant sur leur monture pour combattre ensuite à pied.

Les unités parachutistes voient une expansion de leurs forces. Ces troupes d'infanterie d'élite (elles n'ont de parachutistes que le nom) sont placées dans la réserve générale de la Stavka et positionnées autour de Moscou pour servir de protection ultime à la capitale. S'il existe avant 1943 10 divisions parachutistes, 20 brigades parachutistes de la garde sont formées au début de l'année ; 8 de ces divisions sont présentes à Koursk.

Reste l'infanterie, le parent pauvre de l'Armée rouge en 1943. En effet, contrairement à une idée tenace, le « réservoir humain » de l'URSS n'est pas inépuisable et en juillet 1943 une très grande partie de sa population mobilisable sous les drapeaux se trouve encore en zone occupée par les Allemands. C'est pourquoi le tableau des

effectifs théoriques de juillet 1943 porte le nombre d'hommes par division d'infanterie à 9 435, au lieu de 10 800 en janvier et de 14 500 au début de la guerre. Afin de compenser la réduction des effectifs des unités, la puissance de feu de celles-ci est accrue. Le nombre de mitrailleuses est doublé et celui de pièces d'artillerie augmenté de 25 %. L'exemple des mortiers est significatif : la production de calibres de 120 mm permet de remplacer ceux de 50 mm et de 82 mm au niveau régimentaire. Le nombre de pistolets-mitrailleurs disponibles augmente également sensiblement : de 188 armes en 1942 par régiment, le nombre passe à 373 en 1943, soit 2 110 unités par division de fusiliers. Pour accroître les capacités des divisions d'infanterie dans la lutte antichars, le nombre de fusils antichars est réduit, mais sont ajoutés des canons de 76 mm à haute vélocité.

Cependant, l'infanterie soviétique continue à présenter d'importantes carences. Ainsi, ce sont les hommes les moins instruits qui y sont affectés et l'encadrement y est très insuffisant, ce qui se ressent particulièrement dans les phases offensives, où les unités ont encore tendance à foncer tête baissée dans les lignes allemandes. Les rangs des divisions de fusiliers s'éclaircissent alors en quelques jours et, pour éviter toute débandade, des unités du NKVD sont positionnées en arrière du front, prêtes à intervenir pour arrêter les fuyards. C'est aussi dans l'infanterie que l'équipement est le moins renouvelé. Pourtant, en défense, nous allons le voir, ces unités se révèlent de qualité, leur art du camouflage forçant même l'admiration des Allemands qui passent souvent à côté de positions soviétiques sans s'en rendre compte. Pour compenser la rusticité du fantassin soviétique, l'entraînement est bien plus complet et soigné qu'avant guerre. En somme, si l'infanterie soviétique est bien encadrée et intégrée dans un système cohérent de défense, l'adversaire doit

s'attendre à une redoutable résistance. L'amélioration et l'augmentation des systèmes de communication permettent également une meilleure coordination des unités au niveau du corps d'armée et de l'armée elle-même qu'au début du conflit.

Une des nouveautés du début de l'année 1943 est l'apparition d'unités de « chasseurs de chars » mobiles. Assez peu répandus au début du conflit dans les rangs de l'Armée rouge, les canons automoteurs et autres « chasseurs de chars » (les deux notions se confondant souvent) commencent à apparaître. C'est ainsi que l'Armée rouge se dote d'une panoplie de canons d'assaut (SU pour *Samokhodnaja Ustanovka*) : des légers, comme le SU-76 monté sur un châssis de char léger T-70 ; des moyens, avec le SU-122, monté sur le châssis du T-34 ; des lourds, avec le SU-152, monté sur un châssis de KV-1. Plusieurs dizaines de régiments indépendants de « chasseurs de chars » sont créés au début de l'année avec ces engins, mais seuls 24 régiments sont en ligne dans la région de Koursk à la veille de la bataille. L'idée du SU est de monter sur un châssis de char, allégé par la suppression de la tourelle et la diminution du blindage, un canon plus puissant que sur le blindé d'origine. C'est ainsi que le SU-76 est armé d'un canon de 76 mm en lieu et place d'un 45 mm, le SU-122 d'un obusier de 122 mm au lieu d'un canon de 76 mm et le SU-152 d'un obusier de 152 mm à la place du même 76 mm. Mais il y aura peu d'unités des deux derniers types à être déployées durant la bataille : le SU-122 s'est révélé inopérant tandis que le SU-152 vient juste d'entrer en production.

Le dernier point concernant la réorganisation de l'Armée rouge en cette année 1943 est le plus important et le plus décisif pour la bataille qui se prépare. Il s'agit de l'organisation des unités antichars. En avril sont abandonnées les formations de divisions d'artillerie antichars, trop lourdes à commander et souvent hétérogènes

(mélange de canons de 76 mm, 57 mm et 45 mm). Mais la formule des brigades antichars reste valide et une nouvelle organisation de celle-ci est appliquée à partir de cette date, permettant la centralisation et le contrôle de 60 à 72 pièces d'artillerie : 27 de ces nouvelles brigades, plus un certain nombre de l'ancien type, sont en ligne le 5 juillet. Ces nouvelles unités répondent à un besoin important en armes antichars formulé par Joukov lui-même : « Il nous faut renforcer les défenses antichars des Fronts de Voronej et Centre. » En effet, les renseignements soviétiques sont capables de dire quelles seront les forces blindées engagées par l'ennemi et où se situeront les poussées principales. C'est pourquoi les Soviétiques sont en mesure de calculer la densité d'armes antichars dont ils ont besoin pour arrêter les attaques allemandes. Ainsi, connaissant le nombre de chars adverses attendus et celui de munitions requises pour stopper un char ennemi, la quantité d'obus tirés à la minute par type de pièce, la distance maximale à laquelle chaque type de Panzer peut être détruit, et celle qu'un char parcourt en une minute, les Soviétiques peuvent calculer le nombre de canons antichars requis au kilomètre pour endiguer les vagues de blindés allemands. Par exemple, si 50 Panzer Mk IV attaquent sur un kilomètre de front, il faut 15 canons de 76 mm sur la même largeur de front pour les stopper. Les canons antiaériens de 85 mm utilisés comme armes antichars augmentent la portée et diminuent le nombre de canons nécessaires au kilomètre. Les brigades antichars vont donc jouer un rôle primordial dans la défense du saillant de Koursk. Les commandants de ces unités vont ainsi créer des points d'appui de quatre ou cinq pièces, croisant leurs feux avec les autres points d'appui, et garder en réserve des unités mobiles. Une brigade de 60 canons peut ainsi stopper une Panzerdivision. Enfin, des régiments d'artillerie antichars indépendants sont constitués pour servir de

réserve aux corps et armées ; des bataillons antichars de 85 mm sont aussi organisés dans les corps mécanisés et blindés pour répondre à la menace des chars Tiger et Panther. Enfin, dans le domaine de la lutte antichars, sont également activés, entre avril et septembre 1943, 49 bataillons de fusiliers antichars, comportant chacun 108 fusils antichars PTRD de 14,5 mm.

Les nombreuses unités créées dans l'artillerie, la défense antichars et antiaérienne durant les six premiers mois de 1943 démontrent une volonté nette d'augmenter la puissance de feu de l'Armée rouge dans la perspective de la bataille qui approche : pas moins de 27 brigades de chasseurs de chars et 36 divisions aériennes sont créées. Si, en 1942, les formations d'infanterie soviétiques avaient été laissées sans soutien antichars ou antiaérien face aux Panzer et appareils de la Luftwaffe, les leçons ont été apprises et retenues par l'état-major. Celui-ci dote maintenant ses grandes formations d'unités d'appui leur permettant de faire face à toutes les formes de menace.

Durant la première moitié de 1943 l'Armée rouge est ainsi en pleine expansion. Elle a incorporé des millions de nouveaux soldats lui permettant, outre de compléter les unités exténuées par les campagnes de 1942, de créer des dizaines de nouvelles brigades et divisions. Grâce à cela, elle dispose d'assez d'unités de base pour recréer des corps et des armées capables de répondre aux besoins de manœuvres et d'exploitation induits par les doctrines visionnaires formulées avant guerre. L'Armée rouge est en pleine mutation au niveau structurel, privilégiant maintenant les grandes unités de manœuvre et de soutien afin de compenser le manque d'hommes dans les grandes unités d'infanterie. Les usines tournant maintenant à plein régime après avoir été déplacées en lieu sûr, le matériel arrive en grande quantité, si bien que le parc blindé représente 13 000

engins quand seulement 5 000 sont au front – car l’Armée rouge reçoit plus de chars qu’elle ne forme d’équipages…

Mais justement, qu’en est-il du matériel ? A-t-il lui aussi subi une évolution ?

Le matériel

Des effectifs suffisants, une doctrine pertinente, une logistique adaptée, des généraux efficaces… tout cela est primordial dans une armée. La dimension matérielle n’est pourtant pas à négliger dans un conflit moderne : le matériel doit être adapté aux stratégies et doctrines employées, mais aussi limiter le fossé technologique avec celui de l’ennemi, voire le dépasser. Or, depuis le début de la guerre germano-soviétique, le constat est accablant pour l’Armée rouge : ayant, avant guerre, préféré la quantité à la qualité, elle subit des pertes catastrophiques en chars et avions de combat en 1941. Afin de pallier le manque d’engins sur le terrain à la suite de ce désastre, on s’est concentré sur la production de quelques matériels efficaces durant l’année 1942 pour compenser au moins le manque d’effectifs. C’est pourquoi les bureaux d’études ne fournissent quasiment pas de nouveaux modèles de matériel durant cette année-là, cela pour ne pas perturber les chaînes de production, sortant à flux tendus les quantités nécessaires à maintenir au moins les effectifs à des niveaux acceptables. Les nouveaux matériels ne sortent en nombre que début 1943, mais encore insuffisants pour avoir un impact important sur la bataille de Koursk. Celle-ci voit donc les Soviétiques mettre en place un matériel qui, dans certains domaines, a peu évolué depuis 1942.

En 1943, les canons antichars soviétiques sont généralement d’une qualité inférieure à celle de leurs homologues allemands. Au début de l’année toutefois, l’Armée rouge commence à recevoir

l'excellent canon de 57 mm ZIS-2. Son obus pouvant percer de 84 mm à 120 mm de blindage à 500 mètres, il est capable de tenir tête aux Panzers IV ainsi qu'aux Tiger I. Mais un retard dans la livraison à grande échelle de cette arme fait que la plupart des unités antichars soviétiques sont encore équipées du vieux canon de 45 mm Model 1932, totalement incapable de percer le blindage frontal des chars moyens allemands. Bien que modernisé, le dernier modèle M 1938 ne peut percer que 51 mm de blindage à 500 mètres. Or, un Panzer IV, char moyen allemand, possède un blindage frontal de 50 à 80 mm. Autant dire que le canon de 45 mm aura du mal à venir à bout du char le plus répandu de la Panzerwaffe à longue distance. Cette arme a cependant l'avantage d'être disponible en abondance et, de plus, d'user d'une munition brisante capable de mettre à mal l'infanterie adverse, faisant du canon de 45 mm une arme polyvalente appréciable. Si une tentative a débuté pour améliorer ses performances et le conduire vers le modèle 1942, ses capacités sont encore limitées, même s'il peut espérer percer le blindage frontal des Panzer les plus courants (StuG III, Panzer III et même Panzer IV) à courte distance (il peut percer 81 mm de blindage à 500 mètres). Enfin, les Soviétiques alignent à Koursk un nombre important d'obusiers ZiS-3 de 76,2 mm. Si ces canons sont au départ des pièces de campagne, la puissance de pénétration de leurs obus fait qu'ils sont souvent employés au sein d'unités antichars (il peut percer 98 mm de blindage à 500 mètres). Rappelons que le Tiger I, un des chars les plus lourds déployés par les Allemands à Koursk, dispose d'un blindage de caisse de 100 mm sur l'avant et de 80 mm sur les flancs. Enfin, nous l'avons vu, les canons antiaériens de 85 mm modèle 1939 (KS-12) furent aussi largement incorporés dans les unités antichars pour donner plus de « punch » à ces dernières. Avec une vitesse initiale de 792 mètres par seconde (quand la munition du

57 mm antichars a une vitesse initiale de 990 mètres par seconde), son obus peut percer jusqu'à 103 mm de blindage à 500 mètres. Seulement, la plupart des engagements se font à une distance plus élevée, parfois à plus de 1 500 mètres dans le cas des chars allemands les plus lourds comme le Tiger et le Ferdinand. En d'autres termes, les artilleurs soviétiques doivent espérer ne pas être repérés par les équipages allemands afin de pouvoir faire feu à courte distance et ainsi percer le blindage frontal ou latéral des chars ennemis. Au niveau individuel, l'infanterie soviétique doit se contenter du fusil antichars de 14,5 mm PTRD, arme obsolète à cette époque mais qui a l'avantage d'être disponible en quantité. Ne pouvant pas pénétrer plus de 25 mm de blindage à 500 mètres, les servants de ces armes doivent se contenter d'effectuer des tirs de saturation sur les blindés allemands lourds en ciblant notamment les fentes de vision pour aveugler les chars ainsi que les chenilles pour les immobiliser. Seuls les chars les plus légers comme le Panzer II et le Panzer III peuvent avoir quelque chose à craindre de ces armes légères.

1941 et 1942 furent des années terribles pour les forces aériennes soviétiques, la VVS. Des appareils surclassés techniquement, des équipages sous-entraînés valurent aux VVS une saignée catastrophique qui eut pourtant un avantage : imposer le renouvellement complet du parc aérien soviétique et la prise de conscience de l'importance d'une formation des équipages. C'est ainsi qu'une toute nouvelle génération d'avions de qualité apparut à partir de mi-1942.

La série commence au début de 1943 avec l'Il-2 m3 Sturmovik (en remplacement de l'Il-2), dernière version de l'avion d'attaque au sol, robuste et bien protégé mis au point par Iliouchine avant guerre. Développant de meilleures performances, armé de 2 mitrailleuses de 7,62 mm mais surtout de 2 canons de 23 mm ou 37 mm et de

1 mitrailleuse tirant vers l'arrière de 12,7 mm, l'Il-2 m3 va devenir la terreur de la Wehrmacht lors de la bataille de Koursk. Ainsi, en plus de son armement de bord, il peut emporter jusqu'à 400 kilos de bombes et 8 roquettes de 32 mm. Enfin, des bombes à sous-munitions de bombinettes de 2,5 kilos peuvent être larguées par l'appareil pour saturer une zone de combat. Elles sont très efficaces pour endommager les chars lourds allemands.

L'autre avion craint par les soldats de la Heer est le Petlyakov Pe-2 Pashka, appareil de bombardement en piqué, lui aussi apparu avant guerre mais réarmé en 1943 : cet avion rapide et agile peut alors compter sur 2 mitrailleuses Berezin de 12,7 mm pour sa défense arrière, et 4 mitrailleuses de 7,62 mm supplémentaires tirant vers l'avant. Avec ses 1 000 kilos de bombes, il peut s'attaquer aux centres névralgiques du front ennemi.

Par ailleurs, la VVS aligne en 1943 des appareils de chasse de qualité équivalente à ceux de la Luftwaffe. Ainsi le Yakovlev Yak-1b entre en ligne à l'automne 1942. L'appareil est agile et rapide, surtout à basse altitude. Il est surtout peu coûteux et produit de façon soutenue, ce qui permet d'alimenter le front en continu. Seul désavantage par rapport aux appareils de la Luftwaffe : il n'est armé que d'une mitrailleuse de 12,7 mm et d'un canon de 20 mm. Un autre Yakovlev, le Yak-9, apparaît en novembre 1942. Il s'agit d'une version totalement repensée du précédent appareil. Le Yak-9D, dernière amélioration de la cellule, arrive dans les unités en mai 1943. Outre une vitesse accrue, sa véritable amélioration tient à son rayon d'action, largement réévalué, lui permettant de rester plus longtemps au-dessus du champ de bataille.

Un autre chasseur, le plus répandu en 1943, est le Lavotchkine La-5F. Armé de 2 canons de 20 mm, il est réputé pour être supérieur au Fw-190 dans les virages serrés près du sol. Il se trouve plus à l'aise à

basse altitude, où se déroulent la majorité des combats aériens sur le front de l'Est, mais désavantagé au-dessus de 3 000 mètres.

Il faut noter la présence, en petit nombre néanmoins, de 2 nouveaux modèles qui font leur apparition en juillet au-dessus de Koursk. Le Lavotchkine La-5FN, qui dispose d'une vitesse supérieure, équivalente à celle du Messerschmitt Bf 109 G-6, dernier né des usines allemandes. Il se révèle l'adversaire le plus dangereux pour les pilotes de la Luftwaffe, mais seuls deux escadrons sont déployés au-dessus de Koursk. Enfin, un dernier avion, présent alors en petit nombre, est le Yak-3 qui est testé lors de la bataille de Koursk. Il est l'appareil le plus léger et le plus maniable de sa catégorie, avec une vitesse de 655 kilomètres à l'heure. Seulement, tous ces appareils de chasse sont minoritaires à Koursk, et ce sont les anciens La-5, Yak-1 et Yak-7, dépassés, qui vont devoir faire la majorité du travail.

N'oublions pas le P-39 Airacobra, d'origine américaine, fourni grâce au Lend-Lease. Étonnamment, ce chasseur, pourtant considéré comme obsolète par les Alliés occidentaux, est très apprécié des aviateurs soviétiques : d'ailleurs, les plus grands as de la VVS ont obtenu leurs victoires sur cet appareil.

De façon générale, l'aviation soviétique comble son retard du point de vue de l'armement et de la maniabilité de ses appareils sur son adversaire. Mais des lacunes persistent au niveau de la motorisation et de l'avionique. C'est surtout au niveau de l'entraînement des pilotes que le bât blesse : là où les pilotes allemands vont sur le front après 70 heures de vol au minimum, les recrues soviétiques sont envoyées combattre après 15 ou 20 heures d'entraînement, souvent sans avoir pratiqué, par exemple, le tir au sol…

Dans la guerre de mouvement qu'est la Seconde Guerre mondiale, l'élément blindé est le maître étalon des armées en campagne. Au

déclenchement de la guerre germano-soviétique, l'Armée rouge possède la plus importante force blindée du monde : pas moins de 20 000 chars sont en ligne. Mais ce chiffre est trompeur : la majorité de ces engins sont des modèles dépassés, et près du quart est indisponible pour raisons diverses. Seuls les nouveaux T-34/76 et KV-1 sont de conception récente et en mesure d'affronter efficacement les plus récents modèles de Panzer allemands. Mais en juin 1941, l'armée soviétique ne peut aligner que 508 KV-1 et 967 T-34/76. Face à la saignée de l'arme blindée durant les campagnes de 1941 et 1942, l'Armée rouge se voit contrainte de limiter la production de chars à quelques modèles éprouvés afin de maintenir un rythme apte à fournir assez d'effectif aux formations blindées (char lourd KV-1, char moyen T-34/76, char léger T-70). C'est de cette seule manière que les Soviétiques peuvent compter sur 20 600 chars contre 5 648 Panzer au début de 1943. En juillet de la même année, l'Armée rouge peut alors concentrer, dans et aux abords immédiats du saillant de Koursk, pas moins de 6 541 chars et canons d'assaut. Mais plus de la moitié est composée de chars légers ou obsolètes.

Si la puissance industrielle de l'URSS lui permet d'aligner trois fois plus d'engins, d'un point de vue strictement technique l'arme blindée soviétique de 1943 est au même niveau qu'en 1942. Comparée à la Panzerwaffe, elle est même en deçà, puisque l'arrivée au front des Tiger, Ferdinand et Panther a drastiquement creusé le fossé technologique entre les deux forces mécanisées.

Trois chars se partagent donc les effectifs des divisions et brigades blindées. Le T-70, armé d'un canon de 45 mm et d'un blindage de 35 mm, avec seulement deux membres d'équipage, n'est rien de plus qu'un char de reconnaissance, quasiment inefficace dans les combats contre d'autres blindés. Mais pour faire nombre, il est encore employé comme char de bataille, surtout dans les unités blindées de réserve.

Le T-34/76 M1943 est une évolution à la marge du célèbre T-34/76 M1941 : une tourelle hexagonale a été installée, dans laquelle se trouvent deux membres d'équipage, mais logés de façon plus confortable. La trappe lourde et compacte du précédent modèle a été abandonnée au profit de deux petites trappes rondes, qui donnent au nouvel engin le surnom de « Mickey Mouse ». Le canon n'a pas changé, il s'agit toujours du 76,2 mm F-34 L/42, qui équipe également le char lourd KV-1. Le blindage est de 60 à 70 mm en fonction des modèles (M1942 ou M1943), mais on peut observer que tous, même les M1941, sont représentés à Koursk. La munition de ce canon ne peut espérer pénétrer plus de 60 mm de blindage à 1 000 mètres et, en utilisant des munitions à noyau dur, 92 mm à 500 mètres. S'il est encore très fiable techniquement, bien protégé et possède une bonne autonomie, le T-34/76 reste cependant sous-armé par rapport au Tiger et aux nouveaux Panther et Ferdinand. En attaque, il ne pourra se frotter avec succès qu'aux Panzer III et Panzer IV, finalement les plus nombreux ; ce n'est qu'en défense, embusqué, qu'il peut faire valoir l'efficacité de son armement sur les chars allemands lourds. Parmi les lacunes du T-34/76, on peut aussi citer le manque de visibilité vers l'extérieur de l'équipage et le confort tout à fait spartiate de l'engin. À ce sujet, Kalinenok Marat Alexandrovitch raconte : « Pour être honnête, on ne voyait pas grand-chose depuis le char. C'est pourquoi nous devions faire une reconnaissance par nos propres moyens, en ouvrant la trappe. On se mettait alors debout sur les sièges, pour observer au binoculaire. Bien sûr, c'était dangereux, car on pouvait prendre une balle dans la tête, et cela arrivait souvent, mais ainsi, on pouvait mieux observer le terrain. » Mais le T-34/76 souffre surtout toujours de défauts structurels qui commencent à peser sur son efficacité : sa tourelle ne laisse de place que pour deux hommes, le chargeur et le chef de bord. Ce dernier, en sus de son

commandement, doit s'occuper de repérer les cibles, de pointer le canon et de tirer, ce qui engendre beaucoup d'actions pour un seul homme. Conséquence : la cadence de tir des chars soviétiques est trois fois moins élevée que celle des chars allemands, qui comprennent tous une tourelle à trois places (chargeur, tireur, chef de bord). Surtout, en comparaison de ce que l'on peut trouver chez l'adversaire, peu de ces tanks sont équipés de radios (souvent uniquement les chefs de compagnie et de section), même si cet équipement est largement plus répandu en 1943 qu'en 1941. Le système de visée des chars moyens soviétiques est quant à lui archaïque, en comparaison de ce que l'on trouve dans l'armée allemande. Un mot sur l'équipage enfin : il est souvent très inexpérimenté, étant donné la faible espérance de vie de ces hommes et leur manque d'entraînement. C'est pourquoi il a tendance à se calfeutrer dans l'engin dès le début de l'attaque, devenant alors quasiment aveugle sauf à l'avant. Cela explique la tactique des chars soviétiques : foncer droit devant sans s'arrêter, tirer en marche et espérer déborder les défenses adverses. C'est d'ailleurs pourquoi, malgré une organisation toujours plus fine des unités blindées soviétiques, c'est encore, en 1943, la masse qui prévaut sur la manœuvre. Il en ressort une utilisation basique des T-34/76 au niveau subtactique, à l'opposé de la finesse professionnelle des tankistes allemands.

Le char léger T-70 (9,2 tonnes) et le char moyen T-34/76 (26,5 tonnes) sont secondés par un char lourd KV-1 (45 tonnes). Bien blindé, avec jusqu'à 110 mm d'épaisseur, il en résulte une certaine lenteur (38 kilomètres à l'heure au lieu de 53 pour le char moyen). Malgré l'apparition d'un modèle « rapide », le KV-1S (43 kilomètres à l'heure), moins bien blindé (90 mm), il ne l'est cependant pas assez pour suivre les chars moyens. C'est pourquoi il est retiré des unités

d’exploitation et remisé dans les unités de soutien de l’infanterie. De plus, son canon, identique comme nous l’avons vu au T-34/76, n’apporte rien dans le domaine offensif. Si l’industrie soviétique continue à le produire, c’est pour ne pas couper la production de chars lourds en le remplaçant par un nouveau modèle. Lors de la bataille de Koursk 385 KV-1S sont présents sur le Front Centre.

Dans le cadre du Lend-Lease (livraison de matériel de guerre en tout genre de la part des Alliés occidentaux), l’URSS reçoit un grand nombre de chars. Au 1er juillet 1943, l’Armée rouge a ainsi accusé réception de 8 000 pièces. Au 1er juin, les services de renseignement allemands estiment que, sur 256 brigades blindées, 61 sont entièrement ou partiellement dotées de chars américains et britanniques. Ces derniers sont assignés au soutien de l’infanterie et aux brigades et régiments indépendants. En effet, les différents modèles envoyés à l’URSS ne sont pas aptes au combat contre d’autres chars. Les Valentine, Matilda et Churchill britanniques sont soit lents, soit mal armés, soit peu blindés. Le Valentine est le préféré des Russes, mais, tout comme le second, il ne sera pas beaucoup présent à Koursk. Par contre, le Churchill, avec ses 102 mm de blindage et son canon de 75 mm, est engagé au sein du 2e corps blindé pour affronter le IIe SS-Pz-Kps.

Les Américains livrent aussi le char moyen M3 Grant et le char léger M2. Le premier est un modèle d’avant guerre, avec un canon de 75 mm sous casemate et un autre de 37 mm en tourelle, inefficace à cette époque. Une silhouette très haute, un faible blindage et un armement désuet font du M3 Grant un « cercueil pour sept camarades », d’après les hommes de troupe. Le char léger M2 est le préféré. Son armement de 37 mm est également inadapté à la guerre moderne, mais sa vitesse frôlant les 60 kilomètres à l’heure est très appréciée des équipages soviétiques. L’Armée rouge en reçoit assez

pour réduire la production de T-70 et utiliser les châssis de ce dernier pour développer les canons d'assaut, mieux armés.

L'apparition des Tiger, dont certains exemplaires sont tombés entre les mains des Soviétiques durant l'hiver 1942, fait comprendre à ces derniers qu'ils ont besoin d'armes plus puissantes pour mettre hors de combat ces imposantes machines. Il va s'agir des canons automoteurs, des chars dont on a enlevé la tourelle et qui accueillent sur leurs châssis une casemate dans laquelle se trouve un canon plus puissant que celui d'origine. Dès novembre 1942, les bureaux d'étude soviétiques planchent sur un supercanon automoteur armé d'un obusier de 152 mm ML-20S et basé sur le châssis du KV-1. L'obusier est capable de détruire tous les blindés lourds allemands (en particulier grâce à l'énergie cinétique du projectile) à courte distance (le 88 mm allemand des Tiger reste le plus efficace à longue distance) : c'est ainsi que le SU-152 du major Sankovsky aurait détruit pas moins de 10 chars allemands en une journée lors de la bataille. La production débute en janvier 1943 et les premiers modèles sortent fin février. La période allant du lancement du projet à la production des premières unités est, pour un blindé, certainement une des plus courtes de la guerre. Un véritable record. Mais les premiers régiments (12 SU-152 chacun) équipés du canon d'assaut ne sont opérationnels qu'en mai. Les premiers exemplaires de SU-152 – une soixantaine théoriquement, en réalité certainement entre 30 à 46 seulement ! – rejoignent à temps les SU-76 et SU-122 pour la bataille de Koursk. Ils sont regroupés dans des régiments d'artillerie lourde automotrice : 1442e, 1540e et 1541e régiment pour le Front Centre, 1529e pour le Front de Voronej et 1549e pour le Front de la Steppe.

Le Su-122, arrivé dans les unités en janvier 1943, n'a été produit qu'à 250 ou 300 exemplaires en juillet et n'a pas fait preuve de

beaucoup d'efficacité, son obusier court de 122 mm se révélant incapable de pénétrer les blindages des chars moyens adverses. Les Soviétiques alignent théoriquement 64 SU-122 à Koursk.

Quant au SU-76, enfin, il est le second blindé le plus produit de la guerre après le T-34. Son canon ZiS-3 de 76,2 mm, monté sur le châssis d'un char léger T-70, se révèle suffisant tant dans le rôle antichars que dans le support direct de l'infanterie. Il a d'ailleurs été conçu comme canon d'assaut mais, grâce à la puissance de pénétration de son obus perforant et au manque d'engins antichars automouvants, il finit par être utilisé comme chasseur de chars, à l'instar du StuG III allemand.

Le bilan que l'on peut tirer du matériel blindé soviétique présent à Koursk est mitigé : si les anciens modèles sont corrects – T-34/76 M1943, KV-1s – face aux chars moyens allemands, qui forment tout de même le gros des troupes, par contre, ils sont dépassés par la nouvelle génération de Panzer – Panther, Ferdinand, Tiger – alignés par les Allemands spécialement pour la bataille. Les nouveaux modèles – SU-152, SU-76 – sont plus efficaces mais peu nombreux. Finalement, c'est peut-être la trop petite quantité de chars lourds dans les rangs allemands qui a sauvé l'arme blindée soviétique à Koursk : sur 2 906 Panzer et StuG, seuls 439 sont de type lourd et récent. Ceux-ci font face à 5 128 chars soviétiques, ce qui veut dire, statistiquement, que lorsque 16 chars soviétiques rencontrent 10 chars allemands, un seul est de type Tiger ou Panther. Si les 10 premiers T-34 engagent chacun les 10 premiers Panzer III ou IV, le Tiger ou le Panther risque de se retrouver face à pas moins de 6 blindés ennemis ! Mais ce ne sont que des statistiques et la réalité du champ de bataille est souvent soumise aux aléas de contingences plus difficiles à percevoir.

Tout comme l'organisation de l'Armée rouge, le matériel soviétique engagé lors de la bataille de Koursk est en pleine transition. Alors que les anciens modèles sont dépassés, les nouveaux chars commencent à peine à arriver. Dans le domaine de l'aviation, la VVS est au même stade. Les canons antichars sont de bonne qualité, mais là aussi le manque d'effectifs oblige à garder en première ligne des pièces obsolètes. Cependant, la forte présence de canons de 76,2 mm va faire la différence sur le champ de bataille. Ce n'est donc pas tant dans le domaine des matériels qu'il faut trouver les raisons de la victoire des Soviétiques à Koursk, mais dans l'organisation des défenses.

Facteur humain

Le facteur matériel n'est finalement pas si primordial pour l'Armée rouge, car ce n'est pas là qu'elle va pouvoir faire une nette différence avec la Wehrmacht. C'est donc du côté du facteur humain qu'il faut également entrevoir les indices d'une amélioration générale des capacités de l'Armée rouge. Ainsi, en perspective de la bataille à venir, l'entraînement des troupes a été largement amélioré et repensé. Les tankistes sont maintenant formés en moins de trois mois, même si on leur demande plus de concentration qu'à leurs prédécesseurs. Le délai est lui aussi resserré : tireurs et mécaniciens n'apprennent plus à tenir qu'un seul rôle, le leur, et sont uniquement formés sur l'engin qu'ils vont utiliser au combat. De façon générale, l'entraînement et la formation des unités « spécialisées » (tankistes, artilleurs, mais aussi sapeurs) sont poussés à leur plus haut degré depuis le début du conflit.

Outre cet apprentissage initial renforcé, les exercices continuent sans relâche une fois les unités arrivées sur leurs positions dans le

saillant. Une activité accrue qui n'est pas pour plaire aux équipages de chars : « Il n'y a pas beaucoup de temps libre », se plaint un tankiste de la 1re armée blindée de la garde du Front de Voronej. Il consacre en effet son temps à des exercices afin d'améliorer la coordination et la tactique sur le terrain, qui avaient si cruellement fait défaut aux unités de chars au cours des années précédentes. L'officier Nikolaï Bélov, stationné dans la région d'Orel, ne chôme pas non plus. Il note dans son journal : « Nous devons suivre une formation intensive. Nous sommes obligés de retravailler pour de bon maintenant, et il n'y a pas moyen d'y échapper. » Le contrecoup de cet entraînement intensif est un phénomène peu abordé par les historiens de cette bataille : le nombre de désertions augmente au fil des mois qui précèdent l'affrontement. En février, plus de 1 000 hommes fuyaient leur unité. En avril, 1 964 désertaient, 2 424 en mai et 2 555 en juin. La raison en est, « de toute évidence, la fatigue générale », note Bélov. En effet, ces hommes ne rejoignent pas systématiquement les lignes allemandes mais vont se réfugier chez l'habitant du coin.

Les Allemands eux-mêmes ressentent ce changement. Le général des Waffen-SS Max Simon l'exprime ainsi :

> Le citadin russe, qui éprouve un vif intérêt pour les affaires techniques, est tout aussi bien équipé pour l'arme du char moderne que le paysan pour l'infanterie. On observe avec étonnement les moyens techniques rudimentaires grâce auxquels les équipages russes maintiennent leurs chars prêts à l'action et la façon dont ils surmontent toutes les difficultés.

La plupart des soldats soviétiques sont, en ce mois de juillet 1943, pleins de courage et d'abnégation, envers la patrie, le Parti, tout simplement leur famille et leurs camarades de combat. Ils vont se montrer particulièrement résistants et tenaces face aux Panzers.

Mais l'attente est longue, très longue, pour ces hommes de troupe qui pressentent qu'une grande bataille se prépare. Plusieurs alertes éveillent leurs sens durant les semaines qui précèdent son déclenchement le 5 juillet : « Nous sommes coincés dans ce ravin, cela fait bientôt un mois que ça dure, et le front est silencieux. Une grande opération se prépare. Notre division va attaquer en trois échelons et notre régiment sera dans le second. Il y aura trente-cinq batteries d'artillerie en fonctionnement dans la division, sans compter deux régiments de Katiouchas. Voilà qui va être diablement intéressant », note Bélov. Mais rien ne se passe. « Je suis resté ici plus longtemps, se lamente-t-il dans une lettre, qu'en tout autre endroit pendant toute la durée de la guerre. »

Au-delà d'une réorganisation de l'Armée rouge qui la rend de plus en plus efficace, au-delà des aspects matériels et humains, la bataille de Koursk a été gagnée grâce à de formidables défenses, dont les premiers travaux débutent en avril 1943.

Des défenses en profondeur

Joukov n'en est pas à son premier combat contre les Allemands. Il connaît leurs tactiques de prédilection et la forme du terrain qu'il doit défendre l'incline à penser que ces derniers répéteront leur schéma tactique habituel : deux pinces se rejoignant sur les arrières du front soviétique et coupant la base du saillant. Les Allemands emploieront certainement la tactique du Blitzkrieg : des pointes blindées puissantes pour percer les lignes adverses, soutenues par une aviation

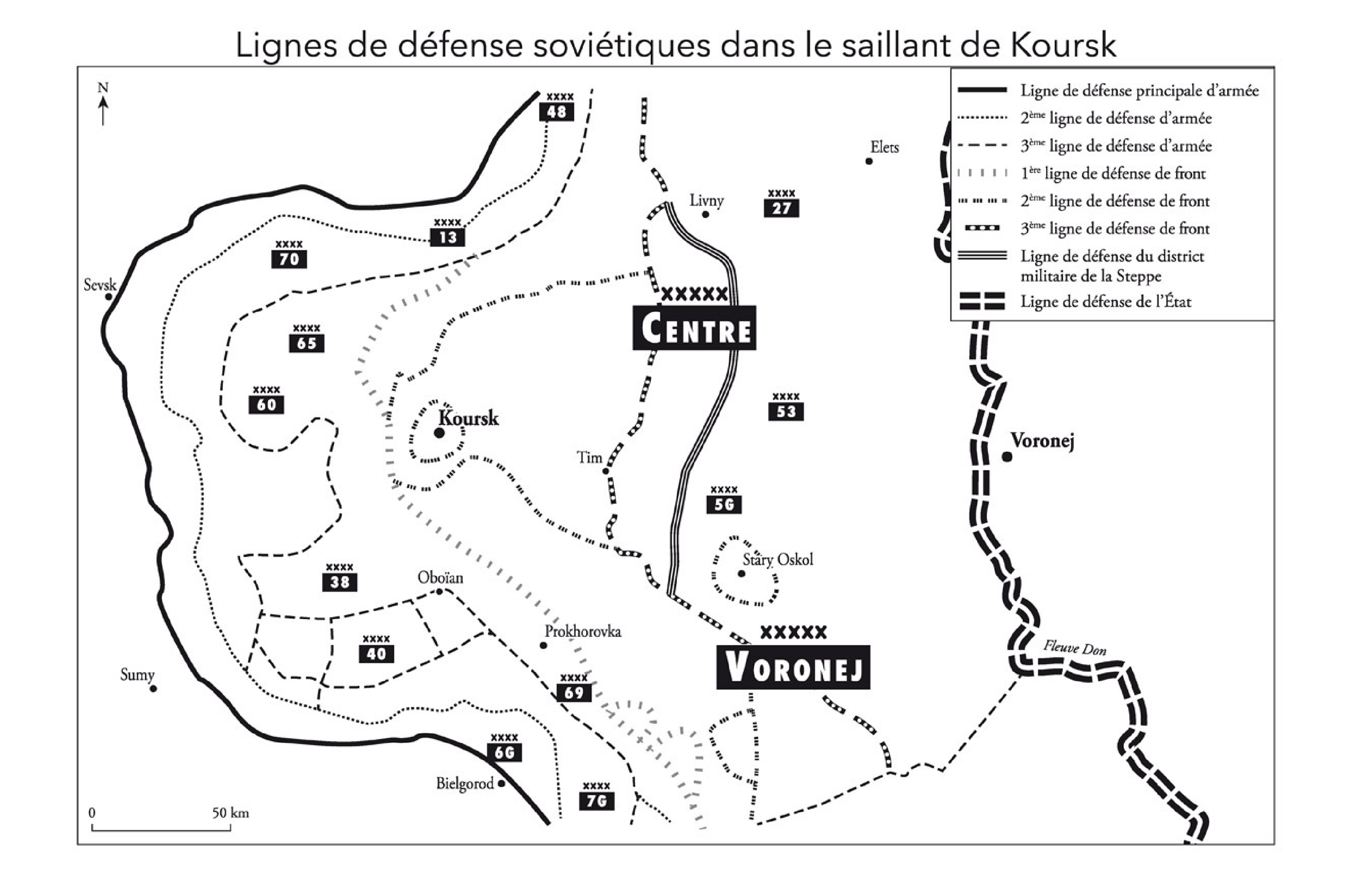
de bombardement précise. Les *Schwerpunkt* concentreront en un espace restreint, de quelques kilomètres seulement, tous les moyens blindés allemands. Il sait donc qu'il doit regrouper tous les moyens antichars dont il dispose dans des secteurs précis et réduits, afin de contrebalancer la concentration de Panzer. Mais il n'a pas non plus oublié les erreurs de l'Armée rouge des deux campagnes précédentes : des défenses trop étirées, mal préparées, et c'est la percée inévitable des Panzer, avec des mouvements de panique des unités soviétiques car il n'y a pas d'autre ligne de défense préparée plus en arrière.

Joukov sait donc qu'il doit constituer une ligne cohérente, dense, mais aussi organisée dans la profondeur, avec des réserves capables de « boucher les trous » en cas de percée des Panzer. Pour la première fois depuis le début de la guerre, les Allemands doivent se « casser les dents » sur des positions défensives érigées en rase campagne afin, par là même, de retourner l'ascendant psychologique dont ils bénéficient jusque-là. En d'autres termes, Joukov a pour défi de faire échec au Blitzkrieg.

Aidé de ses subordonnés, il lance les préparatifs de défense au mois de mars 1943. Pour épauler les unités de l'Armée rouge déjà présentes dans le saillant, 105 000 civils, puis 300 000 en juin, sont réquisitionnés pour creuser les tranchées et obstacles antichars, ériger des murs de fil de fer barbelé, constituer des abris en rondins et prolonger la ligne de chemin de fer Koursk-Stary Oskol pour permettre au matériel et aux hommes d'être débarqués directement dans le saillant ; 250 ponts et 2 500 kilomètres de routes sont également construits dans la même perspective.

Joukov va donc étaler ses défenses. Elles sont ainsi subdivisées en 8 lignes défensives, chacune comptant 2 ou 3 sous-secteurs défensifs. La ligne principale, qui correspond à celle des armées, est profonde

de 3 à 5 kilomètres. La ligne secondaire, à peine moins fortifiée, est garnie par les unités de réserve des armées. Vient ensuite la ligne « arrière d'armée ». Celle-ci n'est pas occupée au début de la bataille, car elle doit servir de repli aux armées de première ligne. Elle est moins fortifiée que les deux précédentes. Plus en arrière se situent les trois lignes « de Front », dont deux passent à l'ouest de Koursk : il s'agit de défenses plus lâches qui constituent l'ultime recours en cas de repli généralisé et d'abandon du saillant. Le district militaire de la Steppe a lui aussi érigé des lignes de défense, afin de recueillir si nécessaire les troupes en retraite des 6 premières lignes. Enfin, à 100 kilomètres en arrière de ce dispositif, existe la ligne de défense « de l'État », qui suit approximativement le Don et passe devant Voronej. Si les Allemands atteignent cette région, c'est tout le front germano-soviétique qui risque de voler en éclats.


Lignes de défense soviétiques dans le saillant de Koursk
Ligne de défense principale d'armée
2ème ligne de défense d'armée
3ème ligne de défense d'armée
1ère ligne de défense de front
2ème ligne de défense de front
3ème ligne de défense de front
Ligne de défense du district militaire de la Steppe
Ligne de défense de l'État
N
Sevsk
Sumy
Bielgorod
Oboïan
Prokhorovka
Koursk
Tim
Livny
Elets
Stary Oskol
Voronej
Fleuve Don
CENTRE
VORONEJ
XXXXX
XXXX 48
XXXX 13
XXXX 70
XXXX 65
XXXX 60
XXXX 38
XXXX 40
XXXX 69
XXXX 6G
XXXX 7G
XXXX 27
XXXX 53
XXXX 5G
0
50 km

Ces 8 lignes de défense, qui s'entremêlent parfois, atteignent par endroits une profondeur de 300 kilomètres. À l'avant de ce dispositif le *no man's land*, d'une profondeur de 5 à 10 kilomètres, est parsemé de « sonnettes » d'alarme et surveillé par des patrouilles nocturnes.

Les 3 premières lignes de défense sont les mieux occupées. Chacune d'elles est constituée de 3 à 5 lignes de tranchées (70 kilomètres de tranchées par front de division) pourvues d'obstacles, et sont espacées entre elles de 10 à 25 kilomètres afin d'obliger les Allemands à se regrouper avant d'attaquer la ligne suivante, permettant ainsi aux Soviétiques de concentrer leur feu d'artillerie et de souffler un peu entre deux assauts. Les 5 dernières lignes sont vides : elles sont censées être garnies par les unités de première ligne en retraite avec pour complément les unités de réserve du Front de la Steppe.

Les 3 premières lignes de défense sont elles même subdivisées en 6 lignes d'arrêt : les deux premières sont totalement occupées, les troisième et quatrième le sont par des unités d'appui et de réserve, tandis que les deux dernières sont quasiment vides, car elles servent à recueillir les unités en retraite si le besoin s'en fait sentir.

Chacune de ces lignes d'arrêt est creusée de centaines de kilomètres de tranchées (5 000 kilomètres au total pour le Front Centre et 4 240 kilomètres pour celui de Voronej) ; les fermes et les villages se trouvant là sont fortifiés de façon circulaire. Les villes, telles qu'Oboïan et Stary-Oskol, sont transformées en véritables forteresses : blockhaus, immeubles fortifiés et souterrains aménagés constituent de véritables « petits Stalingrad » en puissance. Les principaux axes de progression possibles sont entrecoupés de champs de mines judicieusement disposés. Des centaines de kilomètres de barbelés sont installés, certains électrifiés et des blockhaus en béton ou des abris en bois sont placés tous les 2 à 3 kilomètres de front. Les

zones boisées sont truffées de pièges… Le seul bémol à cet ensemble, et Joukov lui-même le reconnaîtra après guerre, est le manque de lignes d'arrêt de biais par rapport à la ligne de front qui auraient permis de contenir les ailes des percées allemandes.

Si les 3 premières lignes de défense tombent, Koursk est perdu. Il faudra alors que les forces se trouvant à l'ouest de la ville se replient urgemment vers la ligne « de Front » et soient secourues par les réserves stratégiques pour éviter une catastrophe.

Joukov ne laisse rien au hasard : la disposition des troupes au sein de chaque unité est également pensée en amont. Ainsi, la première ceinture défensive est constituée par les secteurs défensifs des bataillons, des points d'appui antichars et de vastes réseaux d'obstacles. Les 37 divisions tenant la première ligne de défense à l'intérieur du saillant fournissent 350 secteurs défensifs de bataillons ; 2 ou 3 bataillons déployés en 1 ou 2 échelons forment un secteur défensif régimentaire de 4 à 6 kilomètres de large et de 3 ou 4 kilomètres de profondeur. Les secteurs défensifs divisionnaires ont en moyenne une largeur de 14 kilomètres (de 6 à 12 kilomètres dans les secteurs menacés, à 26 kilomètres pour les secteurs secondaires) avec une profondeur de 5 à 6 kilomètres.

Joukov a donc pensé la défense de Koursk sur plusieurs centaines de kilomètres de profondeur. Mais il sait que, s'il veut stopper rapidement les pointes blindées allemandes, il doit concentrer une puissance de feu capable de stopper la charge des Panzer. Connaissant l'axe de progression principal des formations ennemies, il va concentrer tous les types d'armes à sa disposition sur des secteurs étroits afin d'acquérir, sinon la supériorité, du moins la parité en terme de puissance de feu. Ainsi, dans le secteur du Front Centre, par exemple, on peut compter 870 hommes, 5 chars et 16 canons (20 selon certaines sources) par kilomètre de front. Dans la zone de

défense principale de la 13e armée, au kilomètre, ce sont 35 pièces d'artillerie dont 10 antichars (et, en sus, 10 fusils antichars) qui sont répertoriées et pas moins de 4 500 hommes et 45 chars. Au sud du saillant, pour les 6e et 7e armées de la garde, la densité des troupes est tout de même de 2 500 hommes, 42 chars et 59 canons par kilomètre de front.

Les mines sont également largement employées dans la défense du saillant : plus d'un million ont été enterrées, soit 1 500 antichars et 1 700 antipersonnel au kilomètre carré. Beaucoup sont en bois pour augmenter leur furtivité et mises en place par paquets de 100, en damiers irréguliers. En fait, ces champs de mines sont disposés de façon à créer de véritables goulots d'étranglement dans lesquels s'engouffreront les pointes blindées allemandes : ainsi, ces dernières tomberont dans de véritables « zones de mort » battues par le feu préréglé des canons antichars et de l'artillerie d'appui. Des mines à retardement ont été posées sur les ouvrages d'art pour ralentir la progression adverse, et même des obus de 152 mm ont été enterrés. Toujours dans le secteur de la 13e armée, par exemple, la densité des mines est de 2 400 antichars et 2 700 antipersonnel au kilomètre carré : 50 000 antichars et 35 000 antipersonnel ont été disposées sur les 32 kilomètres de front de l'armée. À la 6e armée de la garde, au sud, ce sont 90 000 mines antichars et 74 000 mines antipersonnel qui ont été posées le long de ses 60 kilomètres de front. D'après les sources soviétiques, elles auraient causé des dégâts à 1 031 chars et 24 Ferdinand (est certainement compté plusieurs fois le même char lorsqu'il a sauté à plusieurs reprises sur une mine même si ce n'est pas toujours une perte définitive : il s'agit souvent de chars déchenillés dont les réparations ne nécessitent que quelques heures), et elles auraient atteint 8 752 soldats allemands.

Au bilan, Joukov peut compter sur une supériorité locale de 2.7 pour 1 pour les troupes, de 3.3 pour 1 pour l'artillerie et de 2.6 pour 1 pour les chars.

Le troisième facteur décisif des défenses soviétiques, après la profondeur et la densité, est l'organisation méticuleuse des points d'appui antichars. Joukov redoutant tout particulièrement les Panzer, un système défensif a été échelonné en profondeur, plus particulièrement sur les axes de progression supposés des colonnes blindées allemandes. Joukov est particulièrement attentif à ce que ce dispositif présente un enchevêtrement de points d'appui antichars se couvrant mutuellement. Chacun d'entre eux, appelés Ptopy (terme qui provient de l'acronyme PTOP, pour *Protivotankovye Opornye Punkty*), est constitué de 4 à 6 canons antichars (45 ou 76 mm), 9 à 12 fusils antichars (PTRD), 2 à 4 mortiers, une section de sapeurs avec mines antichars, des fusils mitrailleurs et mitrailleuses lourdes pour neutraliser l'infanterie d'accompagnement, 2 ou 3 chars ou canons d'assaut (T-34 ou SU-76 enterrés) et, enfin, 1 batterie d'artillerie de campagne. Afin d'engager les Panzer les plus lourds, 1 ou 2 canons de campagne de 85 ou 152 mm sont ajoutés dans certains Ptopy pour des tirs directs sur les Tiger et Ferdinand ; 3 ou 5 de ces points d'appui sont regroupés en « zones » ou « régions » antichars, sous la responsabilité d'un régiment d'infanterie, afin d'en faciliter le commandement. Chaque division compte 4 ou 5 de ces « zones antichars », soit un total de 9 à 15 par division. La 13e armée aligne ainsi 13 zones antichars, avec 44 points d'appui, la seconde ligne comptant 9 zones avec 34 points d'appui. Enfin, la troisième ligne est composée de 15 zones avec 60 points d'appui. Dans les zones des 7e et 6e armées de la garde, au sud du saillant, 27 et 28 Ptopy ont été créés. En tout, c'est une centaine de points d'appui antichars qui sont répartis le long des axes de pénétration des Panzer

sur l'ensemble du Front de Voronej. De plus, depuis le régiment jusqu'au corps d'armée, chaque unité dispose de réserves antichars (canons, fusils ou chasseurs de chars) qu'il peut mobiliser en soutien d'une zone ou d'une région antichars. En sus, une réserve blindée est à disposition de chaque échelon : 2 compagnies pour 1 bataillon d'infanterie, 1 bataillon blindé pour 1 régiment et 1 régiment blindé ou 1 brigade blindée pour 1 division. La 6e armée de la garde à elle seule organise 28 Ptopy, 18 sur la ligne de défense principale et 10 sur la seconde, chacun couvert et camouflé du mieux possible. La 7e armée de la garde dispose quant à elle de 27 Ptopy le long de l'axe d'approche allemand.

En plus de ces points d'appui, Joukov a créé des unités de génie d'assaut spécialement entraînées et équipées pour le combat contre les blindés. Ainsi des « détachements mobiles d'obstacles » (POZ pour *Podvizhnye Otriady Zagrazhdenii*) sont à la disposition des commandants d'infanterie : équipés de 2 000 à 5 000 mines et de 500 kilos d'explosifs, leur mission est de combler les trouées faites par les Panzer en disposant des mines et des obstacles antichars derrière ceux-ci pendant le combat, afin de réduire la brèche. Ils peuvent également attaquer directement les chars les plus lourds lorsque ceux-ci sont isolés de leur infanterie d'accompagnement (ce fut le cas pour les Ferdinand). Ces POZ sont transportés par camion ou voitures tout terrain. Ainsi, le 5 juillet, la 13e armée dispose de 8 POZ de la taille d'une section, d'une compagnie ou d'un bataillon de sapeurs. Ces unités vont déposer pas moins de 100 000 mines entre le 5 et le 18 juillet, en pleine bataille.

Dans ce système défensif élaboré, la « reine des batailles », l'artillerie, n'est pas en reste. Les différentes strates de la ligne de défense soviétique sont supportées par une puissante artillerie de campagne, des mortiers et des lance-roquettes. Ces armes sont

disposées dans la profondeur des axes principaux de l'avance supposée de l'armée allemande, afin d'effectuer des tirs de barrage pour ralentir la progression adverse, des tirs de contre-batterie pour museler l'artillerie ennemie et des tirs sur observation du champ de bataille pour engager les forces allemandes et supporter les contre-attaques et les offensives en préparation. Ainsi, l'artillerie régimentaire est déployée sur une profondeur de 3 à 5 kilomètres en fonction des axes de progression des pinces allemandes. Des plans de feu préétablis sont alloués à chaque batterie et le tir est contrôlé par chaque division.

L'emploi des chars a été également étudié dans l'articulation des défenses du saillant. Ainsi, les brigades et régiments de chars ont été déployés pour renforcer directement les deux premières lignes de défense, sections et compagnies étant réparties dans la troupe. Les chars doivent monter des embuscades et servir de points d'appui mobiles, augmentant la flexibilité du système des défenses soviétiques.

Une révolution culturelle

Joukov et Vassilevski le savent : l'attaque allemande sera violente, fulgurante, et déversera des centaines de chars sur les positions soviétiques. Ils ont choisi délibérément la défensive initiale pour parer cette attaque massive, ce qui va à l'encontre de tous les enseignements qu'ont reçus les officiers soviétiques avant guerre. C'est là une véritable révolution culturelle. En effet, la défense était, en 1941-1942, plus subie que volontaire. Mais, en stratèges accomplis, les deux officiers savent qu'une bonne défense ne vaut rien sans une contre-attaque bien préparée. C'est ainsi qu'ils vont

mettre au point les opérations *Roumiantsev* et *Koutouzov*, le second volet de la campagne d'été de 1943.

Le commandement soviétique a donc été capable de prendre une décision stratégique, de concentrer d'énormes forces de première ligne et de non moins imposantes forces de réserve opérationnelle en l'espace de seulement trois mois. Cela représente un véritable tour de force pour une armée qui vient de subir une défaite tactique devant Kharkov et deux années de défaites stratégiques. La montée en puissance de l'armement terrestre et des effectifs de la VVS, l'armée de l'air soviétique, sont un facteur primordial de la future victoire de l'Armée rouge, mais le positionnement de ses armées sur les axes de pénétration choisis par les Allemands et la disposition en profondeur de ses défenses sont d'une importance encore plus grande. Par ailleurs, les Fronts de Bryansk, de l'Ouest et du Sud-Ouest, sans parler du Front de la Steppe, sont préparés au retour offensif prévu par le plan soviétique, dès que la pointe blindée allemande sera suffisamment émoussée.

La première phase de la bataille débute donc dans des conditions favorables pour l'Armée rouge. Mais, au soir du 4 juillet, Staline, Joukov et Vassilevski ignorent toujours quels vont être les axes de pénétration finalement retenus par les Allemands. Rien n'est encore joué. L'attente est insoutenable, les esprits se tendent. Les défenses tiendront-elles ? Ou les désastres des deux précédentes années vont-ils se répéter ?

CHAPITRE III

LA PINCE NORD DE L'OFFENSIVE

Joukov, représentant de la Stavka pour la partie nord du saillant, raconte :

> Le 5 juillet, à 2 heures passées du matin, le général Poukhov, commandant de la 13e armée, informait Rokossovski qu'un prisonnier, sapeur-mineur de la 6e division d'infanterie, avait affirmé que les troupes allemandes étaient prêtes à passer à l'offensive vers les 3 heures du matin.
>
> Rokossovski s'adressa à moi :
>
> – Qu'allons-nous faire ? Informer la Stavka ou donner l'ordre de commencer la contre-préparation ?
>
> – Ne perdons pas de temps, dis-je à Rokossovski, donnez l'ordre comme prévu par le plan du Front et de la Stavka, tandis que je téléphonerai à Staline et lui ferai part des renseignements recueillis.
>
> […]

À 2 h 20 commença la « symphonie fantastique » de la plus grande bataille du saillant de Koursk. On distinguait particulièrement le tir des pièces lourdes et l'explosion des roquettes M-31. Staline me téléphona alors que la contre-préparation était en cours :

– Avez-vous commencé ?

– Oui, c'est fait.

– Quelle est l'attitude de l'adversaire ?

Je lui fis savoir que l'adversaire avait tenté de réagir à notre contre-préparation par le feu de quelques batteries, mais qu'il s'était tu rapidement.

Staline : – Bon. Je retéléphonerai.

La bataille de Koursk vient de débuter.

Préliminaires

Quelques jours avant, les deux aviations effectuent des raids de plus en plus ciblés, visant les nœuds de communication, les zones de rassemblement des troupes et les dépôts de ravitaillement. À partir du 2 juillet, les bataillons soviétiques en première ligne tout au long du saillant procèdent à des sorties pour « tâter le terrain », afin de récolter des informations permettant au haut commandement de deviner le jour et l'heure exacte de l'offensive.

C'est ainsi que le 4 juillet, un certain nombre de faits révélateurs sont observés. La chronologie des événements est difficile à établir, mais au moins trois sources différentes sont décelables. Dès le matin, un rapport envoyé à Joukov et Vassilevski les informe qu'un soldat de

la 168e Infanteriedivision, capturé un peu plus tôt par la 6e armée de la garde, a avoué que l'offensive est prévue pour le 5 juillet, aux premières lueurs de l'aube. À 22 heures (certaines sources donnent l'horaire de 2 heures du matin), c'est au tour d'un pionnier de la 6e Infanteriedivision, dont on connaît le nom, Bruno Fermella, de parler aux hommes du renseignement militaire. Capturé lors d'un accrochage avec une patrouille de la 13e armée alors que lui et ses dix-sept compagnons essayaient d'ouvrir un passage dans un champ de mines, il les informe que l'attaque est prévue à 3 h 30 du matin (heure allemande). Enfin, un homme d'origine slovène déserte les rangs de la Wehrmacht et déclare que son unité a reçu l'ordre de relever les champs de mines et les barbelés face à elle. Il dit aussi que les troupes ont reçu cinq jours de ration et que l'offensive est prévue pour le 5 juillet, à 3 heures, ce que confirme une note de Vassili Grossman, alors correspondant de guerre, arrivé peu après le début de la bataille : « Dans la nuit précédant le 5 juillet a été attrapé et fait prisonnier un sapeur qui a confirmé que l'attaque commençait et que l'ordre avait été donné de procéder dans la nuit même au déminage. Grâce à cela, à l'aube du 5 juillet, nous avons été en mesure de procéder à un bombardement d'artillerie de contre-préparation de deux heures. »

Une ultime source permet à Joukov et Vassilevski de sentir souffler le vent de la bataille qui approche : dans la nuit du 3 au 4 juillet, les sapeurs allemands commencent à procéder à l'ouverture de voies d'insertion dans les champs de mines. À 16 heures, le 4 juillet, sous des pluies torrentielles, les Allemands effectuent des reconnaissances en force, sur une partie du front du XXXXVIIIe Panzerkorps, afin d'éliminer les sonnettes soviétiques (petits points d'appui disséminés dans le *no man's land* afin de prévenir une éventuelle attaque), les premiers points d'appuis des bataillons et les

postes d'observation avancés. Une centaine de Stukas apporte son soutien à ces actions. À 21 heures, la plupart des objectifs sont atteints. C'est au tour du IIe SS-Panzerkorps de lancer une attaque sur les hauteurs situées juste devant ses lignes, à 1 h 15 du matin, le 5 juillet. Cette attaque vise à s'emparer d'un point d'observation idéal pour l'offensive principale et ainsi découvrir les défenses soviétiques en aval de ces dénivelés. À 3 heures, les combats pour les hauteurs cessent. On peut se demander pourquoi ces actions n'ont pas été menées plus tôt, ce qui aurait permis à von Manstein d'apprécier le système défensif que l'Armée rouge avait édifié devant lui et ainsi prendre les mesures nécessaires. Nous pouvons légitimement avancer l'hypothèse qu'une attaque lancée trop tôt sur ces hauteurs, importantes du point de vue tactique pour les deux camps, aurait déclenché une réaction immédiate des Soviétiques. Cela aurait entraîné une bataille d'attrition avant l'heure, engendrant des pertes jugées inutiles par le commandement allemand. Mieux valait, peut-être, emporter les hauteurs d'un seul mouvement et lancer l'attaque principale quelques heures après.

Joukov sait maintenant à quoi s'en tenir. Enfin ! Il ordonne à Rokossovski de faire tirer son artillerie juste avant l'heure théorique de l'offensive. Ainsi, à 2 h 20, le 5 juillet, 970 pièces ouvrent le feu sur les premières lignes de la 9e Armee. Durant une heure et demie, une véritable canonnade tient éveillés les Landser. Ce n'est qu'à 4 h 40 que l'artillerie allemande entame sa propre préparation, soit une heure et demie après le début théorique de l'opération *Zitadelle*. Est-ce que les tirs soviétiques ont eu un effet retardateur ? Les prisonniers allemands étaient-ils mal informés ? Ont-ils joué la carte de la désinformation ? Toujours est-il qu'au feu roulant allemand les Soviétiques répondent rapidement par un tir de contre-batterie de 1 000 canons et obusiers lourds qui dure trente minutes. À 5 h 30, le

barrage d'artillerie allemand se déplace vers les profondeurs du dispositif ennemi.

À 22 h 30 le 4 juillet, Vatoutine déclenche aussi un tir préventif de 600 canons, au sud, avec l'espoir de créer un moment d'hésitation chez le commandement allemand. À 2 h 20, il réitère ses tirs, de façon plus intense, afin de gêner les préparatifs de la Wehrmacht. Les Allemands répliquent à partir de 3 h 30.

Ce n'est qu'après avoir ordonné les préparations d'artillerie que Joukov appelle Staline pour le prévenir : c'est le début de la bataille.

Quels ont été les effets de ces échanges d'artillerie ? À vrai dire, il est difficile d'en juger. Les artilleurs des deux camps ont des plans de tir préétablis : ainsi, les cibles du premier barrage d'artillerie soviétique sont composées à 80 % des positions d'artillerie et des postes d'observation adverses. Mais pour le second barrage, qui intervient après le début de la préparation allemande, les Soviétiques ne savent pas vraiment sur quoi ils tirent. Une zone de concentration de troupes ? Un nœud routier ? Une batterie adverse ? Les feux se font sur zone lors de cette seconde frappe, ce qui les rend moins dangereux pour les Landser qui, à ce moment-là, sont encore pour la plupart dans leurs tranchées un peu en retrait des premières lignes. Les Panzer ne semblent pas avoir beaucoup souffert. Seules les communications entre les différents postes de commandement de la 9e Armee ont été mises à mal. C'est d'ailleurs peut-être une des raisons du report de l'attaque de 3 heures à 5 h 30.

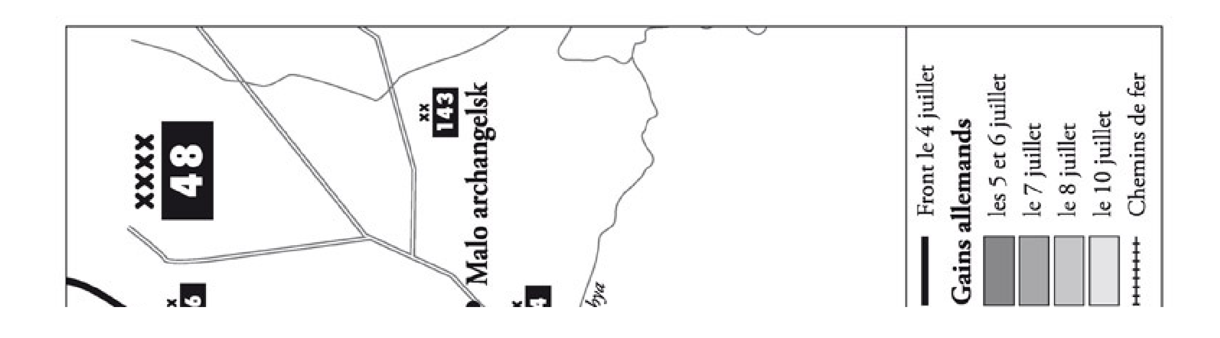
L'aviation entame elle aussi les opérations. Au sud du saillant, la 2e armée aérienne soviétique tente de détruire la Luftwaffe sur ses bases. Plus de 160 appareils prennent l'air au petit matin : les chasseurs doivent empêcher l'aviation ennemie de décoller tandis que les Sturmovik finiront le travail à coups de bombes et de roquettes. Mais, comble de malchance et coïncidence, tous les chasseurs

allemands ont décollé en même temps que les appareils soviétiques. Une quarantaine d'avions soviétiques sont interceptés et détruits durant les premières heures de la bataille, pour une dizaine de Me 109 et FW 190. La 2e armée aérienne perd la maîtrise de l'air pour vingt-quatre heures au-dessus de la pince sud de l'attaque allemande.

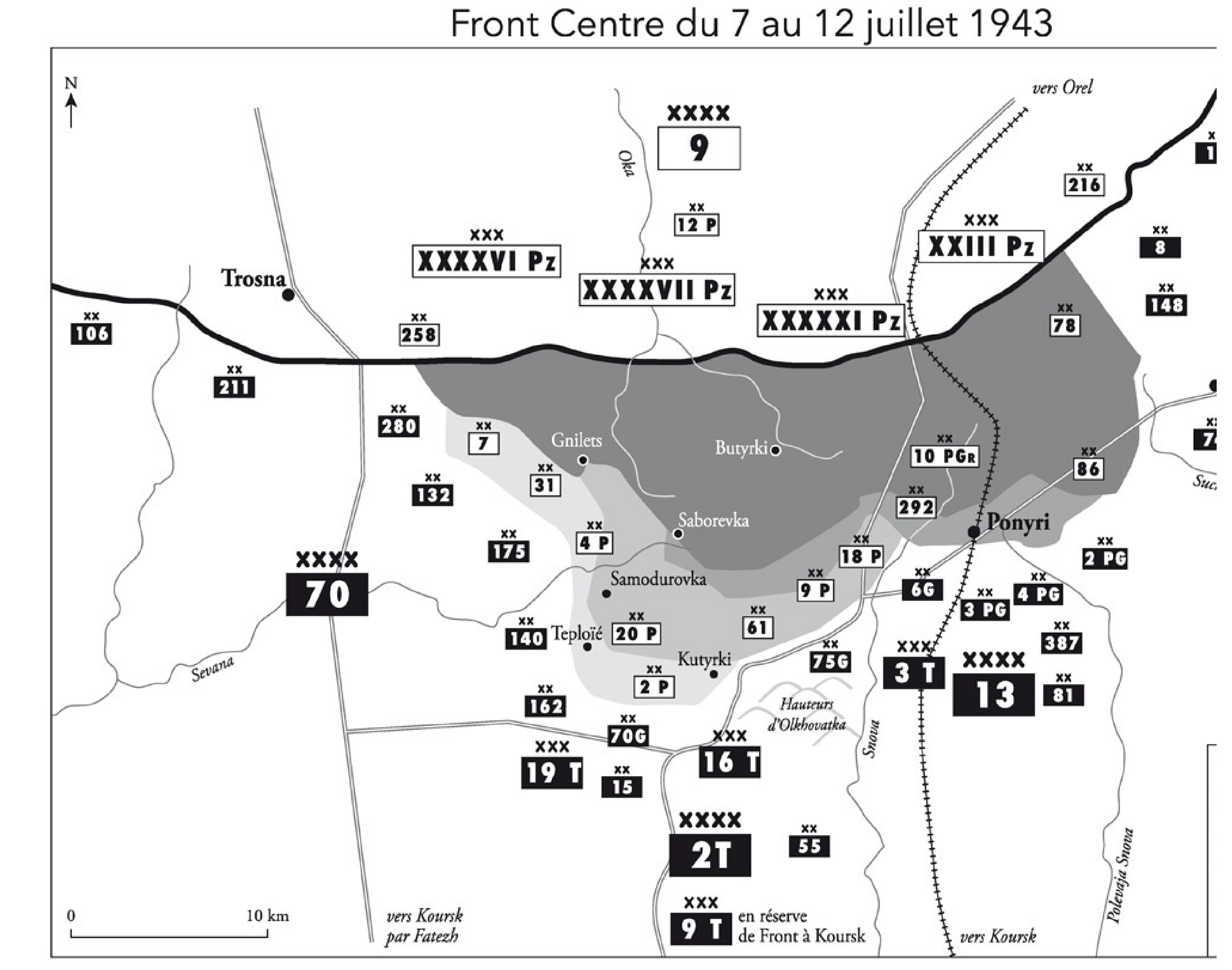
Au nord du saillant, Model lance ses troupes en deux phases successives : les XXXXIe Panzerkorps et XXIIIe Korps quittent leurs positions à 5 h 30 ; ce sont ensuite les XXXXVIIe et XXXXVIe Panzerkorps qui passent à l'attaque à 7 h 30.

L'ASSAUT DU 5 JUILLET

Il est 5 h 30 du matin ce 5 juillet 1943. Le soleil a commencé à darder de ses rayons le futur champ de bataille une heure plus tôt. Les Landser sortent de leurs retranchements et se regroupent par sections, par compagnies. Ils ont reçu leurs rations de combat pour cinq jours, ont fait leur paquetage et ont vérifié leurs armes, avec gravité, mais aussi confiance. Les échanges d'artillerie préliminaires ont eu peu de conséquences matérielles et les pertes sont négligeables, mais elles ont maintenu les hommes éveillés une partie de la nuit. De toute façon, le stress d'avant le combat ne leur aurait pas permis de prendre le repos dont ils avaient besoin.



Front Centre du 7 au 12 juillet 1943



Formant la première vague d'assaut, 8 divisions d'infanterie et 1 division de Panzer de la 9e Armee se mettent en branle sur une largeur de front de 40 kilomètres. Des paquets de 10 à 20 Panzer dépassent les groupes de soldats, qui leur emboîtent le pas, direction le sud, vers les premières tranchées soviétiques. Devant ces milliers de soldats allemands s'étend un terrain sans reliefs, couvert de champs de blé, de trèfle et de seigle. La terre, noire dans cette région, est rendue poussiéreuse par la chaleur estivale. Il fait déjà chaud et, dans quelques heures, on atteindra les 30 degrés Celsius. La poussière colle aux uniformes Feldgrau et même aux parois blindées des chars qui en soulèvent de grandes volutes. Le terrain est désespérément plat, sans possibilité de couvert sur des hectares. Un des rares dénivelés de la région est la chaîne de crêtes d'Olkhovatka, qui forme une petite hauteur au nord du village du même nom. Les pentes de ses collines sont un obstacle naturel dans ce plat paysage (maximum 300 mètres). Puis le terrain redescend régulièrement jusqu'à Koursk, situé à 120 kilomètres au sud. C'est un point d'observation unique et le seul véritable dénivelé dans toute la région, excepté les hauteurs entourant Teploïé, à l'ouest d'Olkhovatka. Paul Carell écrit que pour Model et ses troupes,

> l'enjeu [de la bataille] en est les hauteurs d'Olkhovatka dont le point essentiel est la cote 274. Ces collines constituaient à la fois le but tactique que Model avait fixé à ses troupes, et l'objectif essentiel de son plan : les occuper, c'était introduire la clé dans le verrou qui bouclait la porte de Koursk. Car la chaîne de collines d'Olkhovatka est, du point de vue stratégique, le pilier central des crêtes qui s'étendent entre Orel et Bielgorod. Leur versant oriental donne naissance à l'Oka et à une infinité de petits cours d'eau. De là, on découvre

> Koursk, dont l’altitude est inférieure de 125 mètres à celle d’Olkhovatka. Qui tient ces hauteurs tient toute la région entre l’Oka et le Seim.

Leurs abords et les pentes sont donc particulièrement bien aménagés par les défenseurs soviétiques.

Walter Model choisit une tactique différente de son homologue au sud. Disposant de plus d’infanterie, il cherche à percer les premières lignes adverses grâce à elle et à l’action de l’artillerie, avec le soutien de blindés tels que les canons d’assaut Sturmgeschütze III et Ferdinand. Ces derniers, s’ils sont rattachés administrativement au s. Panzerjägerregiment 656, sont en fait engagés par groupe de 10 ou 15 engins et envoyés en soutien des divisions qui en ont besoin. C’est pourquoi il n’est pas toujours aisé de définir où sont affectés ces blindés en fonction du moment de la bataille.

Model conserve le gros de ses Panzer pour l’exploitation, le lendemain. Ce faisant, il préserve ses forces de choc blindées, mais au prix d’une surexposition de son infanterie.

À 5 h 40, les troupes d’assaut allemandes mettent un pied dans le no man’s land qui sépare les deux lignes adverses et se dirigent vers les points de passage signalés dans les champs de mine par les sapeurs quelque temps plus tôt.

Model a déployé en premier échelon, à l’est de son front, les 216ᵉ Infanterie et 78ᵉ Sturmdivisionen du XXIIIᵉ Armeekorps du général Freissner. La première division compte un tiers de fantassins en plus et, surtout, une artillerie sans commune mesure avec ses homologues standards : 214 pièces d’artillerie, 57 lance-roquettes Nebelwerfer et 62 canons d’assaut. C’est une « division de rupture » dans l’esprit des Stosstruppen de la Première Guerre mondiale. Son artillerie et ses blindés doivent lui permettre de percer rapidement les

premières lignes ennemies. L'objectif de ces 2 divisions est double : elles doivent d'abord pénétrer entre les 13e et 70e armées afin d'atteindre la ville de Maloarkhangelsk, important nœud de communication à droite du nord du saillant. Ce faisant, elles pourront couvrir le flanc gauche de la 9e Armee et repousser les inévitables contre-attaques blindées soviétiques venant des réserves positionnées à l'est du saillant. Le second objectif de Freissner est de faire diversion en faisant croire au commandement soviétique que l'axe d'attaque de la 9e Armee se situe dans cette région, et non plus à l'ouest.

Au centre, les XXXXIe et XXXXVIIe Panzerkorps constituent la force de frappe principale. En premier échelon, d'est en ouest, sont lancées 3 divisions d'infanterie et 1 de Panzer : les 86e, 292e et 6e Infanteriedivisionen et la 20e Panzerdivision. Les fantassins sont cependant appuyés par d'importantes forces blindées. Ainsi, Model a alloué le soutien du s. Panzerabteilung 505, équipé de 31 Tiger en trois compagnies, à la 6e Infanteriedivision. Y sont adjoints : les 45 Ferdinand du s. Panzerjäger Abteilung 653 (du s. Panzerjägerregiment 656), affectés à la 292e I.D. ; les 45 Brümmbar du Sturmpanzeratbeilung 216 et 44 Ferdinand du s. PzJägAbt. 654, en soutien de la 86e I.D. ; un peu plus de 170 canons d'assaut StuG III. Leur objectif est de prendre les hauteurs d'Olkhovatka et la localité de Ponyri, par laquelle passe la voie de chemin de fer Orel-Koursk, puis de foncer sur Koursk. En face, la 13e armée soviétique du général Nikolaï Poukhov va encaisser le choc principal, mais elle y est tout à fait préparée : ses 15e et 81e divisions de fusiliers en premier échelon sont soutenus par les 307e et 6e divisions de fusiliers de la garde. En dernier échelon est déployée la 2e armée blindée.

Enfin, à l'aile droite, trois divisions d'infanterie du XXXXVIe Panzerkorps, les 31e, 7e et 258e Infanteriedivisionen ont, comme à

l’aile gauche, pour but de protéger le flanc de la poussée principale en avançant parallèlement à celle-ci. En face, la 70e armée de Galanine doit défendre les hauteurs de Teploïé.

Model a gardé en réserve, au centre, les 2e, 9e et 18e Panzerdivisionen, qu’il veut faire intervenir au second jour de l’offensive. Enfin, en réserve générale, il dispose des 4e et 12e Panzerdivisionen et de la 10e Panzergrenadierdivision.

Tandis que les troupes allemandes avancent, la 6e Luftflotte expédie une centaine de bombardiers Heinkel 111 et Junkers 88 ainsi que 170 Junkers Ju 87 Stukas sur les positions avancées soviétiques. Les VVS tentent de s’interposer, sans grand succès, aux premières heures de l’offensive.

En ce premier jour, au centre du dispositif de la 9e Armee, l’attaque allemande est donc composée de groupes de 25 à 35 canons d’assaut soutenant des compagnies de fantassins. Pour dégager la voie aux premières vagues d’assaut, des unités de pionniers allemands ont pratiqué des ouvertures dans les champs de mines disséminés dans le *no man’s land*, mais le sol ferrugineux très caractéristique du plateau de Koursk affole les détecteurs de métaux et les hommes sont donc obligés de fouiller le sol à l’aide de leurs baïonnettes pour trouver les mines, ce qui prend beaucoup de temps. Afin d’accélérer le processus, certaines unités sont équipées d’engins de démolition. C’est ainsi que trois compagnies de Borgward B-IV sont allouées aux s. Panzerabteilung 505 et s. Panzerjägerregiment 656. Ces petits blindés de moins de 4 tonnes transportent 450 kilos d’explosifs. Amenés en première ligne par un conducteur, ils sont ensuite radioguidés depuis un Panzer III ou un StuG III jusqu’au champ de mines. Y est ensuite déposé l’explosif, l’engin se retirant pour échapper à la détonation qui provoque l’explosion de toutes les mines sur un rayon de 50 mètres. Mais les tirs d’artillerie et les mines

endommagent un grand nombre de ces engins avant qu'ils n'aient pu faire leur office. Dans d'autres secteurs, ce sont des chenillés de démolition Goliath qui sont employés dans la même optique : filoguidés, ils contiennent 100 kilos d'explosif et sautent avec lui. Les mines seront une vraie plaie pour les fantassins et les équipages allemands : à la fin de la journée, 32 Ferdinand ont été immobilisés par ces dernières…

En ces premières heures de l'offensive, lorsqu'un nid de résistance, comme un groupe de canons antichars soviétique, se dévoile, les Ferdinand et Tiger peuvent les détruire à bonne distance, plus de 1 200 mètres, cela sans que les artilleurs soviétiques puissent répliquer. Mais les champs de mines jouent aussi leur rôle : après quelques centaines de mètres, les blindés allemands sont obligés de dévier de leur route et tombent sur des défenses antichars de plus en plus denses, positionnées dans l'axe des goulots d'étranglement formés par leur disposition. De même, les fantassins, pris sous un déluge de feu d'armes légères et des barrages provenant de l'artillerie soviétique, sont cloués au sol, incapables de suivre les blindés qu'ils sont censés protéger. Dans ce terrain plat comme la main, trouver un couvert entraîne des pertes supplémentaires car les légers dénivelés et bosquets d'arbres sont truffés de mines antipersonnel. Isolés, les canons d'assaut sont peu à peu immobilisés par les mines ou les fusils antichars qui, tirant à bout portant, déchenillent les engins les uns après les autres. Il faut en effet se rendre compte que, dans un char en mouvement dont toutes les trappes sont fermées à cause des éclats d'obus qui saturent l'atmosphère, la visibilité est quasiment nulle à plus de quelques mètres. Les équipes de « chasseurs de chars » soviétiques le savent et, profitant de l'absence de fantassins, s'approchent au plus près des Panzer en sachant très bien quels sont les angles morts de chaque type de blindé. Ils lancent alors des

cocktails Molotov et des grenades sur les plages arrière de l'engin, endommageant le moteur et immobilisant définitivement les blindés. Ces équipes ont été suffisamment bien formées pour avoir les nerfs assez solides et laisser passer les chars au-dessus de leurs tranchées, puis se précipiter à leur poursuite pour les attaquer par l'arrière. Plus les groupes de chars s'enfoncent dans les lignes soviétiques et plus les pertes augmentent. Outre les canons et les équipes de sapeurs, les chars allemands doivent également faire face aux avions d'assaut soviétiques, les fameux Il-2 Sturmovik, qui, au prix de pertes importantes, finissent par percer le rideau de couverture de chasse de la Luftwaffe et attaquent les chars isolés.

La première ligne de tranchées est atteinte par les Landser, qui doivent se battre au corps à corps pour l'emporter face à des *frontoviki* qui préfèrent souvent mourir sur place plutôt que d'abandonner leurs boyaux.

À l'ouest du XXXXVIIe Panzerkorps, la 20e Panzerdivision, après avoir pratiqué des trouées dans les champs de mine à l'avant de l'unité, s'élance avec ses Panzer III et IV. Objectif : la ligne entre Gniletz et Bobrik, défendue par les 47e et 321e régiments de la 15e division de fusiliers. Repoussant les défenseurs soviétiques de 5 kilomètres en arrière, la division subit de lourdes pertes du fait de l'intervention des avions d'attaque au sol de la 16e armée aérienne. À sa gauche, la 6e I.D. s'élance à son tour à 6 h 20, soutenue par les 31 Tiger du s. Panzerabteilung 505. Le flanc gauche du 676e régiment de la 15e division est enfoncé. Le régiment doit reculer. Avançant rapidement, les Tiger sont à Butirky à 9 h 30, 5 kilomètres à l'intérieur des lignes soviétiques, menaçant le flanc gauche de la 81e division, fortement engagé par la 292e I.D. À midi, ils ont parcouru 5 kilomètres supplémentaires.

La division, appuyée par les 44 Ferdinand du s. Panzerjäger Abteilung 653 du Major Steinwachs, parvient à enfoncer les lignes ennemies sur 4 kilomètres de profondeur, atteignant Alexandrovka et formant un coin dangereux entre la 15e et la 81e division. Cependant, les canons d’assaut superlourds sont isolés en avant de leur infanterie, alors qu’ils sont censés progresser à leur rythme, car ils sont là pour soutenir les fantassins et non pour former un point blindé esseulé. Sans support rapproché, les Panzerjäger sont pris à partie par les équipes de sapeurs d’assaut soviétiques tandis que les Landser, eux, doivent lutter contre les nids de mitrailleuses et de canons d’infanterie qui, ne s’étant pas révélés au passage des blindés, tirent à bout portant.

Un autre phénomène qui va considérablement gêner les troupes allemandes est la capacité des unités soviétiques à ériger de nouveaux champs de mines en un temps record. Durant les vingt-quatre premières heures de la bataille, des groupes de sapeurs, dont chaque homme porte 4 mines antichars ou antipersonnel, se glissent derrière les premières vagues d’assaut allemandes et ne disposent pas moins de 6 000 mines diverses sur leurs arrières. Les unités allemandes de second échelon, mais aussi les soldats et véhicules revenant vers l’arrière pour diverses raisons, sautent sur ces engins, provoquant des pertes substantielles et surtout un sentiment d’insécurité constant. C’est ainsi qu’un détachement de sapeurs soviétiques dépose 1 000 mines devant une attaque allemande sur la 81e division de fusiliers : 17 des 40 blindés qui accompagnent l’infanterie allemande sont ainsi immobilisés.

Cependant, la poussée est irrésistible et les 15e et 81e divisions de fusiliers sont enfoncées. Ce premier jour, elles doivent se replier de 10 kilomètres et rejoindre la seconde ligne de défense.

À l'ouest, les 3 divisions du XXXXVIe Panzerkorps remplissent leur office : elles enfoncent les divisions de la 70e armée et pénètrent sur 5 kilomètres les lignes de la 132e division, prenant la localité de Gniletz. La 70e armée est ainsi immobilisée dans ce secteur, ne pouvant apporter son appui à la 15e division de fusiliers. Mais la 132e division de fusiliers a opposé une résistance acharnée qui a causé de lourdes pertes aux 3 divisions allemandes et celles-ci n'iront pas beaucoup plus loin.

À l'est du XXXVIIe Panzerkorps, le XXXXIe Panzerkorps part à l'assaut de Ponyri. Cette petite localité comprend une gare, un château d'eau et une école qui vont être les lieux de furieux combats. La 86e Infanteriedivision – principale force d'attaque sur ce secteur, soutenue par le Sturmpanzerabteilung 216 (45 Brümmbar, canons d'assaut avec obusier de 150 mm) et par un détachement de Ferdinand – réussit à percer les défenses soviétiques, et l'un de ses régiments atteint les faubourgs de la bourgade en fin d'après-midi. De ces combats, un officier soviétique d'une brigade blindée déployée dans la région dira que sa

> brigade entre en ligne au moment où les chars allemands tentent d'envelopper un régiment en voie de repli. Notre contre-attaque est déclenchée à 18 heures. L'infanterie motorisée suit les chars qui, sous le feu d'artillerie intense, se déploient en vue d'atteindre un monticule au-delà duquel combat le régiment en danger. Feu d'enfer à travers la plaine. Le bataillon de chars de droite est attaqué par 15 Tiger et des Ferdinand. De l'infanterie, en rangs serrés, les suit. Cela s'annonce mal : 3 de nos chars sont incendiés. Il faut une heure et demie à nos fantassins motorisés et à nos canons lourds automoteurs pour rétablir la situation. Le duel s'est

> engagé entre 900 et 1 000 mètres. L'ennemi se retire après avoir perdu 6 chars.

Il n'y a évidemment pas de Tiger dans ce secteur, mais bien des chasseurs de chars lourds. La brigade blindée en question doit se replier sur de nouvelles positions. L'officier poursuit : « Dans la nuit du 5 au 6 juillet, nos chars occupent de profondes tranchées. Leur tourelle seule émerge. »

À l'extrême est du front, les 78e Sturminfanteriedivision et 216e Infanteriedivision, soutenues par quelques Ferdinand du s. Panzerjägerabteilung 654 du Hauptmann Henning (qui a remplacé le Hauptmann Noak, blessé) et leurs canons d'assaut respectifs, attaquent les puissantes défenses des 148e, 8e et 16e divisions de fusiliers. Le général Freissner se plaindra de la densité des défenses de ce secteur, comprenant des casemates bétonnées ainsi qu'un réseau très épais de champs de mines et de tranchées. Rokossovski a en effet transformé Maloarkangelsk en une « place forte », car il a besoin de conserver coûte que coûte cette localité, pivot de la défense de l'aile droite du Front Centre. La chute de la localité permettrait aux Allemands de se répandre vers l'est, l'ouest ou le sud du front. Soutenues par des attaques de Stukas, les 3 divisions allemandes (un régiment de la 36e Infanteriedivision participe à l'attaque, sur l'aile gauche du XXIIIe Armeekorps) ne peuvent avancer de plus de 1,5 kilomètres. Pire, en fin de journée, elles sont même repoussées par endroits sur leurs positions de départ par de furieuses contre-attaques locales.

Rokossovski, dans son poste de commandement, voit se dessiner tout au long de la journée la direction générale des forces allemandes. Les éléments sont maintenant sur la carte : la poussée

principale de Model n'est pas vers Ponyri, à l'est, mais vers Olkhovatka, au sud. En un sens, cela lui enlève un grand poids : il sait maintenant où il doit positionner ses réserves et où l'effort principal de résistance doit être mené. En milieu de matinée, il ordonne au lieutenant-général Alexei Grigorevitch Rodin, qui commande la 2e armée blindée, de commencer les préparatifs pour lancer, le lendemain, une contre-attaque en forme de pince contre la pointe de l'avance allemande qui se dirige vers Olkhovatka. Pour cela, il lui alloue l'appui du 19e corps blindé, qui fait partie de la réserve générale de la 13e armée et du 9e corps blindé indépendant (réserve du Front) ; les divisions d'infanterie des 17e et 18e corps de fusiliers de la garde de la 13e armée doivent dans le même mouvement repousser les Allemands hors de la première ligne de défense. Rodin positionne son 3e corps blindé à droite, dans la région de Ponyri, tandis que le 19e corps blindé est déployé à gauche, au nord-est de Molotichi, près de la localité de Samodourovka, au niveau de l'aile droite menacée de la 70e armée. Le 16e corps blindé doit se positionner à droite de cette dernière, en soutien de la 13e armée, au nord d'Olkhovatka. Enfin, le 9e corps blindé reste en arrière, afin de renforcer le cas échéant la 2e armée blindée. Mais les mouvements vers les positions de départ se font de nuit et à travers les régiments d'infanterie occupant les positions défensives. La mise en place des unités est lente et, le lendemain matin, alors que l'assaut doit être donné tout au long du front, seule une fraction des chars est disponible pour la contre-attaque de grand style imaginée par Rokossovski, soit 200 chars sur 450.

Le bilan que Model peut tirer de cette première journée n'est pas des plus optimiste. Sur ses ailes gauche et droite, l'avance a été très ténue. Au centre, il a pu repousser les 15e, 81e et une partie de la 132e division de fusiliers sur la seconde ligne de défense, mais au prix

de lourdes pertes en hommes et surtout en blindés. Au centre, l’avance est le plus importante, les 2 corps d’armée allemands ayant formé une hernie de 20 kilomètres de large sur 5 à 10 de profondeur dans les défenses de la 13e armée. La première ligne de défense soviétique reste cependant intacte dans les autres secteurs, sur une profondeur de 6 à 10 kilomètres. Model a perdu définitivement une cinquantaine de blindés et une quarantaine réparable en quelques jours, ce qui représente toute de même l’équivalent d’une Panzerdivision. Mais, surtout, lui et ses subordonnés ont pu, au cours de cette première journée, juger de l’importance et de la densité des défenses soviétiques, et le nombre réduit de prisonniers augure d’une résistance sans commune mesure de la part de l’infanterie soviétique.

Mais Model n’a pas encore fait intervenir le gros de ses forces blindées. Il prévoit donc, pour le lendemain, une attaque du XXXXVIIe Panzerkorps dans le secteur se trouvant entre Bobrik, au sud-est de Gniletz, et Butirky, à l’ouest d’Alexandrovka. En réduisant le front d’attaque principal à seulement 8 kilomètres, Model espère emporter la décision le 6 juillet.

ATTAQUES ET CONTRE-ATTAQUES : LES 6-7 JUILLET

Mais Rokossovski ne veut pas en rester là et cherche à perturber les préparatifs allemands. Après avoir déclenché un barrage d’artillerie du 4e corps d’artillerie de pénétration (plus de 1 200 bouches à feu) de 70 minutes, il lance sa contre-attaque, peut-être prématurément, à 3 h 50 du matin. Nous l’avons vu, ses chars ne sont pas tous en position et les brigades blindées vont être engagées au fur et à mesure de leur arrivée sur la ligne de front. Ainsi, entre Ponyri et Saburovka, pas moins de 1 000 chars et canons d’assaut,

accompagnés d'infanterie et soutenus par l'artillerie de la 13e armée, s'élancent dans le but de déloger les Allemands et leurs 230 Panzer de la première ligne de défense. Le 3e corps blindé attaque en direction des positions du XXXXIe Panzerkorps et le 19e corps blindé vers le flanc droit du XXXXVIIe Panzerkorps, depuis Nikolskoï. Ailleurs, la 6e I.D., attaquée par le 16e corps blindé, doit reculer, dans certains secteurs, de 3 kilomètres. Mais deux brigades blindées tombent dans une embuscade tendue par les Tiger et sont quasiment anéanties, refroidissant ainsi les ardeurs du 16e corps blindé. Toujours dans une fâcheuse posture, la 6e I.D. peut heureusement compter sur l'arrivée de la 2e Panzerdivision, fraîchement engagée, qui repousse les blindés soviétiques. Les combats font encore rage mais, finalement, les T-34 et T-70 sont encore une fois obligés de se replier sans avoir pu déloger les Allemands de leurs positions. Partout, les chars soviétiques sont repoussés et les Allemands en profitent même pour avancer de 2 ou 3 kilomètres vers la seconde ligne de défense.

Durant les cinq heures qui suivent, les pionniers allemands travaillent à ouvrir des brèches dans les champs de mines couvrant le secteur entre la première et la seconde ligne de défense. Une partie de ces mines a été posée par les sapeurs soviétiques durant la nuit. Afin de perturber leur travail, artilleurs et tireurs isolés harcèlent sans relâche les démineurs allemands. À 9 h 30, alors que la chaleur commence à se faire sentir, Model lance l'assaut de la journée. Il a inséré entre la 20e Panzerdivision et la 6e Infanteriedivision la 2e Panzerdivision, à laquelle il a attaché le s. Panzerabteilung 505. À gauche de la 6e I.D., c'est la 9e Panzerdivision qui doit emporter le morceau. Enfin, la 18e Panzerdivision, qui intervient entre les 292e et 86e I.D., doit aider ces deux divisions à prendre Ponyri.

La 2e Panzerdivision de Vollrath Lübbe et la 9e Panzerdivision, accompagnées par la 6e I.D., sont déployées entre Saborovka et

Pervyye Ponyri, soit un front de 10 kilomètres sur lequel se concentrent près de 300 chars et canons d'assaut. Les 3 divisions se lancent à l'assaut de Kaschara, dernière localité avant Olkhovatka, et clé de la cote 274 qui se situe entre les deux localités. Ce point est d'une importance stratégique : si la cote 274 tombe aux mains des Allemands, ceux-ci pourront déferler depuis les hauteurs d'Olkhovatka vers Koursk, sans plus aucun obstacle naturel à leur opposer. Rokossovski en était conscient et a truffé l'espace entre Kaschara et la cote 274 de centaines de mètres de tranchées et de fossés antichars. Les Allemands sont donc sur le point d'attaquer l'un des secteurs les mieux défendus du front.

Le bal s'ouvre sur le son des Nebelwerfer qui envoient bordée sur bordée. Le ciel est zébré de sillons laissés par le projectile. Dans un sifflement assourdissant caractéristique de ces armes, des centaines de fusées passent au-dessus des troupes allemandes pour labourer les premières lignes soviétiques. En réponse, les Katiouchas crachent des milliers de munitions sur les positions de départ allemandes. Après plusieurs minutes de ce feu dantesque, le second régiment de Panzer de la 2e Panzerdivision, composé de Panzer IV, prend les hauteurs d'assaut. Mais ici aussi les points d'appui antichars bien camouflés, les sapeurs volants et les équipes de fusils antichars font des ravages parmi les blindés allemands. Rapidement, les contreforts de la cote 274 se constellent de panaches de fumée noire provenant des Panzer à l'agonie. Dans ce petit bout de terre, les scènes de la veille se répètent : chars embossés et canons antichars qui se révèlent au dernier moment, mines et cocktails Molotov qui immobilisent les Panzer, mitrailleuses et mortiers qui clouent au sol les Landser, Sturmoviks et Stukas qui tentent d'apporter leur soutien. Mais rien n'y fait : les unités allemandes attaquent, se reforment, repartent à l'assaut plusieurs fois dans la journée, cela pour des gains limités.

La 20e Panzerdivision de Mortimer von Kessel doit enlever la localité de Samodourovka, à 5 kilomètres à l'ouest de Kashara. Si Bobrik est pris vers 15 heures, la région qui entoure Samodourovka est constellée de ravines et de coupures humides qui empêchent une progression rapide dans l'après-midi. La localité est entourée d'un dense réseau de tranchées dans lesquelles viennent buter les chars de la division. Ils ne peuvent atteindre le village. À l'est, la 9e Panzerdivision de Walter Scheller connaît une meilleure progression, mais elle se retrouve ainsi à former un ergot dans le front, se mettant en danger sur ses flancs.

Si la 31e Infanteriedivision, à l'ouest, prend finalement Gniletz, le reste du XXXXVIe Panzerkorps ne peut plus fournir un effort durable.

La gare de Ponyri finit par tomber aux mains du XXXXIe Panzerkorps qui est arrêté par les feux de la seconde ligne de défense et l'arrivée de la 307e division de fusiliers, soutenue par des régiments de canons d'assaut.

Enfin, le XXIIIe Armeekorps reprend lui aussi sa marche. Mais, comme la veille, les divisions de Freissner peinent à percer les défenses soviétiques : Maloarkhangelsk se trouve encore bien loin.

Joukov détache de plus en plus de renforts auprès de Rokossovski : des colonnes de blindés et de fantassins, avançant à marche forcée dans la chaleur et la poussière noire de Koursk, se dirigent vers Ponyri et Olkhovatka. C'est maintenant une course contre la montre que se livrent Model et Joukov : si le premier prend Olkhovatka avant l'arrivée des renforts soviétiques, c'est une brèche de 10 kilomètres qui s'ouvre dans les lignes du Front Centre ; si les renforts envoyés par le second arrivent à temps, Model ne pourra plus espérer percer la défense soviétique. Ce dernier a, en ce 6 juillet, perdu encore une centaine de blindés, les Soviétiques le double.

L'avance n'a été que minime, les forces allemandes ne bordant la seconde ligne de défense qu'à certains endroits.

Durant la nuit du 6 au 7 juillet, les équipages allemands se reposent après vingt-quatre heures de combats éprouvants. Leurs camarades fantassins ne peuvent pas en faire autant : de petits biplans Po-2 les harcèlent toute la nuit à coups de bombes et de fusées éclairantes, tandis que sur la ligne de front les patrouilles doivent faire le coup de feu avec les équipes de sapeurs soviétiques. De son côté, Rodin ordonne à ses chars et aux 2 nouveaux régiments blindés qui lui ont été affectés de s'enterrer sur les hauteurs d'Olkhovatka : ne doit dépasser que la tourelle.

Le lendemain, 7 juillet, les Allemands réitèrent leur poussée tout au long du front, depuis Maloarkhangelsk jusqu'à Nikolskoïé, l'axe principal de l'effort allemand se situant sur les hauteurs allant de Molotichi à Ponyri. Au matin, la 18e Panzerdivision de Karl-Wilhelm von Schlieben et la bien éprouvée 292e I.D. du XXXXIe Panzerkorps marchent de nouveau vers Ponyri. Mais Rokossovski, qui ne tient pas à ce que la ville tombe entre les mains allemandes, y a dépêché des renforts, dont la 6e division de la garde. La Luftwaffe effectue de nombreuses sorties pour appuyer les assauts répétés des 2 divisions, qui arrivent néanmoins à avancer malgré des pertes non négligeables. Au soir, Ponyri, qui a été transformé par les combats et les bombardements en un brasier infernal, résiste toujours aux Allemands. Cette bataille est une des plus rudes de l'opération *Zitadelle*. Elle « dura trois jours et trois nuits. Une fumée noire restait en suspension dans l'air et les visages des hommes étaient absolument noirs. Tous avaient la voix enrouée d'avoir crié, car seul un cri pouvait être entendu dans le tonnerre et les bruits de ferraille », note Vassili Grossman, correspondant de guerre soviétique. À la droite de la 9e Armee, les 2e et 20e Panzerdivisionen attaquent sur

un axe nord-sud Samodourovka-Teploïé-Molotichi, soutenues par la demi-douzaine de Tiger encore opérationnels. Après cinq nouvelles attaques, les gains sont minimes et il ne reste, au soir, que deux Tiger en état de marche.

8 JUILLET : MODEL ENVOIE TOUTE SA PUISSANCE

Le 8 juillet, Model engage son ultime réserve blindée : la 4e Panzerdivision de Dietrich von Saucken et ses 101 blindés. Elle doit soutenir la 20e Panzerdivision dans sa tentative pour conquérir Samodourovka puis rejoindre Teploïé et ses hauteurs. À sa gauche, les 96 Panzer de la 2e Panzerdivision déjà très éprouvée, doivent renouveler leurs attaques vers Olkhovatka. Dès 8 heures du matin, des paquets de 60 à 100 chars, accompagnés d'infanterie, attaquent à quatre reprises en direction de Samodourovka, à l'ouest, ainsi que la cote 257 et les hauteurs d'Olkhovatka, à l'est. Mais le mauvais temps et les essaims de plus en plus denses de la chasse soviétique empêchent la Luftwaffe de soutenir efficacement ces assauts. Un témoin allemand des combats raconte que, lors de cet engagement, une compagnie du régiment de grenadiers de la 20e Panzerdivision perd en moins d'une heure tous ses officiers – tués ou blessés. Il observe aussi que les bataillons ne sortent d'une tranchée que pour tomber dans une autre, dans laquelle les combats au corps à corps sont violents, et ce toute la matinée. Les compagnies fondent jusqu'à n'avoir plus que l'effectif de sections…

Dans le courant de la journée, Rokossovski envoie dans ce secteur plusieurs unités de renfort, soit l'équivalent de 2 divisions de fusiliers, 2 brigades blindées et 1 brigade antichars. Les combats sont d'une rare intensité : chaque bout de terrain voit les Panzer pris pour cible

par un nouveau point d'appui antichars soviétique, et tous les 10 mètres, les assaillants découvrent de nouvelles tranchées et autres bunkers en rondins de bois. Les Soviétiques se défendent avec acharnement mais sont repoussés sur les hauteurs, au sud de Samodourovka et Teploïé (qui tombent par la même occasion), signifié par la cote 240. À trois reprises, et notamment de nuit, les grenadiers de la 4e Panzerdivision tentent de prendre d'assaut la position, sans succès. Ils sont chaque fois repoussés par les tirs provenant de positions bien enterrées en haut des collines. Récit du Leutnant Reinhard Peters, de la 4e Panzerdivision : « L'une après l'autre, les escadrilles de notre Luftwaffe passent au-dessus de nous dans un bruit de tonnerre : Stukas, bombardiers. Cela dure des heures. Tous larguent leur charge de bombes sur la hauteur. Les Stukas attaquent aussi des objectifs isolés, les T-34 et KV-1 enterrés sur la pente juste devant nous. Nous sommes rassurés, cela ne peut que réussir. […] Quand nos chars surgissent des ravins de Samodourovka, ils essuient un tir acharné de pièces antichars et de blindés. » L'attaque vers les hauteurs est ainsi ralentie. Une compagnie arrive à atteindre les premières maisons de Teploïé et reçoit l'appui de Tiger du s. Panzerabteilung 505, mais « au moment où je suis en train d'observer le terrain, sur le bord du tourelleau avec des jumelles de campagne, poursuit Peters, une pression formidable avec détonation assourdissante me frappe sur le siège du commandant. Maintenant, on est touchés, pensai-je. Mais nous sommes indemnes, notre char aussi. On trouve l'explication très vite. Un Tiger a cherché le couvert derrière mon Panzer IV. Quand le coup est parti, l'embouchure du canon de 88 mm était à peine distante d'un mètre de ma trappe de tourelle ouverte. Ce n'est pas ainsi que nous imaginions l'emploi des Tiger ! » Et pour cause : le terrain est plat, ne présente pas de couvert suffisant et les tirs proviennent de partout.

Les équipages, même ceux des puissants Tiger, sont alors dans un état de stress avancé.

À l'est, les 9e et 18e Panzerdivisionen, en appui des 292e et 86e I.D. dans leur tentative de prendre possession des derniers quartiers de Ponyri, attaquent également. Tandis que les Panzer tentent d'encercler le village, les fantassins s'engagent dans un combat de rues qui n'a rien à envier aux pires moments de la bataille de Stalingrad. Cet affrontement va cristalliser les efforts du XXXXIe Panzerkorps. En face, la 307e division de fusiliers du colonel Enshin ne faiblit pas et reçoit toujours plus de renfort. La veille, elle a eu celui d'une brigade blindée et du 1442e régiment de canons d'assaut composé des puissants SU-152. À la fin de la journée du 8 juillet, la voie ferrée Orel-Koursk est coupée et le nord de la localité occupé par les Allemands. Les combats durent aussi une partie de la nuit et les foyers d'incendie éclairent les combats comme en plein jour. Panzer IV, T-34 et Su 152 tirent à bout portant dans les ruines de la gare et de l'école. Les canons d'assaut et les raids aériens, des deux côtés, creusent les rangs des fantassins.

EXEMPLE TACTIQUE SOVIÉTIQUE DE PONYRI : L'AUTRE PROKHOROVKA

Là où la pince sud de l'opération *Zitadelle* a sa bataille de Prokhorovka, la pince nord a sa bataille de Ponyri. Abcès de fixation du commandement de la 9e Armee, qui y engouffre toujours plus de troupes, même si ce n'est pas un objectif essentiel, et qui s'acharne à tenter de conquérir la localité alors même que tout est perdu, Ponyri et sa gare ont des points communs avec la bataille de Stalingrad. Combats de rues acharnés, destruction complète de la ville, échec

final des Allemands, résistance sans limites de pertes des Soviétiques, tout ceci a contribué à donner à cette bataille le surnom de « Stalingrad du saillant de Koursk ». Penchons-nous un peu sur cette « bataille dans la bataille » car, plus que symbolique, elle incarne la défense soviétique au nord du saillant.

Pour ce faire, remontons un peu le temps. Au début de la guerre, la posture défensive n'est pas vraiment dans les « gènes » de l'Armée rouge qui doit alors réapprendre ce concept dans la douleur. Tout d'abord, il lui faut remettre en question les enseignements de générations d'officiers qui ont baigné à tous les niveaux dans un esprit fortement offensif. En effet, dans les années 1920-1930, les Soviétiques développent des forces, des techniques et des concepts relevant de l'offensive à outrance, cela au détriment de toute étude sur la défensive. À tel point que, dans le manuel de campagne de 1936, seules 20 pages sur 300 sont consacrées à la défensive et uniquement dans deux cas précis : lors d'une pause dans un mouvement offensif afin de reformer les unités ; lors d'un arrêt ponctuel pour repousser une contre-attaque ennemie, le tout dans l'idée de repartir à l'offensive dans les plus brefs délais. Après le début de l'invasion en 1941, il faut donc que l'Armée rouge entraîne les troupes et les cadres afin de les rendre aptes à tenir une ligne de défense efficace et à utiliser les nouvelles armes et doctrine permettant de tenir en échec une attaque coordonnée, le tout en combinant le maximum d'armes.

Mais au début de la guerre germano-soviétique, les divisions et brigades de l'Armée rouge, en sous-effectifs, sont trop souvent contraintes d'étirer leurs forces sur un large front, ne présentant à l'ennemi qu'un seul échelon de troupes. Cela induit des défenses sans profondeur, avec peu ou pas de réserve, pas de canons antichars et peu d'artillerie de soutien. Les hommes s'enterrent rarement dans les

tranchées, celles-ci n’étant pas encore intégrées dans les conceptions défensives du commandement soviétique. L’ennemi a donc tôt fait de percer ce mince rideau de troupes et de se répandre dans la profondeur du dispositif défensif, paralysant toute action cohérente.

De leur côté, les chars sont envoyés par le commandement soviétique en ordre de marche, par petits paquets, directement sur les troupes ennemies, sans reconnaissance préalable, d’où des pertes énormes de chars de combat au début du conflit.

À force d’expérience et avec la montée en puissance de la production de guerre, les positions défensives de l’Armée rouge s’améliorent entre novembre 1941 et novembre 1942. Les effectifs s’étoffant, les unités d’infanterie peuvent mettre en place deux, voire trois échelons de troupes. Les tranchées sont mieux conçues et la densité de feu est plus importante avec l’augmentation du nombre de pièces d’artillerie et de mortiers. Enfin, l’apparition de canons antichars renforce les défenses grâce à des points d’appui antichars et des obstacles qui sont érigés en avant des unités.

Mais la maturation du système défensif soviétique, avec une défense antichars efficace et l’apparition de plusieurs ceintures défensives au niveau divisionnaire et du corps d’armée, ne sera effective qu’en juillet 1943, lorsque la quantité de matériel et l’expérience acquise formeront les prérequis à une défense en profondeur capable d’arrêter une offensive d’envergure.

C’est dans ce contexte que si, en 1941, une division de fusiliers doit couvrir 14 à 20 kilomètres de front pour une profondeur de 3 à 5 kilomètres, elle couvre, en 1943, 8 à 15 kilomètres sur 5 à 6 de profondeur. À cette date, des régions et points d’appui antichars font leur apparition dans la profondeur du dispositif. Des réserves blindées sont constituées pour soutenir chaque division, avec des brigades et des régiments de chars ou de canons automoteurs. Ces unités doivent

également mener des contre-attaques locales ou renforcer le premier échelon d’infanterie. L’intégration de tous les systèmes d’arme pour participer à la défense du front est maintenant bien plus efficace. Les systèmes de défense deviennent plus mobiles et plus solides, constituant un environnement plus protecteur pour l’infanterie, les forces de manœuvre et les armes de support le long du front. Alors que devant Moscou et Stalingrad c’est la division qui constitue le noyau des défenses, à Koursk c’est le corps d’armée.

En ce mois de juillet 1943, l’Armée rouge démontre avec professionnalisme et maturité qu’elle a enfin intégré le concept défensif et l’a adapté à la guerre moderne. En prenant l’exemple du 29e corps de fusiliers de la 13e armée, positionné au nord du saillant et qui reçoit le principal assaut du XXXXIe Panzerkorps, nous pouvons comprendre comment l’Armée rouge a réussi le tour de force de mettre en échec le Blitzkrieg.

La 13e armée de Poukhov déploie donc en premier échelon son 29e corps de fusiliers du général Slichkine. Celui-ci doit défendre un secteur de 19 kilomètres de large sur 15 de profondeur. Le corps dispose lui-même sa 15e division de fusiliers à gauche et sa 81e division à droite, entre Probuzhdeniyé et la voie de chemin de fer menant à Koursk. Cette première ceinture défensive s’étale sur 5 à 6 kilomètres de profondeur. La 307e division se retrouve en second échelon, en défense directe de Ponyri. À l’ouest de la localité se tient la 6e division de la garde, appartenant au 17e corps de fusiliers de la garde de Bondarev. Le 29e corps va devoir repousser les assauts coordonnés des XXXXVIIe et XXXXIe Panzerkorps. Les lignes de défense sont bien préparées, avec tranchées et obstacles, et sont appuyées sur une seconde ceinture défensive d’armée, 12 à 15 kilomètres en arrière, occupée par les 70e et 75e divisions de fusiliers de la garde et le 17e corps de la garde.

Slichkine fait déployer chacune de ses divisions de sorte que deux régiments soient positionnés de front en premier échelon (sur deux lignes de défense) et un régiment de réserve en second (troisième ligne de défense). En moyenne, 14 points d'appui antichars complètent le dispositif de chaque régiment. Les premiers échelons créent des réserves, avec les bataillons antichars divisionnaires, et mettent en place des sections de sapeurs d'assaut devant faire office d'obstacles mobiles. À l'arrière, le 29e corps dispose en réserve de la 129e brigade blindée, de la 27e brigade de chars lourds et du 1442e régiment de canons d'assaut (soit 16 SU-152).

Le 5 juillet, les 292e et 86e Infanteriedivisionen allemandes se jettent sur les premières lignes des 467e et 410e régiments de fusiliers de la 81e division, après une heure de barrage d'artillerie et le pilonnage de dizaines de Stukas. À midi, la première ligne est percée, malgré de lourdes pertes côté allemand. Malgré un soleil au zénith, les Landser sont pourtant obligés de rentrer dans le sol : l'artillerie soviétique tonne et laboure les champs autour d'eux. À la fin de la journée, les Allemands ont certes perdu dans la première ligne de défense plus de 15 canons d'assaut, mais ils ont avancé. À 16 heures, les Landser continuent leur progression au nord de Ponyri, jusqu'au village d'Otckhi, juste devant la seconde ligne de défense occupée par le 519e régiment de fusiliers de la 81e division. Le commandant de la division, Barinov, ordonne alors une contre-attaque, mais les *frontoviki* sont exténués. Face aux Panzer et autres canons d'assaut, ils ne peuvent aller bien loin et doivent rapidement revenir à leurs positions initiales. Le repli sur la deuxième ligne de défense est alors ordonné, les 467e et 410e régiments reculant en bon ordre sur les positions occupées par le 519e régiment de fusiliers. Le réseau de barbelés, de mines et de tranchées est tout aussi dense ici que sur la première ligne. Les hommes des régiments de l'avant n'ont qu'à se

glisser dans ces positions préparées et à peine entamées par l'artillerie et l'aviation ennemie. Les hommes de la 81e division sont alors prêts à recevoir le nouveau choc que leur prépare la 292e I.D. pour le lendemain.

À gauche du 29e corps, la 15e division est en grande difficulté : les deux tiers de leurs positions antichars ayant été liquidés par la préparation d'artillerie allemande, les deux régiments de première ligne doivent se replier à la nuit tombée. Un soldat soviétique rapporte de cette journée qu'il

> était difficile de vérifier si quoi que ce soit était encore vivant face à un tel déluge d'acier. Le ciel noircissait de fumée et de chaleur. Les fumées âcres des explosions d'obus et de mines aveuglaient. Les soldats étaient assourdis par le tonnerre des canons et mortiers et le cliquetis des chenilles. Leur devise était « Plus un pas en arrière, mourir sur place », comme l'ordonnait une directive de Staline de juillet 1942…
>
> Les premières unités à entrer en action furent celles de l'artillerie, produisant un tir de barrage concentré, puissant et mobile depuis des positions bien dissimulées. Lorsque les Allemands approchèrent des positions avancées, l'artillerie et les fusils antichars tirèrent directement sur les blindés. Les mortiers et les mitrailleuses prirent à partie les fantassins. Notre chasse et nos avions d'assaut apparurent au-dessus du champ de bataille. Poussant plus avant, l'avant-garde blindée allemande pénétra dans un champ de mines. Le mouvement des chars ralentit, gêné par le tir concentré de l'artillerie, des mortiers et des mitrailleuses. L'infanterie d'accompagnement devait de plus en plus mordre la poussière. C'est seulement

> vers 9 heures que les Allemands réussirent à pénétrer le dispositif des 81e et 15e divisions de fusiliers.

Se retirant sur la deuxième ligne défensive du corps d'armée au soir du 5 juillet, la 15e division de fusiliers découvre ainsi le flanc gauche de la 81e. Les restes de cette division finissent par décrocher de nuit et viennent renforcer les positions de la 307e division, dans et autour de Ponyri. D'intenses combats vont y faire rage les jours suivants. Ce village n'a pourtant que peu de valeur militaire : il ne comprend qu'une école, la gare ferroviaire, un château d'eau et une usine de tracteurs. Son seul intérêt tactique est qu'il se trouve à cheval sur la seconde ligne défensive soviétique de la 13e armée.

Au matin du 6 juillet, la 81e division lance une attaque préventive tandis que les 307e et 6e divisions de fusiliers de la garde renforcent leurs positions autour de Ponyri. À midi, la 81e doit se replier sur ses positions de départ, puis est repoussée jusqu'à Ponyri par la 18e Panzerdivision. Ayant perdu un quart de son effectif en deux jours, elle est retirée du front.

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, Poukhov déploie en soutien de la 307e division les unités suivantes : la 129e brigade de chars, le 540e régiment d'artillerie légère, le 11e bataillon de mortiers, la 5e division d'artillerie de choc, la 22e brigade de mortiers de la garde, les fameux Katiouchas et, surtout, le 1442e régiment de canons d'assaut. Ce dernier est équipé de 16 canons d'assaut SU-152 armés d'obusiers de 152 mm. C'est l'une des toutes nouvelles unités alignées par l'Armée rouge en juillet 1943. Commandé par le major Sankowsky, le régiment aurait détruit durant la bataille quelque 7 Ferdinand et une dizaine de Tiger. Les SU-152 sont par ailleurs surnommés Zveroboy, ce qui signifie « tueurs de bêtes », du fait de leur capacité à détruire un Tiger à longue distance en faisant sauter la

tourelle de ce dernier grâce à des munitions explosives très puissantes.

Mais, face aux fauves en question, tous les soldats soviétiques ne sont pas à la fête. Ainsi que le note Vassili Grossman dans ses carnets : « Visite à Ponyri. Régiment de Chevernojouk. Récit sur la façon dont les canons de 45 mm ont tiré sur les chars T-6 [il veut dire : Panzer VI (Tiger)]. Les obus frappaient au but, mais rebondissaient comme des petits pois. Il y eut des cas où les artilleurs, en voyant cela, devenaient fous. »

Le jour suivant, la 307e division doit, seule, assurer la défense de Ponyri. Comme les autres divisions du corps, elle a déployé deux de ses régiments en une première ligne extérieure, le troisième se trouvant retranché dans la ville même. Le colonel Enchine, chef de la division, peut en outre compter sur l'appui direct d'une brigade blindée, une autre de chars lourds et la réserve antichars divisionnaire.

À 6 h 30, le 7 juillet, les Landser de la 292e I.D., appuyés par les restes des Ferdinand et 40 canons d'assaut de la division, attaquent sur le flanc gauche de la 307e division. Ils sont accueillis par un tir intense de Katiouchas dont les salves font trembler la terre et clouent les combattants allemands au sol. Suivent des essaims d'avions d'attaque au sol Il-2 Sturmoviks qui piquent droit sur les blindés à croix noire : rapidement, 22 engins flambent ou sont immobilisés, leurs moteurs touchés. Au-dessus, les chasseurs à étoile rouge de la 16e armée aérienne occupent la Luftwaffe. Elle ne cherche pas à prendre le contrôle total du ciel, mais seulement dans des zones précises et durant un laps temps suffisant pour que les Sturmoviks puissent décharger leurs armes.

En quatre heures, la division de Wolfgang von Kluge, frère du Generalfeldmarschall Günther von Kluge, attaque quatre fois, sans

succès. Au milieu de la matinée, les 86e I.D. et 78e Sturmdivision, appuyées par 140 chars et canons d'assaut, se joignent au combat. Ce n'est pourtant qu'à 11 h 30 que les Allemands percent et prennent la colline 257.1. Cependant, sur l'autre versant, les Soviétiques détruisent 23 Panzer grâce à des tirs tendus du 837e régiment d'artillerie. Les Allemands sont stoppés. De furieux combats ont lieu tout le reste de la journée pour la prise de contrôle de Ponyri et de sa gare ferroviaire. À la faveur de la nuit, après une attaque aérienne, 2 régiments et 60 chars allemands arrivent finalement à prendre le nord et le centre de la bourgade. « À 20 heures, sous le couvert des fumigènes, 16 chars allemands pénètrent en coin entre deux de nos bataillons et encerclent à moitié celui de gauche. Force est au commandant de la brigade de recourir à sa réserve. Il lance ses canons lourds automoteurs contre les chars et ses motorisés contre l'infanterie. Vers minuit, les Allemands sont repoussés à coups de grenades. » Les combats durent toute la nuit, à la lueur des flammes de la ville qui brûle : des unités allemandes se sont infiltrées entre les compagnies soviétiques. Mais 2 régiments de la 6e division de fusiliers de la garde sont envoyés en renfort, raidissant la résistance soviétique dans le secteur. Passablement découragés, les Allemands se tournent vers un autre objectif, plus à l'est.

La 13e armée ne compte pas laisser de répit aux Allemands et ordonne à la 307e division de repartir à l'assaut dès les premières lueurs du jour, le 8 juillet, avec le soutien de 2 brigades blindées. De son côté, la 4e division parachutiste de la garde est placée sous le commandement du 29e corps et positionnée juste derrière la 307e. Enfin, un train blindé venant de Koursk pilonne les positions allemandes de Ponyri.

Au milieu de la matinée du 8 juillet, après une nuit infernale, les hommes de la 307e division repartent une fois de plus à l'attaque.

Soutenus par toutes les pièces d'artillerie divisionnaire, du corps d'armée, des unités indépendantes, des canons d'assaut et des chars, épaulés par une présence aérienne importante des Sturmoviks, les soldats bien que fatigués ont un moral d'acier. Ils ne peuvent pourtant déloger les Allemands qui résistent et les repoussent finalement. À 13 heures, un nouvel assaut permet aux Soviétiques de reprendre le château d'eau : les contre-attaques allemandes ne parviennent pas à regagner la position, malgré de très lourdes pertes. Jusque tard dans la nuit, les attaques se succèdent de part et d'autre, le château d'eau changeant de main à plusieurs reprises. Les combats font rage dans un village en ruine, au milieu des explosions de l'artillerie des deux camps qui ne comptent pas les munitions.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet, la 3e division de fusiliers de la garde se dirige au son du canon vers Ponyri, pour prêter main forte à la 307e. Au petit matin, un déluge de fer et de feu s'abat sur les défenseurs soviétiques. À 18 heures, un régiment entier de la 307e est encerclé au milieu de Ponyri : il faut l'intervention de la 4e division parachutiste de la garde pour l'extirper du guêpier.

Le 10 juillet, les 307e division et 4e parachutiste continuent à mener des assauts rageurs sur les lignes allemandes qui traversent la gare. Elles subissent de plein fouet l'attaque menée par la 10e Panzergrenadierdivision, fraîchement engagée par Model. Celle-ci doit conclure la prise de la ville, le reste du front de la 9e Armee s'étant peu à peu figé les jours précédents.

Face à l'arrivée de ces renforts, deux régiments aéroportés de la 4e division parachutiste sont obligés de se retirer du combat. Le troisième régiment et les restes de la 307e division sont cloués au sol dans Ponyri. Six heures de combats intenses s'ensuivent, qui voient les lignes soviétiques reculer peu à peu.

Au matin du 11 juillet, la 13e armée ordonne à la 307e division de laisser sa place aux 3e et 4e divisions parachutistes de la garde, alors au complet, afin de se regrouper à l'arrière et de se refaire une santé. Les hommes n'ont en effet pas cessé de combattre durant les quatre-vingt-seize dernières heures. Ils sont exténués et leurs nerfs lâchent.

Un certain flottement se fait alors sentir dans les attaques allemandes sur l'ensemble du front de la 9e Armee. Il est maintenant évident, des deux côtés, que l'opération allemande n'aboutira pas.

Le 12 juillet, les Landser se terrent là où ils se trouvent et les chars se positionnent en second échelon. La partie est quasiment terminée.

Durant quatre jours, la 307e division de fusiliers soviétique a subi, d'abord seule, puis ensuite renforcée de quelques régiments blindés, les attaques répétées d'une force allemande quatre fois supérieure. Elle a tenu la seconde ligne de défense du 29e corps de fusiliers, accusant de lourdes pertes, mais infligeant tant de dégâts aux Allemands que ceux-ci n'ont pu percer jusqu'à la troisième ligne. Ces derniers auraient perdu 10 700 combattants, tués ou blessés, une centaine de Panzer et de canons d'assaut ainsi que 71 canons en une semaine, et ce uniquement pour la prise de trois bourgs formant la localité de Ponyri. Celle-ci n'a pourtant que peu de valeur tactique pour le bon déroulement de l'offensive allemande au nord du saillant. La bataille est cependant à l'image du comportement de l'Armée rouge sur le reste du front : des unités qui tiennent coûte que coûte, l'intervention de renforts « au meilleur timing », une puissance de feu terrestre et aérienne concentrée là où il le faut, des défenses antichars qui se couvrent mutuellement, des appuis d'artillerie et blindés adéquats. C'est une victoire de l'Armée rouge et une preuve de plus de l'évolution de celle-ci, par rapport aux deux années précédentes,

dans la maîtrise d'un déploiement défensif efficace de ses plus bas échelons.

La bataille aérienne au Nord

Les deux armées aériennes se livrent, tout au long de ces huit jours, à d'incessants raids de bombardement et d'attaque au sol sur les concentrations de troupes et les tranchées adverses. Si elles ne doivent pas se distinguer de l'évolution des opérations terrestres, il est plus commode d'en donner ici un aperçu global. Le 5 juillet, lorsque les échanges d'artillerie se font entendre, les commandants de la 16e armée aérienne soviétique, le lieutenant-général Roudenko, et de la 1re Fliegerdivision, le général Paul Deichmann, savent que la confrontation dans les airs va être terrible, l'objectif étant la maîtrise du ciel dès les premières heures de l'aube. Qui l'obtiendra pourra efficacement appuyer les troupes au sol. Dans ce jeu-là, c'est Roudenko qui perd : il envoie par petits groupes ses chasseurs sur leurs bases avancées, mais ceux-ci se font cueillir par des nuées de FW-190 et Me-109 allemands. Si quelques appareils de chasse et d'attaque au sol Il-2 Sturmoviks arrivent à passer à travers les mailles du filet durant la journée, ce n'est qu'au prix de lourdes pertes et pour un appui symbolique. À la fin de la journée, la 1re Fliegerdivision a effectué 2 088 sorties contre 1 720 pour la 16e armée aérienne. Le 6 juillet, Roudenko s'est repris : il fait décoller ses unités avant l'aube et peut effectuer des raids de bombardement avec ses Douglas DB-7 Boston d'origine américaine. Mais, lorsque les chasseurs allemands arrivent, l'escorte soviétique se fait étriller. Ce n'est que vers 7 heures que les Sturmoviks interviennent efficacement et ralentissent le XXXXVIIe Panzerkorps, qui y laisse une trentaine d'engins

endommagés ou détruits. À midi, les forces sont équilibrées dans les cieux : les chasseurs de chaque camp tentent de neutraliser les bombardiers et avions d'attaque de l'autre, tandis que ceux qui arrivent à traverser la défense ennemie bombardent au plus près les positions adverses. Ainsi, malgré le sacrifice de 91 appareils soviétiques, les Sturmoviks ont pu passer et gêner l'avance des Panzer. Mais Roudenko est obligé de demander le renfort d'une division aérienne à sa voisine, la 15e armée aérienne. Les 7 et 8 juillet, Roudenko réorganise ses plans tactiques et fait intervenir ses chasseurs en formations alternées, allant de 2 000 à 4 000 mètres, afin de mieux protéger les bombardiers. Cela paye : si 75 chasseurs sont détruits en deux jours, Roudenko ne perd en revanche que 28 bombardiers. Ces derniers sont de plus en plus en position d'attaquer les pointes blindées allemandes. Paul Deichmann, qui voit le nombre de ses chasseurs disponibles décroître, est obligé de les concentrer sur les points névralgiques de la bataille, Olkhovatka et Ponyri : il ne peut plus couvrir l'ensemble du front…

C'est pourquoi, le 10 juillet, l'OKH ordonne au VIIIe Fliegerkorps, qui appuie l'avance allemande au sud, de céder une centaine de chasseurs et autant de Stukas à Deichmann. Dans le ciel, les combats continuent avec des résultats variés. Si Roudenko arrive à faire intervenir à deux reprises ses bombardiers en masse, la chasse allemande les intercepte en leur infligeant quelques pertes en retour. Mais l'objectif de la 16e armée est atteint : le ciel n'est pas entièrement aux mains des Allemands et les troupes au sol sont sous pression. De leur côté, les Allemands aussi peuvent faire intervenir leurs appareils d'appui au sol, mais ils ne parviennent pas à faire céder les défenses soviétiques et à redonner le moral aux troupes qui n'arrivent plus à avancer. Le 12 juillet, la contre-offensive soviétique du saillant d'Orel appelle les appareils allemands vers d'autres

combats. Heureusement pour les Soviétiques, 75 % de la chasse de la 16e armée a disparu depuis le 5 juillet : elle n'est plus en état de combattre.

Les VVS ont ici réussi l'impensable : disputer la maîtrise totale du ciel à la Luftwaffe durant un mois d'été. Certes, tout n'est pas encore parfait et, si l'expérience tirée des combats ne débouche pas toujours sur des plans tactiques efficaces, la Luftwaffe commence à sentir le vent tourner : elle n'a eu la supériorité aérienne que sur des points clés et non pas tout au long de la bataille. C'est ici une chose nouvelle.

9-12 JUILLET : CONSTAT D'ÉCHEC

Le 9 juillet s'ouvre sur une réunion où le Generalfeldmarschall von Kluge a convoqué Model, Harpe et Lemelsen, les commandants des XXXXIe et XXXXVIIe Panzerkorps, les deux unités engagées au centre de l'offensive. La réunion se passe au poste de commandement du XXXXVIIe Panzerkorps : Model expose ses difficultés à son supérieur et prédit que, dans ces conditions, il ne pourra pas aller bien plus loin, mais qu'il fera son possible pour continuer la lutte. Model ne se fait manifestement aucune illusion sur l'avenir de la pince nord de l'offensive *Zitadelle*. Il regroupe cependant ses forces pour une ultime tentative de percée le lendemain. Amassant les 300 chars restants des 2e, 4e et 20e Panzerdivisionen, Model tente dans un dernier sursaut d'enlever les hauteurs d'Olkhovatka et de Teploïé. Mais de leurs positions les Soviétiques ont une vue imprenable sur la plaine et les unités allemandes. Dès que l'une d'elles se dévoile, un déluge de feu s'abat sur elle. Le Leutnant Hans Schäufler, de la 4e Panzerdivision, raconte :

> Jusqu’à la cote 238.1, on avance relativement bien et vite, mais naturellement, à pied. Ici, il ne faut pas qu’un véhicule se fasse voir, sinon, de toutes les hauteurs qui dominent le terrain, les Russes arrosent tout ce qui rampe et vole. Les Stukas continuent leurs attaques qui obligent l’adversaire à rentrer la tête. Nous trouvons un bunker abandonné, mais les messieurs sur la hauteur l’ont noté. […] Ils tirent de tous leurs tubes et tout cela n’est destiné qu’à nous. […] Puis le terrain descend lentement jusqu’à Teploïé et il faut aller là-bas avec notre ligne. Le village n’est pas loin ; mais il faut se déplacer comme sur un plateau, sans protection, directement aux pieds des Soviétiques.

Dans l’axe d’Olkhovatka, la 6e I.D. attaque dans l’après-midi en direction de la cote 274. Des combats au corps à corps ont encore lieu, mais la division est exténuée. Elle n’avancera plus et marque ici la percée la plus profonde de l’offensive de la 9e Armee.

Le lendemain, Model regroupe une fois de plus ses unités, mais il sait que l’affaire est entendue au centre de la percée. Entre Samodourovka et Pervyye Ponyri, soit un front de 15 kilomètres, 4 divisions de Panzer et 1 division d’infanterie vont tenter une ultime percée en direction des hauteurs de Teploïé, sous une pluie battante. Le 10, à 13 heures, les Tiger survivants qui entrent en action permettent de dégager les faubourgs de Teploïé et de prendre la cote 253.5, vite abandonnée faute d’infanterie pour garder le terrain. Plus rien ne bougera ici. Dans la nuit du 10 au 11 juillet, Model envoie sa dernière réserve mobile, la 10e Panzergrenadierdivision, soutenir la 292e I.D. dans son combat pour la prise de Ponyri. Mais Poukhov n’a

pas dit son dernier mot : le 8 juillet, il a prélevé au 18e corps de fusiliers de la garde ses 3e et 4e divisions parachutistes, des unités d'élite fraîches et combatives. Il y a ajouté le 3e corps blindé et 2 brigades antichars, plus l'artillerie d'une dizaine de régiments, de quoi faire pleuvoir un orage d'acier sur les attaquants. La 10e Panzergrenadierdivision, même avec tout son allant et alors qu'elle n'a pas encore été engagée, ne peut rien faire. Les combats dans Ponyri continuent jusqu'au 12 juillet, la ville étant presque conquise par les forces allemandes.

Ces dernières sortent totalement épuisées et amoindries par cette semaine de combats. Si elles sont maîtresses du terrain, elles ne peuvent aller plus loin. Model sait qu'il a perdu. Il prévoit cependant une attaque supplémentaire sur les hauteurs d'Olkhovatka, le 11, mais reçoit alors des informations alarmantes de von Kluge : tout au long du front de la 2e Panzerarmee, les Soviétiques lancent des reconnaissances en force, prélude à une offensive de grande dimension.

Le 12 juillet, les Fronts de Briansk et de l'Ouest lancent la contre-offensive sur le saillant d'Orel. La 9e Armee est prise à revers et la 2e Panzerarmee est incapable de soutenir l'attaque. Model est obligé de figer ses troupes sur leurs positions, retirant rapidement des premières lignes ses forces mobiles, sous l'ordre de von Kluge. C'est évidemment le moment que choisit Rokossovski pour contre-attaquer à son tour avec les forces restantes.

CHAPITRE IV

LA PINCE SUD DE L'OFFENSIVE

S'abritant derrière de petits bois et des haies, les chars se déplacent en bandes à travers la steppe. Les décharges des canons emplissent le ciel d'un grondement de tonnerre puissant et continu. Les blindés soviétiques se précipitent à toute allure sur les formations allemandes de tête et enfoncent leur rideau protecteur. Les T-34 attaquent de près les Tiger, dont l'armement formidable et la cuirasse épaisse ne présentent plus d'avantage dans un combat rapproché. Les chars des deux camps sont en étroit contact. Ils n'ont ni l'espace ni le temps de se détacher de l'adversaire pour reprendre leur formation de combat. À de si courtes distances, les obus transpercent les cuirasses aussi bien frontales que latérales. L'épaisseur du blindage ne joue aucun rôle décisif, pas plus que la longueur du tube. Quand un char est touché, les munitions et les réserves de carburant explosent souvent, projetant à des dizaines de mètres la tourelle arrachée. [...]

L'épaisse fumée des chars incendiés recouvre bientôt tout l'horizon. Sur une terre noire, calcinée, on les voit partout flamber

comme des torches. Il est difficile de distinguer qui attaque et qui défend. (Pavel Rotmistrov.)

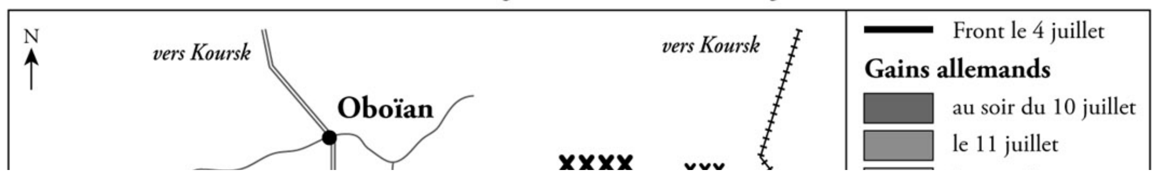
5 JUILLET : HOTH AVANCE, KEMPF STAGNE

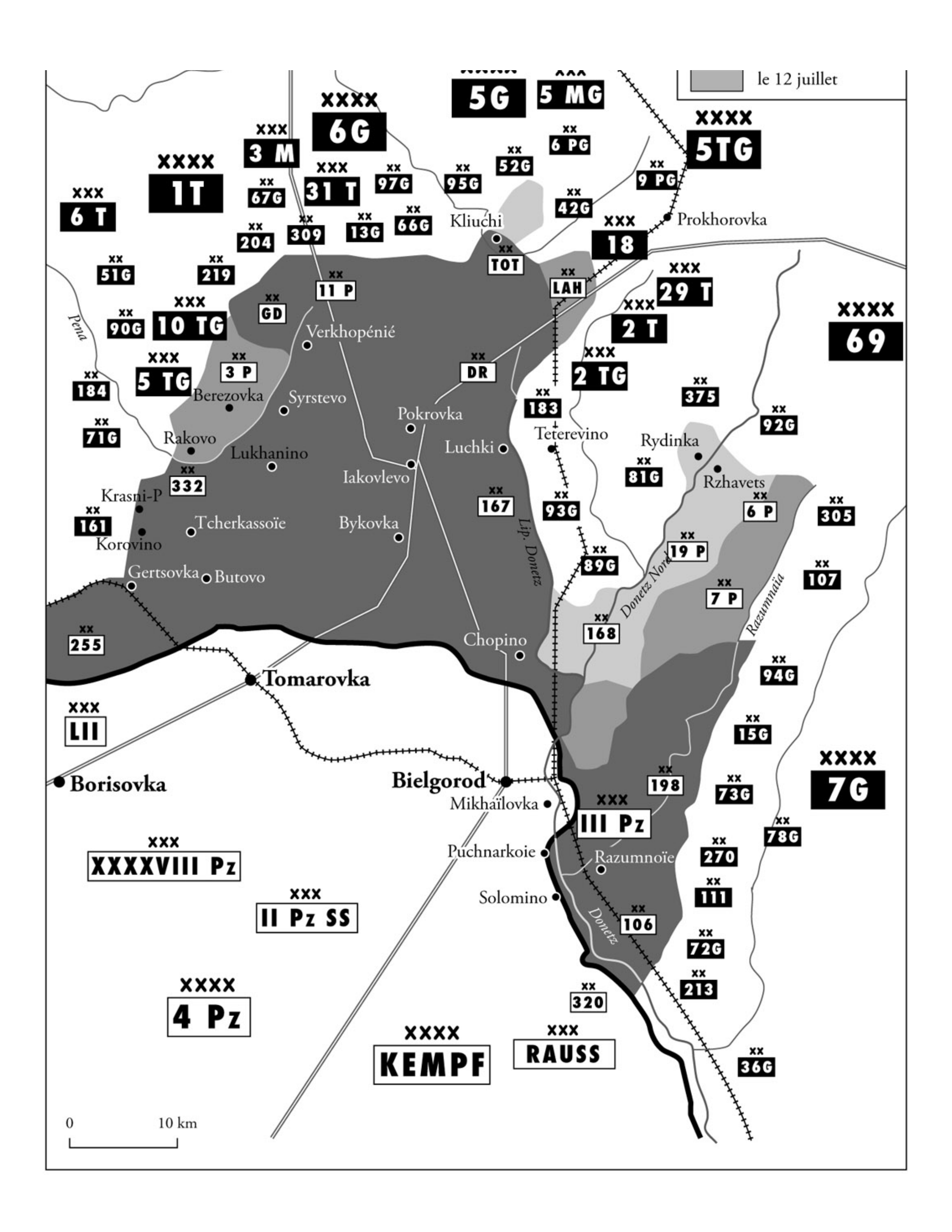
Lorsque les canons mugissent côté allemand, à 3 h 30 du matin le 5 juillet, Vatoutine, commandant du Front de Voronej, a fait son choix : c'est la variante numéro 1 de son plan de défense qu'il va activer. Il n'attend donc pas l'attaque principale en direction de l'axe nord-ouest, vers Korotcha, ni celle de l'Armeeabteilung Kempf en direction de l'ouest, depuis Voltchansk vers Novy Oskol, mais bien une attaque plein nord, depuis l'ouest de Bielgorod vers Oboïan, à travers la rivière Psel. Il a donc bien fait de déployer ses deux plus puissantes armées dans cette direction : les 6e et 7e armées de la garde. Il a également placé deux imposants corps blindés, les 31e et 6e, ainsi qu'un corps mécanisé, le 3e, sur la route qui mène à Oboïan. À l'est de la ville, il a aussi mis en position deux autres corps de chars afin de se constituer une réserve rapidement disponible en cas de besoin.

Hoth, le commandant de la 4e Panzerarmee, a prévu ce déploiement et pense alors attaquer dans un premier temps vers le nord et Oboïan, puis dans un second temps obliquer vers le nord-ouest en direction de Prokhorovka. Il veut ainsi couper la route des renforts soviétiques qu'il attend de pied ferme sur sa droite et dont il sait la contre-attaque de flanc inévitable. Puis il continuera sa route vers le nord, et Koursk. Pour ce faire, il a déployé ses 2 corps d'armée de la façon suivante : à gauche, le XXXXVIIIe Panzerkorps de von Knobelsdorff, avec à l'ouest la 332e Infanteriedivision (qui n'appartient pas au corps mais lui est détachée pour l'occasion) qui

doit flanc-garder la gauche de l’avance. Viennent ensuite, d’ouest en est, la 3e Panzerdivision, puis la Grossdeutschland Panzergrenadieredivision, qui forme la pointe blindée de l’attaque du Korps, et la 11e Panzerdivision. Enfin, la 167e Infanteriedivision, à droite, doit faire le lien entre le XXXXVIIIe Panzerkorps et le IIe SS-Panzerkorps. Celui-ci est composé des 3 SS-Panzergrenadierdivisionen. La 1re SS-Panzergrenadierdivisionleibstandarte SS-Adolf Hitler est sur la gauche, vient ensuite la 2e SS-Panzergrenadier-division Das Reich et enfin la 3e Panzergrenadierdivision Totenkopf. Ces trois puissantes unités doivent former le flanc droit de l’attaque de la 4e Panzerarmee et être renforcées par quelques unités du Korps de von Knobelsdorff au moment où les renforts soviétiques seront en vue. À l’est, un peu plus au sud, l’Armeeabteilung Kempf doit franchir le Donetz et remonter le long de son cours pour rejoindre le IIe SS-Panzerkorps et former un bouclier défensif afin de permettre à la 4e Panzerarmee de parvenir à Oboïan aussi vite que possible. C’est le IIIe Panzerkorps du général Breith qui doit mener l’attaque, avec à sa gauche la 168e Infanteriedivision en couverture et, à sa droite, les 106e et 198e Infanteriedivisionen du XIe Armeekorps dont la mission est de retenir les coups de la 7e armée de la garde qui frapperont inévitablement le flanc droit de Breith. La force de frappe de celui-ci est représentée par les 19e, 7e et 6e Panzerdivisionen. Ce sont donc 5 divisions blindées, 4 divisions d’infanterie blindée et 5 divisions d’infanterie qui partent à l’assaut des défenses de Vatoutine.

Front de Voronej les 11 et 12 juillet 1943




le 12 juillet
5G
5 MG
6G
3 M
5TG
1T
6 T
31 T
97G
95G
52G
6 PG
9 PG
67G
42G
Prokhorovka
204
309
13G
66G
Kliuchi
18
TOT
51G
219
LAH
29 T
11 P
GD
90G
10 TG
2 T
69
Pena
Verkhopénié
3 P
DR
2 TG
5 TG
184
Berezovka
Syrstevo
183
375
92G
Pokrovka
Teterevino
71G
Rakovo
Lukhanino
Luchki
Rydinka
Rzhavets
Iakovlevo
332
81G
Krasni-P
167
93G
6 P
305
161
Tcherkassoïe
Bykovka
Lip. Donetz
Korovino
19 P
89G
Gertsovka
Butovo
Donetz Nord
107
7 P
Razumnaïa
255
168
Chopino
94G
Tomarovka
LII
15G
Borisovka
Bielgorod
198
73G
7G
Mikhaïlovka
III Pz
78G
XXXXVIII Pz
Puchnarkoie
Razumnoïe
270
II Pz SS
111
Solomino
Donetz
106
72G
213
320
4 Pz
KEMPF
RAUSS
36G
0
10 km

Des deux côtés, les préparations d’artillerie n’ont pas eu les résultats escomptés, mais les Allemands ont un avantage décisif pour ce premier jour : leur aviation a toute liberté pour attaquer en force les positions soviétiques de première ligne. En effet, l’attaque préventive – et audacieuse – de la VVS sur les aérodromes allemands a échoué et s’est soldée par de lourdes pertes côté soviétique. Les Junkers Ju 87 Stuka fondent donc impunément sur les premières lignes soviétiques dans un fracas d’explosion de bombes à fragmentation et de sirènes hurlantes. Les bataillons de première ligne des 71e et 67e divisions de la garde – qui prennent de plein fouet l’attaque du XXXXVIIIe Panzerkorps de von Knobelsdorff – sont choqués par le déluge de feu et de flammes. Au centre du dispositif allemand, la Grossdeutschland est en pointe avec ses 150 Panzer, dont 45 Tiger, à quoi s’ajoutent les 200 Panther de la 10e Panzerbrigade, soit une concentration de 350 chars sur à peine 3 kilomètres de front ! Une vague blindée qui doit tout emporter sur son passage, d’un seul élan, jusqu’à Oboïan. Seulement, les Panther tombent sur un champ de mines qui n’a pas été repéré par les observateurs allemands et qui déchenille dès le matin plus de 30 engins. Les autres s’embourbent dans un marais non identifié : l’artillerie soviétique s’en donne à cœur joie sur ces cibles immobiles et cause de gros dégâts. Les Grenadiere de la Grossdeutschland qui les accompagnent doivent alors avancer seuls, sous le feu des canons et des mitrailleuses ennemis, laissant plusieurs dizaines de leurs camarades au sol.

Cependant, le Panzergrenadierregiment de la division d’élite, appuyé par des StuG et des Tiger, réussit à percer la première ligne de défense soviétique vers 9 heures et avance dès lors rapidement vers Tcherkasskoïé. C’est dans l’après-midi que le gros de la division atteint la localité afin de lancer un assaut concentrique avec l’aide,

sur sa droite, de la 11e Panzerdivision. Plus de 900 soldats soviétiques, appuyés par 27 canons antichars, sont attaqués par 5 000 Allemands et plus de 200 canons de tous types. La bataille dure plusieurs heures. Les Allemands font même intervenir des chars lance-flammes qui grillent méthodiquement tous les points d'appui, les uns après les autres. Les défenseurs ne lâchent rien et les quelques survivants se replient au crépuscule sur la seconde ligne de défense. Les Allemands ne font aucun prisonnier : les Grenadiere s'interrogent, car ils n'ont jamais vu les soldats soviétiques si déterminés en rase campagne. Un nouveau souffle, une confiance inébranlable semblent animer les défenseurs de Koursk. La puissance blindée et l'aviation suffiront-elles à venir à bout de cette résistance ?

À gauche, la 3e Panzerdivision repousse la 71e division de la garde au bout de quatre heures d'un combat d'infanterie très éprouvant. Une fois la première ligne soviétique percée, les Panzer de la division peuvent avancer rapidement vers le nord-ouest, en direction de Korovino puis de Krasni Pochinok, mais les deux villages ont été puissamment fortifiés par les hommes de la garde. Si Korovino tombe en quelques heures, la seconde localité fait l'objet de furieux combats. Cependant, dans la soirée, les chars légers du IIe Panzerregiment 6 entrent dans Krasni Pochinok et poursuivent les soldats ennemis en fuite vers la Pena. Celle-ci, premier gros obstacle du XXXXVIIIe Panzerkorps après 5 kilomètres d'avance difficile, est entourée par l'avant-garde de la 3e Panzerdivision. Au soir, l'avance du Korps, sur un front de 15 kilomètres, est de 5 kilomètres de profondeur : c'est trop peu par rapport aux plans érigés par Hoth. Les troupes de celui-ci font face à un anneau blindé où les chars sont enterrés jusqu'à la tourelle : les Landser sont pris à partie à courte portée. Lorsque les T-34 embossés se découvrent, les Panzer ont du mal à les détruire car la cible que représente la tourelle au ras du sol est des plus réduite et

les oblige à s’avancer dangereusement. Comme au nord, les Allemands ne peuvent faire cent mètres sans tomber sur un nouvel enchevêtrement de positions d’artillerie antichars savamment disposées.

À droite du Korps de von Knobelsdorff, le II[e] SS-Panzerkorps de Hausser, flanqué à gauche par la 167[e] Infanteriedivision, s’élance nord-nord-est contre la 52[e] division de fusiliers de la garde du général Nekrassov. Sur 14 kilomètres, cette dernière concentre 8 000 hommes, 72 obusiers, 250 mortiers et 144 canons antichars. En face, ce sont donc 356 chars, dont 35 Tiger, et 95 canons automoteurs qui se mettent en branle, couverts par le tir strident des Nebelwerfer. Les Waffen-SS regardent passer dans le ciel les panaches gris des fusées qui s’abattent dans un roulement de tonnerre sur les premières lignes soviétiques. Le souffle des déflagrations rassure les hommes : rien ne peut survivre à ce déluge de feu. Après cinquante minutes, des vagues de bombardiers moyens Heinkel He 111 et Junkers Ju 88 font tomber des tonnes de bombes sur les tranchées soviétiques, puis c’est au tour des Stukas de piquer avec précision sur les points d’appui découverts. Enfin, les avions d’attaque au sol Henschel Hs 129 labourent les derniers vestiges de la première ligne de défense de la 52[e] division de la garde. Après deux heures d’un assaut massif de la Luftwaffe dans un ciel dégagé de toute présence des avions à l’étoile rouge, la division soviétique est assommée. Un soldat évoquera ces instants dramatiques ainsi :

> L’aviation [allemande] bombarde, nous sommes dans la fumée, le feu, et les hommes sont devenus sauvages, ils tirent sans faire attention au reste. Moi-même, j’ai été blessé sept fois. Les chars [ennemis] avaient réussi à pénétrer en coin, l’infanterie était ébranlée. Un tonnerre incessant, la terre qui

> tremble, le feu tout autour, nous crions. Les communications par radio. Les Allemands cherchaient à nous tromper, ils hurlaient à la radio : « Je suis Nekrassov, je suis Nekrassov ! » Je crie : « Tu dis n'importe quoi, ce n'est pas toi, tire-toi d'ici ! » Ils recouvraient nos voix d'un hurlement. Les Messer rôdaient au-dessus de nos têtes, le sergent Ourbissoupov avec sa mitrailleuse en a abattu un, qui plongeait en piqué droit sur lui. Les Messer bombardaient les tranchées, d'abord dans le sens de la longueur, puis en travers, afin d'arroser tous les angles morts. Cinq nuits d'affilée nous n'avons pas dormi. Car plus c'est silencieux, plus la tension monte. On est bien plus tranquille quand le combat va son train, et c'est alors que le sommeil vous gagne. Nous mangions par à-coups et à toute allure. La nourriture devenait instantanément noire de poussière, surtout le lard gras. Quand on nous a rappelés, nous sommes entrés dans une grange et nous nous sommes endormis comme des masses.

Les 45 Tiger s'avancent ensuite, détruisant à longue distance les derniers canons antichars encore en état de fonctionner. La Leibstandarte progresse bien en direction de Bykovka, repoussant devant elle les vestiges de la division de la garde. Celle-ci finit par éclater en deux en se repliant sur la seconde ligne, sans pour autant que ce mouvement se transforme en panique générale. Atteignant Bykovka, la division SS se dirige ensuite plein nord vers Iakovlevo. Mais cela n'a pas été de tout repos : fossés antichars et points d'appui s'enchaînent tout au long du chemin emprunté par la Leibstandarte. Le SS-Panzerschütze Walter Lau, chargeur dans un char de la compagnie de chars lourds de la division, raconte ainsi ce qu'il a vécu durant cette journée :

Au bout de quelques centaines de mètres dans le secteur de l’attaque, une première halte a lieu au fossé antichars, aménagé par le génie et que le régiment Frey (SS-Panzergrenadierregiment 1) est en train de franchir. […] La traversée est quelque peu compliquée. Nous devons attendre un peu car les pionniers ont placé un T-34 dans le fossé et sont fébriles pour créer un franchissement pour les Panzer. Cela réussit et la compagnie se déploie largement pour la poursuite de l’attaque. […] Nous devons plusieurs fois passer à l’attaque contre la hauteur située derrière le fossé antichars. En peu de temps nous avons épuisé toutes nos munitions. D’après mes souvenirs, nous sommes retournés trois fois nous approvisionner en munitions, du matin jusque dans l’après-midi. On peut facilement imaginer combien d’obus le pourvoyeur a dû charger dans le Panzer et combien de douilles il a dû rejeter. Et en plus, il y a la terrible chaleur du mois de juillet.

À droite de la Leibstandarte, la Das Reich et la Totenkopf n’avancent pas aussi bien. Au soir, la première a fait une percée de 20 kilomètres de profondeur, enfonçant une pointe dans les défenses soviétiques, tandis que la seconde se tient sur sa droite, un peu en retrait ; la troisième fait du sur-place, n’arrivant pas à déboucher, attendant que l’Armeeabteilung Kempf déborde les défenses soviétiques afin de couvrir son flanc droit. Vatoutine, voyant se former la pointe SS en direction de Prokovka, colmate comme il peut avec de l’infanterie, des canons antichars et des sections de sapeurs qui érigent des champs de mines sous le couvert de l’obscurité, juste

devant les pointes blindées allemandes. Il doit à tout prix empêcher le corps SS de se déployer vers l'est et de tendre la main à Kempf. Au soir, le décompte est rapidement fait côté allemand : 82 chars et canons d'assaut, dont 25 Tiger, ont été mis hors de combat, définitivement ou à court terme, soit deux fois plus que ne le prévoyaient les plans initiaux de von Manstein.

Plus au sud, l'Armeeabteilung Kempf démarre mal son attaque. À gauche, la 6e Panzerdivision n'arrive pas à progresser sur la rive gauche du Donetz. À sa droite, la 19e Panzerdivision ne fait qu'entamer la première ligne de défense soviétique, en y pénétrant de 2 kilomètres, laissant derrière elle une vingtaine de chars et 14 Tiger. Seule la 7e Panzerdivision débouche et pénètre de 6 kilomètres à l'intérieur des défenses de la 78e division de la 7e armée de la garde. Enfin, plus au sud, le XIe Korps, avec les 106e et 320e Infanteriedivisionen, parvient à franchir le Donetz, mais reste ensuite cloué au sol face aux contre-attaques soviétiques.

Dans les airs aussi, la bataille fait rage. En réalité, il s'agit de savoir qui va obtenir la supériorité locale afin de porter assistance aux troupes au sol. Sur ce plan-là, force est de constater que les Allemands ont une avance indéniable. La liaison entre les commandants d'unités au sol et la Luftwaffe est d'une belle efficacité, même si elle reste au niveau de la division (là où les Américains envoient des agents de liaison jusqu'au niveau du bataillon, voire encore en dessous). Le résultat est impressionnant : tout au long de la journée du 5 juillet, les appareils du général Seidemann, le commandant du VIIIe Fliegerkorps, sont dirigés vers les points chauds de l'avance des Panzer. Ainsi, c'est le IIe SS-Panzerkorps qui reçoit le meilleur soutien des Stukas et autres Hs 129 B-2, tandis que la chasse couvre les zones où opèrent ces derniers. Certes, la supériorité aérienne est inégale, la Grossdeutschland en faisant les frais. Mais la

Flak étrille les Sturmoviks qui piquent sur les chars de la division d'élite.

À 16 h 40, Vatoutine a fait son choix : il doit renforcer les défenses dans l'axe d'Oboïan. Pour ce faire, il ordonne à la 1re armée blindée du général Katoukov de se placer sur la seconde ligne de défense, en soutien de l'infanterie de la 6e armée de la garde, avec pour instruction d'enterrer la moitié de ses chars en soutien des points d'appui, réservant l'autre moitié pour des contre-attaques locales. Faisant face au XXXXVIIIe Panzerkorps, les 3 corps d'armée de Katoukov se placent ainsi : 6e corps blindé de la garde derrière la Pena, 3e corps mécanisé à cheval sur la route d'Oboïan, 31e corps en second échelon, en soutien des deux premiers. D'autre part, le 5e corps blindé de la garde et le 2e corps blindé de la garde sont introduits entre le IIe SS-Panzerkorps et l'Armeeabteilung Kempf afin de contenir le premier sur sa droite. Vatoutine a un plan : alors que la 1re armée blindée ralentira l'avance allemande, une partie des forces blindées à sa disposition lancera des attaques de flanc répétitives afin de distraire les Panzerdivisionen allemandes sur les ailes, ralentissant d'autant l'avance de von Knobelsdorff et de Hausser.

6-7 JUILLET : LA SECONDE LIGNE DE DÉFENSE PERCÉE

Le 6 juillet, la bataille reprend de plus belle. Elle commence par une nouvelle attaque de bombardiers allemands, suivie de quatre-vingt-dix minutes d'un barrage d'artillerie roulant qui doit ouvrir la route aux Panzer et Panzergrenadiere. La Grossdeutschland et la 11e Panzerdivision arrivent enfin à percer les défenses de la 67e division de fusiliers et progressent plein nord vers Oboïan et le

Psel. Cependant, pour pouvoir couvrir efficacement cette opportunité, la 3e Panzerdivision, à gauche, doit trouver un moyen de passage sur la Pena, afin de museler l'artillerie soviétique qui gêne l'avance des divisions de pointe. C'est ainsi que la 7e Kompanie du Panzerregiment 3 de l'Oberleutnant Steindam reçoit la mission de se saisir du pont enjambant la Pena à hauteur du village de Rakowo. Arrivé en vue de celui-ci, Steindam est accueilli par des tirs soutenus de canons antichars et de mitrailleuses. L'ensemble du régiment d'artillerie divisionnaire matraque alors la localité. Face à cette résistance, c'est finalement tout le 2e bataillon du Panzerregiment 3 qui est engagé dans l'affrontement. À gauche progresse la 5e Kompanie, à sa droite la 6e Kompanie et au centre la 7e Kompanie. Pris sous un violent feu antichars, la 5e est obligée de reculer et la 6e de se replier dans une ravine. L'artillerie de campagne soviétique harcèle alors ces éléments depuis la rive nord de la rivière et les Sturmovik piquent à plusieurs reprises sur la 6e compagnie retranchée. Seule la 7e fonce vers le pont qui, miné, saute au moment où les premiers éléments de Steindam posent le pied sur le parapet. La tentative de « coup de main » pour prendre un pont sur la Pena se solde par un échec cuisant : nous ne sommes plus en 1941…

La 3e Panzerdivision n'a d'autre choix que de diriger la pointe de son attaque vers le nord-est et de joindre ses efforts à ceux de la Grossdeutschland et de la 11e Panzerdivision. Ces deux divisions sont alors aux prises avec le 3e corps mécanisé et la 90e division de fusiliers de la garde, retranchés dans Lukhanino. À ce moment-là de la bataille, le front de progression du XXXXVIIIe Panzerkorps n'est plus que de 8 kilomètres et se déplace vers le nord-est. Harcelées par les avions d'attaque au sol soviétiques, faisant face à une résistance opiniâtre des troupes au sol et engluées dans des marais et un enchevêtrement de tranchées, de fossés antichars et de points

d'appui, les 3 divisions de von Knobelsdorff n'avancent plus que de quelques dizaines de mètres par heure. Les T-34 de Vatoutine, enterrés, ne sont visibles qu'à 400 mètres, distance à laquelle ils peuvent détruire la plupart des Panzer et même les Panther, surtout de flanc. Fixé au milieu de la seconde ligne de défense soviétique, Hoth est en retard sur ses plans : il n'a toujours pas posé le pied sur la rive nord du Psel.

À l'est, le IIe SS-Panzerkorps poursuit son avance, cette fois-ci avec le soutien, à gauche, de la 167e Infanteriedivision qui a réussi à avancer un peu. Comme prévu, toute la puissance du VIIIe Fliegerkorps s'abat sur la 51e division de fusiliers de la garde, qui se replie face aux coups de boutoir de la Leibstandarte. Un corps mécanisé tente bien de s'interposer, mais les Tiger de la première division SS les étrillent à 1 500 mètres de distance, sans que les T-34 puissent faire quoi que ce soit. Obus après obus, les chargeurs du bataillon lourd de la 1re SS-Panzergrenadierdivision transforment en brûlots les chars soviétiques. Les équipages allemands doivent se réapprovisionner en munitions trois ou quatre fois en quelques heures, sous un soleil de plomb. Après une avance de 12 kilomètres, le village de Luchki tombe aux mains de la Leibstandarte : Terevino, où passe la voie ferrée reliant Bielgorod à Koursk, n'est plus qu'à 23 kilomètres à l'est. C'est à ce moment-là que le 31e corps blindé apparaît sur le champ de bataille : rameuté en hâte par Vatoutine, il doit couper la route au IIe SS-Panzerkorps. C'est aussi à cet instant que la course des 3 divisions SS fléchit vers le nord-est, vers Prokhorovka. Était-ce prémédité et planifié par Hoth ? Ou Hausser s'est-il juste dirigé vers le « ventre mou » de la seconde ligne de résistance soviétique ? Toujours est-il que celle-ci est percée, enfin. Cependant, les contre-attaques locales d'ouest en est, voulues par Vatoutine, font leur effet : la Totenkopf est obligée de divertir, sur les

ailes de l’avance du IIe SS-Panzerkorps, toujours plus de forces pour les contrer alors qu’elle aurait pu soutenir et prolonger l’attaque de la Leibstandarte vers le nord. Une perte de temps et une fixation de forces d’élite qui seront peut-être fatales. D’autres forces sont envoyées à l’est, pour tenter de traverser un affluent du Donetz et ainsi attaquer de revers les forces qui occupent le IIIe Panzerkorps. Mais c’est peine perdue : la 375e division de fusiliers attend de pied ferme les hommes à la tête de mort et les tient à distance. Au soir, la 4e Panzerarmee a tout de même percé sur 18 kilomètres de profondeur depuis la veille. Mais ce n’est pas assez : la seconde ligne soviétique vient seulement de céder et, dans les plans initiaux, les Panzer devraient déjà être en mesure de déboucher sur la plaine qui s’étend devant Koursk, ce qui est loin d’être fait.

Plus au sud-est, le IIIe Panzerkorps franchit le Donetz et touche la seconde ligne de résistance de la 7e armée de la garde. Ainsi, les 7e et 19e Panzerdivisionen avancent de 10 kilomètres vers le nord-est, puis sont stoppées par la résistance des 73e et 81e divisions de fusiliers de la garde. Kempf est lui aussi obligé de divertir des forces pour se prémunir des multiples coups d’épingle latéraux des corps blindés soviétiques qui harcèlent ses flancs.

En fin d’après-midi, Vatoutine est inquiet : il a engagé la plus grande partie de ses réserves, il ne lui reste plus que 3 divisions d’infanterie à jeter dans la bataille. C’est peu. Mais surtout, il sait que si la Pena est franchie ou débordée la route d’Oboïan est ouverte et, au-delà, celle de Koursk. À 18 h 30, il appelle la Stavka pour demander de débloquer les renforts dont il a besoin. « La Stavka suivait attentivement le déroulement des combats. Elle a envoyé au Front de Voronej les renforts prélevés sur sa propre réserve. On transféra vers ce secteur, dans la nuit du 7 juillet, le 10e corps blindé prélevé sur le Front de la Steppe et le 2e corps blindé prélevé sur le

Front du Sud-Ouest. En outre, les forces aériennes du Front du Sud-Ouest voisin furent affectées au soutien du Front de Voronej. Les deux corps blindés et une division d'infanterie de la 69e armée prirent position dans la zone de Prokhorovka », explique Cyrille Moskalenko, alors commandant de la 40e armée du Front de Voronej. Vassilevski, délégué de Staline auprès de Vatoutine, en accord avec la Stavka, va plus loin et ordonne à Koniev, le commandant du Front de la Steppe, de mettre en branle la 5e armée blindée de la garde de Rotmistrov et la 5e armée de la garde de Zhadov. La première doit se positionner dans la région au sud de Staryi Oskol. À 1 h 30, le 7 juillet, l'armée de Rotmistrov commence à faire mouvement pour parcourir un chemin de 200 kilomètres jusque sur les arrières du Front de Voronej, que les premiers éléments atteindront le 9 juillet. En attendant les 1 100 chars et canons d'assaut que représentent ces 5 corps blindés, Vatoutine ne peut compter que sur les forces de la 1re armée blindée pour retenir le IIe SS-Panzerkorps.

Le 7 juillet, la 4e Panzerarmee reprend sa course. Son objectif : percer partout la seconde ligne défensive soviétique et border la troisième au sud du Psel, soit le but à atteindre du premier jour… La 332e Infanteriedivision doit couvrir le flanc gauche jusqu'à la Pena tandis que la 3e Panzerdivision doit, elle, continuer à prêter main forte aux deux autres divisions de pointe.

Tandis que le Korps de von Knobelsdorff se dirige plein nord en longeant la voie menant à Oboïan, une centaine de chars du IIe SS-Panzerkorps se dirige vers Prokhorovka. Sur le chemin, Pokrovka est conquis après avoir changé de main trois fois. Mais les Panzergrenadiere doivent maintenant laisser les chars avancer seuls vers Prokhorovka : les attaques de flanc répétées du 31e corps blindé soviétique les empêchent de poursuivre vers l'est. À l'est justement, la Das Reich progresse de 5 kilomètres, prend Teterevino mais ne peut

aller plus loin : le flanc droit de la division est harcelé par des paquets de T-34 des 2e et 5e corps blindés de la garde. La troisième ligne soviétique est encore à 10 kilomètres, le Psel à 3.

La Grossdeutschland attaque en direction de Doubrova, dont elle s'empare dans la matinée. Le 3e corps mécanisé du général Krivosheim est alors obligé de se replier derrière la Pena. Vatoutine expédie ce qu'il a sous la main : la 309e division de fusiliers, 3 brigades antichars, 1 régiment de chars et 1 brigade d'artillerie. Mais rien n'y fait : la Grossdeutschland et la 11e Panzerdivision avancent de 5 kilomètres, même si c'est au prix de lourdes pertes.

À droite, le IIIe Panzerkorps avance de 5 kilomètres en direction de Korotcha. C'est lors de cette journée que les Allemands font la connaissance de 12 canons d'assaut SU-152, capables de mettre à mal un Tiger seulement par la force de l'énergie cinétique de leurs obus. L'avance est pénible et fortement ralentie par les attaques incessantes des Soviétiques sur les flancs : ainsi, les 106e et 198e Infanteriedivisionen sont incapables de détacher des unités de relève pour permettre à la 7e Panzerdivision de pousser vers le nord.

Dans le ciel, les combats font toujours rage. Mais le VIIIe Fliegerkorps allemand ne peut plus supporter que le IIe SS-Panzerkorps, abandonnant alors Kempf à son sort. Les Sturmoviks s'en donnent à cœur joie et détruisent plusieurs Panzer. Malgré tout, au soir du 7 juillet, 65 appareils soviétiques ont été abattus contre 11 avions allemands.

Dans la nuit, la Stavka ordonne à la 47e armée du Front de la Steppe de se déplacer jusqu'à la zone de Korotcha, à 40 kilomètres au sud-est de Prokhorovka.

8-11 juillet : Vatoutine en danger

Les journées du 8 et du 9 juillet sont les plus chaudes pour Vatoutine et la Stavka. Il faut absolument ralentir l'avance allemande vers Oboïan et la contenir sur la rive sud du Psel, tout en empêchant les pointes est et ouest de l'attaque allemande de se rejoindre pour conjuguer leur action face à l'arrivée des renforts du Front de la Steppe.

Le premier jour, le XXXVIIIIe Panzerkorps reprend sa progression le long de la rive est de la Pena. La Grossdeutschland repousse alors difficilement devant elle les unités, épuisées, de la 6e armée de la garde et du 3e corps mécanisé. Elle doit faire appel à l'appui de la Luftwaffe pour y parvenir et n'avance que de quelques kilomètres, enlevant tout de même Verkhopenye, à une encablure de la route d'Oboïan, où un Kampfgrupp de la division d'élite se replie. Mais, harcelés par des contre-attaques régulières, les hommes de la division d'élite allemande sont obligés de stopper pour la nuit et, surtout, de se mettre sur la défensive : les Landser creusent des trous d'homme et se retranchent dans les maisons de la localité. Pendant ce temps, les restes du 6e corps blindé soviétique se replient derrière la Pena, après avoir encore perdu une quarantaine de T-34 du fait des Tiger et des StuG III, et s'enterrent avec les fantassins en attendant le lendemain. Von Knobelsdorff est inquiet car depuis quarante-huit heures, 800 canons de campagne harcèlent son flanc gauche depuis la rive occidentale de la Pena, ce qui gêne considérablement le déploiement de son Korps. Son esprit est de plus en plus occupé par l'idée de s'enlever avant tout cette épine du pied. À droite, sa 11e Panzerdivision a perdu le contact avec le IIe SS-Panzerkorps. C'est pourquoi Hausser réoriente son avance vers le nord-ouest pour soutenir von Knobelsdorff : il doit donc laisser la Das Reich seule à droite sur la route de Prokhorovka, tout en dirigeant les Leibstandarte et Totenkopf sur Bolchi Maiachki. Vatoutine ayant

ordonné aux divisions leur faisant face de se replier pour éviter l’encerclement, la progression des SS est rapide.

Le chef du Front de Voronej sent qu’il peut prendre l’avantage : il lance 3 corps blindés sur le flanc droit du SS-Panzerkorps afin de ramener celui-ci vers l’est. Au cours de ce combat, le SS-Unterscharführer Franz Staudegger détruit 22 chars avec son seul Tiger :

> Une forte unité blindée soviétique est annoncée. L’Unterscharführer Franz Staudegger, un grand et large Carinthien, grimpe dans la tourelle de son Tiger et fonce vers le front. En chemin, un grenadier lui signale que 5 chars soviétiques auraient déjà percé, et il en voit 2 qui sont attaqués en combat rapproché par quelques hommes. Ils explosent. Au bout de quelques minutes, le canon du Tiger détruit les 3 autres T-34. Maintenant, Staudegger dirige son Panzer vers le *no man’s land* ; 2 autres T-34 apparaissent sur la voie ferrée. En l’espace d’une minute, ils sont transformés en champignons de fumée ; 5 autres surgissent d’un petit bois derrière la voie ferrée. Ils sont aussi détruits après un échange de tirs acharné. En continuant de progresser, Staudegger voit l’unité blindée annoncée dans un vallon. Rapide comme l’éclair, le canon dirigé depuis une position favorable, il tire coup sur coup. Après que 22 chars ont été détruits, les obus antichars sont épuisés. Les blindés qui restent sont encore pourchassés avec des obus explosifs qui endommagent fortement un grand nombre d’entre eux. Staudegger rentre ensuite en marche arrière avec son char Tiger, tout en tenant l’adversaire à l’œil. Mais il est grand temps, car il n’y a presque plus de munitions, le moteur tousse, le carburant menace

d'être épuisé. Déjà, de loin, les grenadiers saluent le Tiger avec enthousiasme depuis leurs positions.

Durant cette manœuvre, le 2e corps blindé est étrillé par une attaque massive de Hs 129 B-2 qui pilonne ses troupes au sol : il perd 46 chars en à peine plus d'une heure. L'attaque vient d'être repoussée par la seule action aérienne. Le 8 juillet est marqué par de lourdes pertes pour les forces de Vatoutine : 190 chars soviétiques viennent d'être détruits contre 30 pour les SS. Mais le commandant du Front de Voronej gagne aussi un temps précieux : en provoquant continuellement les flancs de Hausser, il a diverti des forces qui n'ont pu participer à la poussée principale sur Oboïan et Prokhorovka. Toutefois, il n'est pas certain que la 5e armée blindée de la garde arrive à temps : en sacrifiant ses chars contre du temps, Voutoutine épuise ses lignes de défense à grande vitesse. Tiendront-elles ?

À l'est, le IIIe Panzerkorps avance peu et péniblement. Dans le ciel, la Luftwaffe est encore très active mais se réduit dangereusement. De son côté, la VVS va employer une nouvelle tactique le lendemain, la chasse libre, afin de faire pencher la balance en sa faveur. Est-ce que plus de souplesse tactique permettra d'obtenir une victoire opérationnelle ? Il faut noter qu'à ce moment de la bataille, le VIIIe Fliegerkorps perd trois groupes aériens qui sont orientés vers la pince nord de l'attaque sur le saillant. Von Manstein va devoir choisir quel axe il veut privilégier en ce qui concerne la couverture aérienne car dorénavant il ne pourra pas demander à la Luftwaffe de tout faire. Côté soviétique, au soir du 8 juillet, la Stavka ordonne au Front de la Steppe de lâcher ses dernières réserves : les 27e et 53e armées ainsi que la 5e armée de la garde doivent se mettre en route pour se positionner, avec leurs 170 000 hommes et 850 chars et canons d'assaut, entre Oboïan et la troisième ligne de défense principale afin

d’empêcher von Manstein de déboucher en terrain libre. Quant à la 69e armée, elle doit empêcher le IIIe Panzerkorps de rejoindre le IIe SS-Panzerkorps.

Au matin du second jour, le 9 juillet, la pluie se met à tomber en trombe. Le terrain est détrempé, tout comme les hommes. Les Allemands tentent une nouvelle poussée vers Oboïan, sur un front cette fois-ci large de 20 kilomètres, mais à l’aide des seules 11e Panzerdivisionen, des Totenkopf et Leibstandarte (soit près de 350 chars) – les divisions Grossdeutschland, 3e Panzer et Das Reich devant garder les flancs à gauche et à droite. La division à tête de mort repousse devant elle le 3e corps mécanisé et le 31e corps blindé jusqu’à la Psel, à 15 kilomètres d’Oboïan ; la Leibstandarte et la 11e Panzerdivision se rejoignent et sont à 12 kilomètre d’Oboïan lorsqu’elles sont arrêtées dans leur élan par le 10e corps blindé. Pendant ce temps, la Das Reich repousse difficilement les contre-attaques effrénées des 2e et 5e corps blindés de la garde ; le IIIe Panzerkorps, à l’ouest, n’avance quasiment plus : seule la 168e Infanteriedivision arrive à se placer le long du Donetz, couvrant ainsi la base de la 4e Panzerarmee. Heureusement pour Hoth, la 3e Panzerdivision et la Grossdeutschland finissent par s’emparer d’un pont quasi intact sur la Pena, qu’ils franchissent aussitôt pour établir une tête de pont sur l’autre bord. Se répandant tout le long de la rive ouest du fleuve, les deux divisions vont, dans les jours qui suivent, nettoyer des batteries d’artillerie qui harcèlent le flanc gauche de von Knobelsdorff sur toute la bande de terre qui s’étend le long de la rive droite de la Pena. Mais, ce faisant, ces forces vont se déporter vers l’ouest et ne participeront plus à la poussée vers le nord, vers Oboïan, l’objectif final. Afin de totalement fixer le flanc gauche de Hoth, Vatoutine va jeter tout ce qu’il a dans la bataille, en particulier les

restes de la 1re armée blindée : celle-ci aura limité l’avance allemande à 25 kilomètres en six jours de combats.

Au soir du 9 juillet, Vatoutine commence à souffler : la 5e armée blindée de la garde vient de prendre position sur une ligne allant de l’est d’Oboïan à l’est de Prokhorovka ; l’avance allemande vers la première ville a été limitée durant cette longue journée d’été ; les forces de réserve ont pu se déployer tranquillement ; il ne reste plus que trois jours avant le début de l’offensive d’Orel, qui devrait divertir une partie des forces de von Manstein…

C’est dans la nuit du 9 au 10 juillet que Hoth prend une décision capitale pour la suite de la bataille : il ordonne au IIe SS-Panzerkorps de déplacer l’axe de son attaque du nord-ouest vers le nord-est, soit vers Prokhorovka, au détriment de la poussée vers Oboïan – pourtant objectif principal de la pince sud pour la réussite de la formation d’une poche autour de Koursk. Le tout sous la couverture de la Luftwaffe. L’idée est simple : les 300 Panzer du corps blindé SS doivent repousser les renforts soviétiques venant de l’est, tomber sur les arrières des troupes faisant face au IIIe Panzerkorps afin de le dégager et reprendre le chemin d’Oboïan en compagnie de celui-ci. La question reste posée de savoir si ce plan est une improvisation due aux circonstances (le raidissement de la résistance soviétique dans l’axe nord du corps SS) ou s’il est prémédité. Hoth aurait planifié ce mouvement dès le mois de mai, car il sait que, s’il veut pouvoir faire passer tranquillement ses forces par-delà le Psel dans la perspective de déboucher sur Oboïan, il doit battre les renforts soviétiques qui arriveront immanquablement par le goulot d’étranglement de Prokhorovka, entre Psel et Donetz. En d’autres termes, il aurait cherché avant tout à détruire les réserves opératives soviétiques, avant de tenter de rejoindre la 9e Armee. De plus, ce terrain de 20 kilomètres de large autour de Prokhorovka, fait de steppe vallonnée,

est le seul où les Panzer peuvent se déployer et faire parler toute leur puissance ; seulement, il n'était pas prévu que le flanc gauche du XXXXVIIIe Panzerkorps soit aussi absorbé par des combats de flanc-garde, divertissant de nombreuses forces vers l'ouest au lieu du nord, pour poursuivre la poussée vers Oboïan. Enfin, en privilégiant une attaque du IIe SS-Panzerkorps vers Prokhorovka et les réserves soviétiques, mission initiale du seul IIIe Panzerkorps, Hoth semble hypothéquer la prise d'Oboïan et, au-delà, de Koursk.

Les 10 et 11 juillet voient justement se dérouler de lourds combats sur les flancs de la 4e Panzerarmee. À l'ouest, les Grossdeutschland et 3e Panzerdivision se rabattent donc vers le sud, le long de la rive ouest de la Pena, malmenant le 6e corps blindé. Durant ces deux jours, la 11e Panzerdivision, seule, n'avance plus que de 5 kilomètres en direction d'Oboïan, enlevant la cote 260.8, point le plus avancé de l'attaque allemande au sud du saillant : de là, le regard plonge dans la vallée du Psel, dernier obstacle naturel avant Koursk. Les tours d'Oboïan sont visibles aux jumelles, car la ville n'est plus qu'à 9,5 kilomètres. La Grossdeutschland, relevée par la 3e Panzerdivision, se dirige vers le nord pour l'ultime poussée. Mais elle n'y arrivera jamais : le 12 juillet, Vatoutine fait donner l'assaut par le 5e corps blindé de la garde, le 6e corps blindé et la 184e division de fusiliers (120 chars et canons d'assaut) contre le flanc gauche du XXXXVIIIe Panzerkorps. La 332e Infanteriedivision allemande et la 3e Panzerdivision plient et reculent de 10 kilomètres, manquant d'être rejetées au-delà de la Pena. Von Knobelsdorff doit rappeler d'urgence la Grossdeutschland pour protéger son flanc gauche des contre-attaques soviétiques : celle-ci ne participera donc pas à la poussée sur Oboïan le 12 juillet. Le 13, la 11e Panzerdivision, réduite à une cinquantaine de chars, doit s'enterrer sur ses positions et repousser les vagues d'assaut soviétiques. Oboïan n'est plus qu'un lointain

objectif… À cette date, le XXXXVIIIe Panzerkorps a perdu 326 Panzer et canons d'assaut, tandis que le IIe SS-Panzerkorps en a perdu 200, il lui en reste donc encore 294 en état de combattre.

À l'est, nous retrouvons l'Armeeabteilung Kemp. Lui aussi doit faire face à d'incessantes attaques concentriques sur ses flancs à tel point que, depuis le début de l'offensive, il n'a avancé que de 30 kilomètres là où il aurait dû progresser de plus du double en six jours. Il n'a qu'une division en pointe, la 6e Panzerdivision, les 19e et 7e Panzerdivisionen devant toujours soutenir les divisions d'infanterie allouées normalement à la protection des flancs du détachement d'armée contre les attaques des 24e et 25e corps de fusiliers. Von Manstein s'enquiert alors auprès de ses commandants d'armée : peuvent-ils continuer à avancer ? Breith, le commandant du IIIe Panzerkorps, confirme, mais il lui faut plus de troupes. En attendant, il fait glisser des éléments de la 7e Panzerdivision vers la 6e, tandis que les Tiger du 505e s. Panzerabteilung ouvrent la voie en direction du nord-ouest, vers Prokhorovka. Avançant de 12 kilomètres, les Allemands percent enfin la première ligne soviétique : un retrait tactique de l'Armée rouge permet alors à Breith de dégager la 19e Panzerdivision afin de la jeter dans la pointe de l'Armeeabteilung Kempf. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, une colonne de la 6e Panzerdivision réalise un coup de main digne des cavalcades de juin 1941 : passant incognito à travers les lignes soviétiques, la colonne se saisit sans coup férir de Rshavez et d'un pont sur le Donetz. L'opération est montée par le major Bäke, commandant le 2e bataillon du Panzerregiment 11, appuyé par le 2e bataillon du Panzergrenadierregiment 114. Il utilise une ruse classique en faisant précéder ses chars d'un T-34 de prise. Dans la pénombre du jour qui se lève, la colonne progresse pendant une dizaine de kilomètres jusqu'à ce que le T-34 tombe en panne. « Nos hommes, raconte Bäke,

doivent descendre des chars et le rejeter sur le bas-côté de la route pour la dégager, cela malgré les Russes des alentours que le spectacle semble fort intéresser, quelques jurons bien sentis retentissent ! Jamais un juron n'a autant blessé mes sentiments. Mais les Russes ne remarquent rien. L'équipage du T-34 grimpe ailleurs, s'installe. Et en avant ! » Arrivés à la lisière de Rshavez, les hommes de Bäke tombent sur un rassemblement de 22 T-34, trappes ouvertes et équipages étendus dans l'herbe ! Soudain, une demi-douzaine de T-34 s'écartent et font demi-tour ; 7 arrivent à la hauteur du char de commandement de Bäke et s'installent en demi-cercle à une distance de 20 mètres autour de lui. « Ce dernier se décide à jouer d'audace. Il saute de son char avec son officier d'ordonnance, le lieutenant Zumpel, une charge creuse dans chaque main. Ils passent devant la voiture blindée de l'aspirant Dehen qui attend l'ordre de faire feu. En cinq enjambées, il atteint le premier char ennemi et y fixe une charge. Quelques fantassins russes assis sur leur blindé le regardent, étonnés. L'un deux lève son fusil, Bäke le lui arrache et se précipite dans un fossé où l'eau lui monte jusqu'à la poitrine. Puis c'est le bruit de deux explosions : le lieutenant Zumpel a bien déposé sa charge sur le deuxième char. » Les autres T-34 sont détruits par un Panzer. Les Soviétiques, surpris, réagissent trop tard : Rshavez est conquis. Dans la foulée, une tête de pont est créée sur la rive occidentale du fleuve. Le IIIe Panzerkorps n'est plus qu'à 15 kilomètres de Prokhorovka. À cet instant, von Manstein entrevoit la possibilité de prendre à revers la 5e armée blindée de la garde, située à l'ouest de la localité, mais aussi de prendre dans une nasse les 100 000 hommes laissés sur le flanc gauche de Kempf.

Que se passe-t-il du côté du IIe SS-Panzerkorps durant ces jours qui précèdent l'engagement de Prokhorovka ? Le 10 juillet, la Totenkopf réussit à jeter trois têtes de pont sur la rive nord du Psel,

près de Kliuchki. La 52e division de la garde tente bien de résorber ces têtes d'épingle, mais ses attaques se heurtent à l'artillerie du corps blindé SS et au soutien massif de la Luftwaffe. Le lendemain, 10 Tiger et 84 Panzer de la Totenkopf franchissent à leur tour le Psel, provoquant une réaction des forces de Vatoutine qui y concentre les troupes d'un corps de fusiliers et un grand nombre de corps d'artillerie. Si la division à tête de mort avance maintenant difficilement, elle fixe tout de même de nombreuses forces sur l'aile gauche du IIe SS-Panzerkorps. Au centre, la Leibstandarte avance lentement avec ses 10 Tiger encore en usage en pointe de l'attaque. Elle se dirige toujours vers le nord-est, vers Prokhorovka, en longeant la voie ferrée Bielgorod-Koursk et la route Teterevino-Prokhorovka. À ce moment-là, Hoth ne semble toujours pas avoir reçu confirmation du déploiement de la 5e armée blindée de la garde. Au soir du 10 juillet, les SS ne sont plus qu'à 10 kilomètres de Prokhorovka. Mais, surtout, un événement leur est encore inconnu : les Alliés viennent de débarquer en Sicile, ce qui confirme les craintes de Hitler avant la bataille.

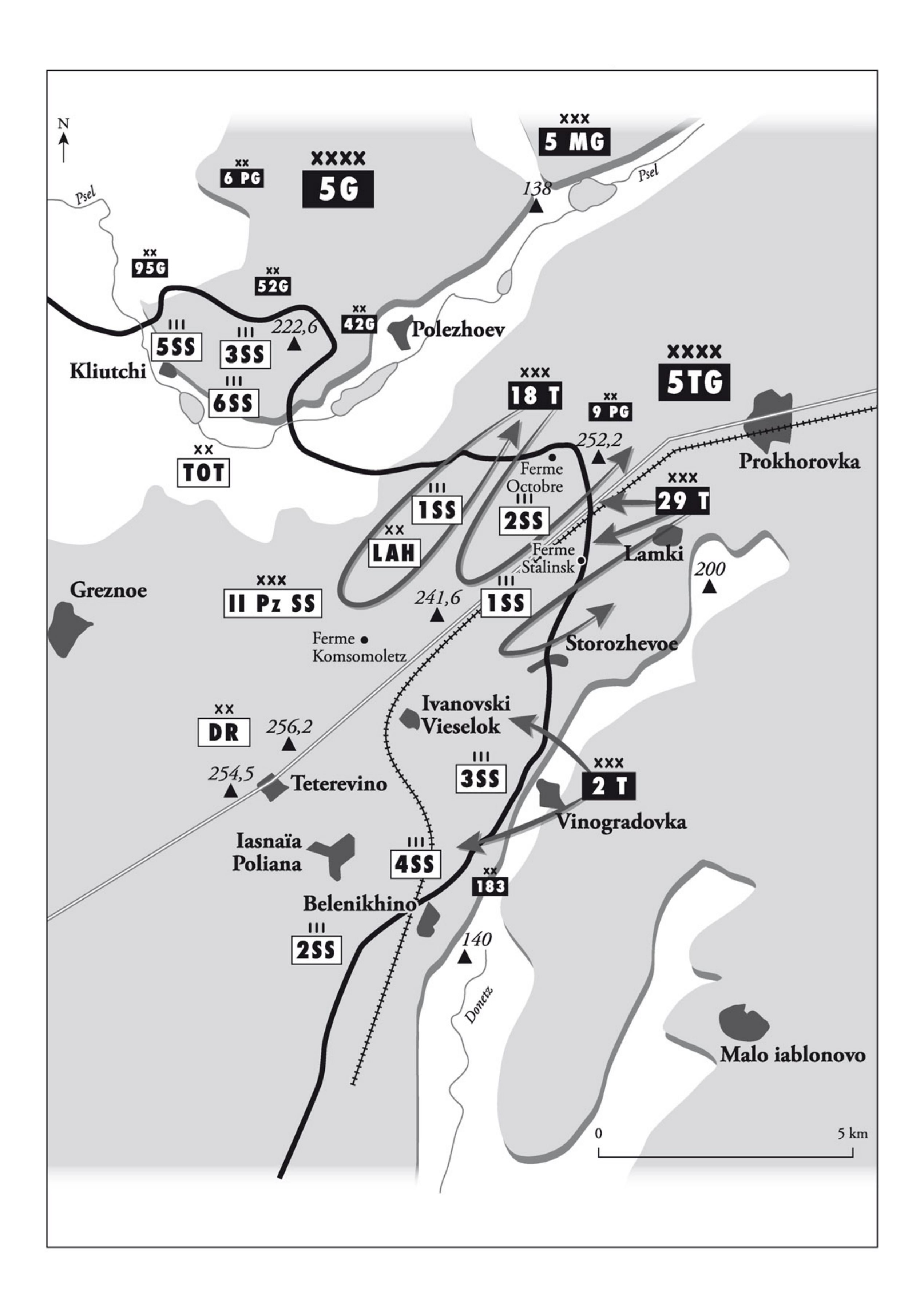
Alors que les unités de la 5e armée de la garde se déploient à l'ouest de Prokhorovka, de part et d'autre du Psel afin de freiner la course des Waffen-SS, Vatoutine et Vassilevski ordonnent à Rotmistrov de préparer une contre-attaque de grande ampleur pour le 12 juillet dans le but de repousser la Leibstandarte et la Das Reich, pour pouvoir encercler la Totenkopf en s'emparant de toute la rive sud du Psel. Rien n'est gagné : lors de cette bataille de rencontre, les chars de Rotmistrov vont devoir faire face à quelques Tiger qui ont prouvé leur redoutable efficacité dans les zones ouvertes où ils peuvent massacrer des dizaines de T-34 sans que ceux-ci ne puissent même ouvrir le feu. Mais Vassilevski est obligé d'obéir à un Staline qui perd patience et veut attaquer. Le premier renforce donc la

5e armée blindée de la garde avec le 2e corps blindé et le 2e corps blindé de la garde.

Le 11 juillet, sous une pluie battante, les SS continuent à avancer. La Leibstandarte se déplace de 3 kilomètres le matin, menant de furieux combats au corps à corps avec les parachutistes de la 9e division aéroportée de la garde. Au soir, la Leibstandarte a conquis la cote 252.2, le dernier promontoire avant Prokhorovka : elle n’est plus qu’à 3 kilomètres de la ville.

Dans la nuit du 11 au 12 juillet, les plans allemands sont établis : la Totenkopf doit continuer à museler l’artillerie au nord du Psel et protéger le flanc gauche de la Leibstandarte. Au centre, celle-ci doit s’emparer de Prokhorovka, en forçant le passage ; à droite, la Das Reich doit prendre Storozhevoyé pour sécuriser le flanc droit ; enfin, le IIIe Panzerkorps a pour but de continuer sa poussée vers la ville objectif afin d’attirer un maximum de forces dans sa direction. De plus, la progression du IIIe Panzerkorps vers l’ouest laisse escompter un encerclement de grande ampleur. Quatre divisions de fusiliers (81e, 89e et 93e de la garde, 183e) et deux corps blindés (2e et 2e de la garde) pourraient être pris au piège. Leur destruction rapide permettrait à von Manstein de libérer plusieurs divisions jusqu’à présent occupées à des missions de flanc-garde (Das Reich, 167e et 168e Infanteriedivisionen, 19e Panzerdivision). Il serait ainsi possible de constituer une grosse masse de manœuvre blindée pour affronter les réserves soviétiques. De son côté, Rotmistrov, découvrant les préparatifs allemands, fait avancer l’heure du début de sa contre-offensive de 10 heures à 8 h 30 du matin, le 12 juillet. Ce changement de plan provoque des remous dans toutes les unités et désorganise quelque peu les éléments de l’attaque.

Combats de Prokhorovka le 12 juillet 1943


N
XXX
5 MG
XXXX
5G
XX
6 PG
Psel
Psel
138
XX
95G
XX
52G
XX
42G
Polezhoev
III
5SS
III
3SS
222,6
Kliutchi
III
6SS
XXXX
5TG
XXX
18 T
XX
9 PG
Prokhorovka
XX
TOT
252,2
Ferme
Octobre
XXX
29 T
III
1SS
III
2SS
XX
LAH
Ferme
Stalinsk
Lamki
200
Greznoe
XXX
II Pz SS
241,6
III
1SS
Ferme
Komsomoletz
Storozhevoe
XX
DR
256,2
Ivanovski
Vieselok
III
3SS
254,5
Teterevino
XXX
2 T
Vinogradovka
Iasnaïa
Poliana
III
4SS
XX
183
Belenikhino
III
2SS
140
Donetz
Malo iablonovo
0
5 km

« La plus grande bataille de chars de l'Histoire »

Cet engagement de Prokhorovka est devenu mythique à plus d'un titre. La vision de la bataille a été forgée par Pavel Rotmistrov lui-même, dans deux ouvrages parus après guerre. Reprise par la plupart des historiens occidentaux, cette image dépeint la charge effrénée de deux grandes masses de blindés totalisant 1 200 à 2 000 chars et canons d'assaut. Sur un terrain plat, découvert et exigu, des masses compactes d'engins évoluent tels des Dreadnought sur un océan, les chars soviétiques se ruant sur les Panzer, les éperonnant même, afin de réduire l'efficacité de l'allonge des canons des Tiger, provoquant alors la victoire incontestable des Soviétiques et la saignée du corps blindé SS.

Or, les chiffres les plus récents indiquent que, côté soviétique, les 18e, 29e corps blindés et 2e corps blindé de la garde, unités effectivement engagées contre les divisions SS, regroupent à cette date entre 482 et 558 chars et canons d'assaut. Du côté du IIe SS-Panzerkorps, le chiffre se monte à 340 engins pour l'ensemble de l'unité. Mais seulement 117 chars, dont 5 Tiger (peut-être 160 blindés au total en comptant les canons d'assaut et autres chasseurs de chars) forment l'effectif des divisions Totenkopf et Leibstandarte, les deux unités qui vont prendre de plein fouet l'attaque de Rotmistrov (la Das Reich ne participera que partiellement à l'engagement lui-même).

Ce sont donc tout au plus 630 chars qui vont s'affronter sur un front de 8 kilomètres de part et d'autre de la route et de la voie ferrée, coincés entre le Psel et le village de Vinogradovka.

À 8 h 30, les chars de Rotmistrov s'élancent vers les positions du IIe SS-Panzerkorps à pleine vitesse, suivant les instructions du

général, dans le but d'engager l'ennemi au plus près. C'est que, connaissant l'état de fatigue de ses équipages et le mauvais état de son matériel, il craint qu'une attaque trop timorée provoque de lourdes pertes dans ses rangs. L'autre souci de Rotmistrov tient à la composition de ses corps blindés : ils sont en effet loin de compter uniquement des T-34. Par exemple, le 18e corps blindé compte 35,5 % de petits T-70, tandis que le 29e corps blindé en compte 38,8 %. Ce détail rappelle non seulement que, sur les 550 chars qui déboulent sur les SS, seule une fraction est constituée de T-34, mais remet aussi en perspective le massacre que vont subir les corps blindés de Rotmistrov. Ce dernier ordonne donc aux commandants de brigades de mettre en avant les bataillons de T-34, suivis des T-70. De leur côté, les Leibstandarte et Totenkopf ont déjà entamé leur avance lorsqu'elles tombent sur les concentrations de T-34.

La tactique retenue par Rotmistrov va s'avérer catastrophique pour ses chars : roulant au pas de charge, ils ne peuvent ajuster leur tir alors que les Panzer, immobiles, les détruisent à 1 800 mètres de distance. De plus, le manque de radios empêche les actions collectives et les chars les plus intrépides, esseulés, sont rapidement mis hors de combat. Dans leur course folle, certains T-34 éperonnent les Tiger et autres Panzer, comme le rapportera l'Allemand Michael Wittmann, as des chars. Il ne s'agit vraisemblablement pas d'anecdotes romancées, puisque plusieurs témoins évoquent ces faits. Ainsi, les camarades du lieutenant de chars Ivan Goussev rapportent ses derniers instants de cette façon :

> Le char du lieutenant avançait, tirant de tous ses canons. Mais un obus ennemi a mis le feu à la machine. Les tirs du char enflammé ne se sont pas interrompus pour autant. Le mécanicien, enclenchant la vitesse la plus élevée de l'appareil,

est arrivé à le diriger contre un des chars ennemis qui avançaient. Le char du lieutenant Goussev continuait à tirer. Ils tiraient, donc ils étaient encore en vie, forcément. Notre char et celui du lieutenant Goussev avançaient à pleins gaz, droit sur le char ennemi. Le Tiger a voulu faire demi-tour et se dégager, mais il n'a réussi qu'à obliquer. Notre char en feu a éperonné le Tiger et les deux chars ont explosé. Cet équipage de héros a péri.

C'est le témoignage de Pavel Rotmistrov, commandant de la 5[e] armée blindée de la garde, qui évoque en premier de tels événements :

Le 2[e] bataillon de la 181[e] brigade du 18[e] corps blindé, attaquant le long de la rive gauche de la Psel, bute sur un groupement de chars Tiger qui, à l'arrêt, engage les chars soviétiques. La puissance de leurs canons constitue une menace sérieuse pour nos équipages qui doivent s'efforcer de se battre en combat rapproché aussi vite que possible, de façon à ravir leur avantage aux Allemands. Donnant l'ordre « En avant suivez-moi ! », le commandant du bataillon, le capitaine Skripkine, dirige son char au cœur des défenses ennemies. Son premier coup de canon transperce l'un des Tiger puis, virevoltant sur place, il met un second char lourd en flammes avec trois autres projectiles. Plusieurs chars Tiger ouvrent le feu simultanément vers l'engin de Skripkine. Un obus ennemi le perce de flanc, un autre blesse le commandant. Le chauffeur mécanicien et l'opérateur radio sortent du char et le mettent à l'abri dans un trou d'obus. Mais l'un des chars Tiger se dirige

> droit sur eux. Le chauffeur, Alexander Nikolaïev, bondit dans son char endommagé et en flammes, met le moteur en marche et se rue sur le char ennemi, telle une boule de feu lancée sur le champ de bataille. Le Tiger s'arrête, hésite, fait demi-tour. C'est trop tard, à toute allure, le KV-1 entre en collision avec le char allemand. L'explosion ébranle le sol. Cette attaque à l'abordage impressionne tellement les nazis qu'ils commencent à se replier précipitamment.

Évidemment, il est peu probable que ce KV-1 ait pu à lui seul détruire la moitié des Tiger disponibles du IIe SS-Panzerkorps et il s'agit plus vraisemblablement de Panzer IV. Mais le nombre de témoignages de même nature tend à prouver que, en effet, les T-34 se sont souvent approchés au plus près pour combattre les chars allemands.

Si les unités SS reculent de 1 à 5 kilomètres par endroits, c'est au prix de terribles pertes pour Rotmistrov, qui doit replier ses unités vers l'est pour arrêter le massacre. Depuis le ciel, Henschel Hs 129 et Stukas « tueurs de chars » s'en donnent à cœur joie, décimant les régiments blindés soviétiques.

À partir de 16 heures, les combats faiblissent et les troupes s'immobilisent des deux côtés, excepté la Totenkopf qui attaque au nord du Psel et réussit à avancer encore de quelques kilomètres. Vers 19 heures ou 19 h 30, le 18e corps blindé passe sur la défensive.

Au soir, les comptes sont faits : Rotmistrov n'a plus de réserves, car il les a épuisées et sur sa gauche pour retenir la Das Reich, et sur sa droite pour ralentir le IIIe Panzerkorps. Il ne peut plus opposer à Hausser que 200 chars au centre. C'est peu, car il reste aux 2 divisions à runes près de 165 machines, sans comptabiliser les 180 chars du XXIVe Panzerkorps dont peut disposer von Manstein si

Hitler le souhaite (réserve général de l'OKH). De plus, fait non négligeable, ce sont bien les Waffen-SS qui restent maîtres du terrain, ce qui leur permet de récupérer les blindés détruits ou endommagés et de les réparer rapidement pour de nouvelles opérations. Les T-34 incendiés sont, quant à eux, hors d'usage pour les Soviétiques. Au total, ce sont donc une soixantaine de chars qui sont définitivement perdus pour les SS et plus de 359 pour les Soviétiques, dont 207 définitivement détruits, soit un rapport de 6 pour 1. Nous sommes loin de l'image légendaire d'un IIe SS-Panzerkorps saigné à blanc par l'assaut téméraire de Rotmistrov. Au contraire, c'est bien la 5e armée blindée de la garde qui est totalement étrillée au soir du 12 juillet. Heureusement pour Vatoutine et Vassilevski, les dernières réserves du Front de la Steppe se sont déployées au sud et à l'est d'Oboïan et offrent encore une réserve de 200 000 hommes et de 400 chars et canons d'assaut. Finalement, le seul avantage tactique concédé à Rotmistrov reste qu'il a empêché Hausser de remplir son objectif de la journée : prendre Prokhorovka.

Il ne faut pas oublier que, ce 12 juillet, la bataille continue à l'est de la Pena et sur les rives du Nord-Donetz. Pour les Allemands, l'engagement de Prokhorovka est un élément de la bataille parmi d'autres et n'a rien d'exceptionnel. Pour les Soviétiques, il se situe au moment même où la Stavka lance sa grande offensive sur le saillant d'Orel, au nord, sur les arrières de Model : cela signifie que Staline considère que la phase défensive de la bataille de Koursk est déjà gagnée. Dans ce contexte militaire, l'importance du combat se situe plus dans ce qu'il représente depuis soixante-dix ans – un mythe fondateur de la défaite allemande sur le front de l'Est – que dans le résultat net des opérations sur la pince sud de l'offensive allemande.

Le 13 juillet, Hitler met officiellement fin à l'opération *Zitadelle*. Il autorise cependant von Manstein à continuer à détruire autant de

réserves soviétiques qu'il le peut avec ses propres forces. Hors de question de divertir le XXIVe Panzerkorps du bassin du Donetz. Tandis que Model, au nord, se replie sur sa ligne de départ, au sud, von Manstein va tenter d'éliminer un maximum de troupes jusqu'au 17 juillet. Ainsi, à la gauche de la 4e Panzerarmee, la Grossdeutschland et la 3e Panzerdivision étrillent la 1re armée blindée qui s'est retirée en second échelon, mais la 11e Panzerdivision est incapable de continuer sur la route d'Oboïan : la situation est bloquée. C'est à droite que von Manstein espère faire la différence. Il veut d'une part encercler les 5 divisions de fusiliers de la 69e armée coincées entre le IIe SS-Panzerkorps et le IIIe Panzerkorps et, d'autre part, finir d'anéantir les restes de la 5e armée blindée de la garde.

L'avance commence dès le 14 juillet. Si la Leibstandarte ne peut bouger vers Prokhorovka, la Das Reich réussit à remplir sa mission en rejoignant la 7e Panzerdivision, le 15, réunissant enfin les deux doigts de l'offensive allemande au sud. Quelques troupes soviétiques sont prises au piège, mais le gros des forces de la 69e armée s'est échappé. Le front allemand est enfin stabilisé et rectiligne, cependant les contre-attaques soviétiques demeurent rageuses tout le long de la ligne, alors que les troupes sont épuisées. Enfin, le 17 juillet à 13 heures, le IIe SS-Panzerkorps reçoit l'ordre de rompre le combat et de se rassembler autour de Bielgorod : les Das Reich et Totenkopf doivent se déplacer vers le sud, où l'offensive soviétique sur le Mious a débuté. Cette fois-ci, la perspective de prendre Koursk s'est définitivement envolée pour von Manstein.

Le 12 juillet, c'est le début des contre-offensives soviétiques au nord puis, le 3 août, au sud du saillant de Koursk. Pour les Allemands, il n'est plus question de prendre au piège les armées soviétiques retranchées dans le saillant ni d'attaquer, mais de se défendre.

CHAPITRE V

LE RETOUR OFFENSIF SOVIÉTIQUE ET LA CAMPAGNE D'ÉTÉ

Alors que les combats font rage, le 9 juillet 1943, au nord du saillant de Koursk, Staline téléphone à Joukov, qui se trouve alors dans le poste de commandement du Front Centre. Ce dernier raconte que, après avoir pris connaissance de la situation, le Commandant suprême demande :

> – L'heure n'est-elle pas venue d'attaquer pour le Front de Briansk et l'aile gauche du Front de l'Ouest, comme le prévoit le plan ?
>
> Je lui fis savoir qu'ici, dans la zone du Front Centre, l'adversaire ne disposait plus de forces suffisantes pour percer nos défenses et que, pour ne pas le laisser organiser sa défensive à laquelle il allait être contraint, nous devions lancer aussitôt la totalité des forces du Front de Briansk et l'aile gauche du Front de l'Ouest dans l'offensive. Sans leur

assistance, le Front Centre ne serait pas à même de lancer la contre-offensive prévue.

Après avoir écouté mon rapport, Staline devait déclarer :

– D'accord… Allez chez Popov et introduisez dans le combat le Front de Briansk… Quand l'offensive du Front de Briansk pourrait-elle commencer ?

– Le 12.

– D'accord.

[…] Le 9 juillet, suivant les instructions du Commandant suprême, j'arrivais à l'état-major du Front de Briansk où je retrouvai son commandant M. Popov, L. Mekhliss, membre du Conseil militaire et L. Sandalov, chef de l'état-major du Front. Ils avaient déjà reçu l'ordre de la Stavka de passer à l'offensive.

La vision occidentale de la bataille de Koursk se limite souvent à la seule bataille du saillant, c'est-à-dire la période qui comprend la double attaque allemande en direction de Koursk et qui débute le 5 juillet. Elle ne reprend en fait que la vision allemande de l'engagement, qui retient surtout la tentative de résorption du saillant puisque les plans de la Wehrmacht pour cette campagne de l'été 1943 ne vont pas beaucoup plus loin. La vision soviétique de la bataille est tout autre. Nous l'avons vu, la période qui s'étend du 5 au 17 juillet n'est, pour l'Armée rouge, que la période défensive de la campagne de 1943. Cette phase s'inscrit dans un plan plus large et ne fait que précéder un retour offensif. Ainsi, la campagne d'été de 1943 a été planifiée par Staline et ses subordonnés à une échelle sans équivalent depuis le début de la guerre. L'objectif du commandement soviétique est d'ébranler l'ensemble du front allemand, de Smolensk à la mer Noire, par des coups de boutoir successifs tout au long de celui-ci,

alors que la destruction des forces vives des Heeres Gruppe Mitte et Süd allemands, dans les combats d'attrition pour le saillant, aura été effective. Ces opérations soviétiques, souvent oubliées dans l'historiographie de la bataille, sont connues sous les noms d'opérations *Koutouzov*, *Roumiantsev* et *Souvorov*.

KOUTOUZOV : LA DESTRUCTION DU SAILLANT D'OREL

L'opération *Koutouzov* vise la résorption pure et simple du saillant d'Orel, l'exact opposé du saillant de Koursk pour les forces du IIIe Reich. Défendu au nord et à l'est par la 2e Panzerarmee, soutenu sur son aile gauche par la 4e Armee et à droite par la 9e Armee, alors engluée dans les combats contre les troupes de Rokossovski, le saillant d'Orel a été l'objet, durant des mois, de lourds travaux d'aménagements défensifs par les troupes du Heeres Gruppe Mitte.

Alors que Model est sur le point de lancer une ultime attaque sur les défenses soviétiques de la 13e armée en ce 12 juillet, les Fronts de Briansk (colonel général Popov) et de l'Ouest (colonel-général Sokolovski) lancent leur propre offensive contre la 4e Armee, au nord et à l'est du saillant d'Orel. Staline ordonne le jour même à Rokossovski de préparer le Front Centre afin que celui-ci puisse attaquer à son tour le 15 juillet au plus tard.

Certes, von Kluge, le commandant du Heeres Gruppe Mitte, n'est pas surpris par l'attaque soviétique. Elle semble pour le moins logique, au vu du tracé du front, mais il ne pensait pas qu'elle serait si violente : ses services de renseignements ont été incapables de déceler la présence de la 4e armée blindée (lieutenant-général Badanov) et de la 3e armée blindée de la garde (général Rybalko) sur

les arrières des deux Fronts. C’est la première mauvaise surprise pour von Kluge. Ce sont près d’un million d’hommes des Fronts de l’Ouest, de Briansk et Centre, soutenus par 2 840 chars et 21 000 canons, qui assaillent les positions des 500 000 hommes soutenus par 825 Panzer des 2e Panzerarmee et 9e Armee. Cela représente une concentration de 160 à 200 canons et 18 chars au kilomètre dans l’axe d’attaque de l’Armée rouge.

Au nord du saillant, ce sont les 11e armée de la garde et 50e armée du Front de l’Ouest (colonel-général Sokolovski) qui doivent ouvrir la danse. Elles sont soutenues par les 745 chars de deux corps blindés. Leur objectif est la voie ferrée Briansk-Orel et elles forment la branche nord de l’encerclement, à la base du saillant d’Orel. La 11e armée et la 4e armée blindée (lieutenant-général Badanov, 652 chars) sont tenues en réserve pour l’exploitation de la percée. Les deux armées d’attaque seront rejointes le 13 juillet, à l’est, par les 61e, 3e et 63e armées du Front de Briansk, qui doit mener une double offensive en direction d’Orel ; un corps blindé et la 3e armée blindée de la garde (731 chars) sont tenus en réserve d’exploitation. Orel se trouve à peine à 50 kilomètres du front. Enfin, au sud, le Front Centre doit tendre la main au Front de Briansk et fermer la nasse, mais sa 2e armée blindée est réduite à 50 % de ses effectifs après les terribles combats de la semaine précédente.

À la veille du déclenchement de l’opération, afin d’appuyer les offensives en préparation, l’aviation soviétique pratique des bombardements derrière les lignes allemandes pour perturber ravitaillement et déplacement de troupes adverses. Mais ce sont surtout les partisans qui sont mis à contribution : dans la perspective de la campagne d’été, la Stavka émet la directive no 006 du 17 juillet 1943 à l’intention de l’état-major central du mouvement des partisans. Celle-ci leur ordonne de planifier une véritable « guerre du

chemin de fer ». Durant la seconde moitié de juillet et jusqu'à fin août, des milliers de partisans se regroupent et attaquent les voies de chemin de fer partout sur les arrières du Heeres Gruppe Mitte. En tout, 167 détachements effectuent 42 000 sabotages de rails. Le but principal de ces actions est de clouer au sol les 9e Armee et 2e Panzerarmee. Cependant ces sabotages, s'ils sont nombreux, sont dispersés et touchent surtout des voies secondaires, ce qui n'a finalement qu'un impact limité sur les voies de communication des deux armées allemandes.

La rapidité avec laquelle le Front Centre va être en mesure de passer d'une stricte posture défensive à une action offensive de grande ampleur va être la deuxième mauvaise surprise de von Kluge. Ce dernier croit en effet que les assauts de Model ont annihilé pour quelques semaines toute velléité de combattre des soldats de ce Front, mais il n'en est rien.

Pour contrer cette opération, la 2e Panzerarmee ne peut compter que sur 14 divisions d'infanterie et 1 Panzergrenadierdivision ; 2 Panzerdivisionen sont tenues en réserve comme corps mobile pour parer au plus pressé. Cela fait peu d'unités mécanisées pour une « armée de Panzer », mais il faut se rappeler qu'un certain nombre d'unités blindées ont été allouées à la 9e Armee en prévision de l'opération *Zitadelle*. En outre, les unités d'infanterie qui couvrent le saillant d'Orel sont très étirées et souvent de taille réduite, toujours au profit de la 9e Armee. Cependant, le système défensif élaboré par la 4e Armee est une suite de quatre lignes principales de défense avec des dizaines de kilomètres de tranchées échelonnées en profondeur. Si ces défenses n'ont pas la complexité et l'aboutissement de celles du saillant de Koursk, elles vont néanmoins être plus difficiles à percer que ce qui avait été prévu par la Stavka.

C’est ainsi que le 12 juillet, à l’aube, l’opération *Koutouzov* commence par une préparation d’artillerie soviétique de deux heures et demie sur les premières lignes allemandes, menée par 3 000 canons et mortiers. Puis, à 6 h 05, c’est l’assaut, sur 200 kilomètres de distance, des Fronts de l’Ouest et de Briansk. Chaque armée de première ligne attaque sur un front étroit de 9 kilomètres. Il ne faut que vingt-quatre heures à la 11e armée pour percer les défenses allemandes et menacer les troupes à l’est du saillant. La 9e Armee est obligée de détacher immédiatement des renforts au profit de la 4e Armee, alors elle aussi commandée par Model, soit 4 divisions (dont 2 Panzerdivisionen) et la moitié des Ferdinand encore disponibles. Ce faisant, le front de la 9e Armee se dégarnit dangereusement. À l’est, les 3e et 63e armées tombent sur un os : le XXXVe Korps, bien renseigné, est prêt à recevoir l’attaque soviétique et effectue le 13 juillet un repli tactique qui arrête les troupes du Front de Briansk après seulement 5 à 8 kilomètres de progression. La 3e armée blindée de la garde, qui devait permettre l’exploitation de la percée des armées de Popov et se trouve engagée trop tôt pour débloquer la situation, est ballottée par des ordres et contrordres successifs qui l’épuisent et finissent par provoquer un désastre : au bout de huit jours, elle est étrillée et doit être retirée du front à cause de pertes élevées.

Des deux côtés, le timing est d’une importance cruciale : si les Soviétiques ralentissent, ils risquent de se retrouver nez à nez avec les renforts blindés allemands venus du sud. Ils doivent donc exploiter la percée au plus vite, mais deux facteurs vont les ralentir : d’une part, Staline, surpris par la rapidité de la percée de la 11e armée, ne « lâche » que très tardivement les armées blindées qu’il a fait placer à plus de 100 kilomètres du front, toujours dans l’angoisse de voir déboucher une percée allemande en direction de

Moscou depuis le nord du saillant de Koursk ; d'autre part, le Front de Briansk est obligé d'engager prématurément ses corps blindés indépendants, normalement tenus en réserve pour l'exploitation, afin d'arriver à percer les lignes allemandes qui offrent une résistance désespérée dans le « nez » du saillant. Le lieutenant général Sandalov, le chef d'état-major du Front de Briansk, relate l'événement ainsi :

> Le premier jour de l'offensive n'a pas produit de succès appréciables sur le Front de Briansk. En dépit d'un puissant appui d'artillerie et de l'aviation, le 12 juillet les groupes de choc du Front n'ont pénétré en profondeur que de 5 à 8 kilomètres. Les presque deux années de préparation du saillant d'Orel par l'ennemi ont été très efficaces. Derrière la première tranchée capturée, il y en avait une seconde, après chaque position occupée, il y en avait une autre, et derrière chaque ligne une autre apparaissait. Nous n'avons pas eu de succès dans l'introduction de nos corps blindés dans la bataille le 12 juillet.

Cependant, le matin du 15 juillet, le Front Centre de Rokossovski passe lui aussi à l'offensive, en direction de Koma. Pressé de toutes part, Model réussit à faire reculer les troupes des deux armées sous sa responsabilité relativement en bon ordre. Il reçoit finalement, le 31 juillet, l'ordre de Hitler en personne d'abandonner totalement le saillant afin de raccourcir le front et dégager des unités pour étoffer la ligne de défense Hagen, qui court le long de la base du saillant. En effet, les événements en Italie, où Mussolini vient d'être arrêté, précipitent les choses et obligent Hitler à enlever le IIe SS-Panzerkorps à Manstein (finalement, à la lueur des événements qui

vont suivre, seule la 1re SS-Panzerdivision Leibstandarte SS Adolf Hitler quittera le front est pour se rendre en Italie), qui doit aussi céder la Grossdeutschland à Model. Ce dernier parvient à évacuer 350 000 combattants sur la ligne Hagen.

Le 5 août, la 3e armée blindée de la garde entre dans Orel et, le 18, le Front de Briansk est à quelque 25 kilomètres de la ville éponyme. Le Heeres Gruppe Mitte a perdu 131 000 hommes, pour 429 890 tués et blessés soviétiques, 2 000 chars et 1 000 avions, mais il s'est stabilisé le 16 août sur la ligne Hagen, dégageant ainsi quelque 19 grandes unités, dont 5 Panzerdivisionen. Tout en se retirant, les Allemands pratiquent la politique de la « terre brûlée » : la troupe effectue des destructions importantes dans les infrastructures et les cultures pour ralentir un peu l'avance soviétique. Vassili Grossman, à qui l'évacuation d'Orel en 1941 a laissé une profonde blessure, est envoyé couvrir la libération de la ville. Le correspondant arrive

> à Orel dans la journée du 5 août, par la grand-route de Moscou. Nous sommes passés par Toula, joyeux et affairé, par Plavsk, par Tchern, et plus loin nous roulions, plus fraîches apparaissaient les blessures portées à notre terre par les Allemands.
>
> Les ruines des maisons de Mtsenk sont envahies d'herbe, le ciel bleu clair apparaît dans les orbites vides des fenêtres et les toits effondrés. Presque tous les villages entre Mtsenk et Orel ont été incendiés, et les ruines des isbas fument encore. Des vieux et des enfants retournent les tas de briques, à la recherche d'objets restés intacts : chaudrons, poêles à frire, lits de fer tordus par le feu, machines à coudre. Tableau amer et trop connu !

Près d'un passage à niveau est fixée une planche blanche fraîchement équarrie sur laquelle on peut lire « Orel »… Une odeur de brûlé plane dans l'air et une fumée d'un bleu laiteux s'élève au-dessus des brasiers qui achèvent de se consumer.

De son côté, le lieutenant Bélov, qui entre avec son régiment dans Orel dévasté, écrit dans son journal, le 5 août, que « la nuit dernière, les Allemands se sont entièrement retirés. Ce matin, nous sommes arrivés dans les faubourgs ouest de la ville. Tout Orel est en flammes. La population nous accueille avec une joie incroyable. Les femmes pleurent de joie ». Le régiment de Bélov, de même que tous ceux de sa division, reçoit le droit d'être baptisé « régiment d'Orel », en l'honneur de cette campagne. À Moscou, on ordonne de célébrer l'événement par le tir de cent vingt coups de canon, pour la première fois depuis le début de la guerre.

Mais l'offensive soviétique ne s'arrête pas en si bon chemin. L'idée de la Stavka est de passer à l'offensive partout, afin de faire plier la majeure partie du front allemand. C'est ainsi que les Fronts de Kalinine (général Eremenko) et de l'Ouest s'attaquent à la 4e Armee, qui se trouve à l'aile gauche de la 2e Panzerarmee, dans le but de reprendre Smolensk lors de l'opération *Souvorov*. L'armée allemande ne possède alors que 66 canons d'assaut, mais elle s'appuie sur un solide réseau de tranchées érigé sur un terrain marécageux et aux forêts denses. Le 7 août, Sokolovski passe à l'attaque mais, contre toute attente, bute sur le réseau défensif allemand. Le 13 août, c'est au tour du Front de Kalinine de s'élancer, pour à peine plus de succès. Les deux Fronts rassemblent pourtant une force non négligeable : 1 253 000 hommes et 1 436 chars. Le 28, un nouvel assaut du Front de l'Ouest est brisé. Ce sont les manques de ravitaillement et les renforts allemands, libérés par la réduction du saillant d'Orel, qui ont

coûté cher aux Soviétiques. Mais les Fronts Centre et de Briansk, plus au sud, continuent à matraquer les défenses de la 2e Panzerarmee. Devant se résoudre à reculer les unités du Heeres Gruppe Mitte sur le Dniepr pour espérer stabiliser définitivement le front, von Kluge doit abandonner Smolensk, qui tombe le 25 septembre. Plus au sud, le Front Centre reprend sa poussée en avant le 26 août, mais est épuisé depuis la bataille de Koursk : en quatre jours, Rokossovski ne parcourt pas plus de 25 kilomètres. Cependant, le 22 septembre, il borde le Dniepr au nord de Kiev. Sur sa droite, le Front de Briansk se déplace aussi à son rythme, du 17 au 26 août, puis réitère son attaque le 1er septembre vers la ville de Briansk, qui tombe le 17 septembre. Enfin, le 3 octobre, le Front de Briansk borde à son tour le Dniepr.

En sept semaines de combats, de mi-juillet à mi-août, les Soviétiques ont perdu dans cette partie du front pas moins de 450 000 hommes, 863 chars et 303 avions. Entre le 12 juillet et le 25 septembre, ils ont fait avancer leurs troupes des Fronts Centre, de Briansk et de l'Ouest de près de 200 kilomètres. Le saillant d'Orel a été résorbé et de nombreuses villes sont tombées entre leurs mains. La bataille de Koursk n'est alors qu'un lointain souvenir lorsque Smolensk est libéré. La lutte a été âpre, car les Allemands ont eu quatre mois de répit pour constituer de puissantes défenses dans le saillant d'Orel, et près d'un an et demi pour le reste du front du Heeres Gruppe Mitte. Par ailleurs, Model, le maître de la défense et des situations désespérées, a encore fait preuve d'ingéniosité et réussi à sauver la majeure partie des 9e Armee et 2e Panzerarmee. Mais les unités de manœuvre ont été décimées à Koursk et elles n'ont pu repousser les attaques soviétiques de façon définitive. Le Heeres Gruppe Mitte n'a dû sa survie qu'au manque de réactivité dans l'exploitation dont ont fait preuve les armées blindées soviétiques.

OPÉRATION *ROUMIANTSEV*

L'opération *Roumiantsev* est peut-être la plus importante des deux, puisqu'elle a pour objectif, outre la libération de Kharkov, quatrième ville d'URSS, d'acculer le Heeres Gruppe Süd à la mer Noire et ainsi de détruire les meilleures unités de l'Ostheer.

Mais le groupe d'armée de Manstein reste encore puissant malgré la lutte qui fait rage au sud du saillant de Koursk. Il faut donc à la Stavka divertir les troupes allemandes de ce secteur pour permettre aux Fronts de Voronej et de la Steppe, malmenés depuis douze jours, de passer à l'offensive à leur tour.

C'est ainsi que les Fronts du Sud et du Sud-Ouest attaquent en deux endroits différents. Le premier dans la région d'Izium, l'autre dans celle du fleuve Mious, à hauteur de Godolaïvka. Ces offensives de diversion débutent le 17 juillet et se terminent respectivement les 27 juillet et 3 août. Elles tournent au massacre pour les Soviétiques mais permettent de drainer une partie des unités des XXIVe et XXXXVIIIe Panzerkorps du Heeres Gruppe Süd ainsi que deux divisions SS, la Das Reich et la Totenkopf, loin de Karkhov.

Alors que Manstein stoppe la progression de ses troupes vers Koursk, il est convaincu que les Fronts de la Steppe et de Voronej sont épuisés et ne pourront rien faire avant des semaines. C'est pourquoi il se permet de dégarnir le flanc nord du Heeres Gruppe Süd. Mais il se trompe car c'est de ces Fronts que partiront les attaques les plus puissantes.

C'est donc le 3 août que choisissent Vatoutine et Koniev pour lancer le coup de grâce : de 5 heures à 8 heures du matin, les canons soviétiques tonnent sur les premières lignes allemandes. Opérant sur un front d'à peine 1,5 à 3 kilomètres de large, les divisions des 6e et 5e armées de la garde et de la toute fraîche 53e armée attaquent les

lignes de la 4e Panzerarmee au nord-ouest du saillant, les 1re armée blindée de Katoukov et 5e armée blindée de la garde de Rotmistrov restant en réserve d'exploitation ; les 40e et 27e armées attaquent depuis le nord, en second échelon. 980 588 soldats de l'Armée rouge, 12 627 canons et mortiers et 2 439 chars se jettent sur 250 000 Landser et 250 Panzer. Les Soviétiques démontrent ici une nouvelle tactique : chaque division de fusiliers à l'assaut comprend un grand nombre d'unités d'artillerie spécialisées qui supportent les régiments de première ligne. D'autres unités d'artillerie apportent un appui feu à longue distance, qui vise les réserves allemandes, tandis que des unités d'artillerie antichars restent en réserve afin de parer à toute contre-attaque blindée allemande. Manstein comme Hitler sont surpris : comment des armées qui ont été malmenées durant deux semaines peuvent-elles se permettre de mener une offensive de grand style deux semaines après l'arrêt des combats ?

Mais les défenses allemandes, comme au nord du saillant de Koursk, sont très denses et obligent les deux armées à engager leurs corps blindés de tête pour soutenir avant l'heure la 53e armée. Ce n'est que le 5 août que Katoukov et Rotmistrov peuvent enfin lancer l'exploitation de la percée et avancer le lendemain de 60 kilomètres derrière les lignes allemandes. Toujours est-il que les armées soviétiques gagnent de 25 kilomètres depuis le nord et atteignent Bielgorod, libéré ce même 5 août. Trois jours après, le front allemand craque de partout et les unités commencent à se replier sur Kharkov. Au nord, le Front de Voronej fixe plusieurs des plus puissantes unités de Manstein, l'empêchant de retrouver une certaine liberté de manœuvre. Ce dernier rappelle alors les 2 divisions Waffen-SS du sud, où elles avaient été envoyées en renfort, afin de les jeter dans les brèches, ainsi que la division Grossdeutschland qui avait été envoyée auprès du Heeres Gruppe Mitte. Débarquant des trains, elles

rencontrent la 1re armée blindée et la 5e armée blindée de la garde dans la région de Bogodoukhov, au nord-ouest de Kharkhov : s'ensuit une bataille mobile où chacun tente de gagner du temps en attendant l'arrivée du gros des troupes, entre le 9 et le 12 août. Si les divisions SS sont finalement repoussées, les armées blindées soviétiques ont perdu 400 chars depuis le début de l'opération *Roumiantsev*. En d'autres termes, les pointes blindées soviétiques sont totalement émoussées.

C'est le 13 août, enfin, que Kharkov est investi par les Soviétiques. Hitler refuse tout d'abord son évacuation. À l'ouest de la ville, les pointes de l'avance soviétique sont menaçantes, mais Manstein réussit quand même à encercler 12 divisions du Front de Voronej qui s'étaient trop avancées. Toutefois l'encerclement est trop faible et il n'arrive pas à détruire les unités isolées. De plus, il a dû dégarnir son aile nord, ce que Vatoutine perçoit et exploite aussitôt. Ce dernier met alors une pression terrible sur la 8e Armee, nouveau nom de l'Armeeabteilung Kempf, qui ne peut tenir plus longtemps. Son commandant, Otto Woehler, finit par convaincre Hitler d'abandonner la ville et de se replier sur le Dniepr. Le Führer accepte, amer, et ordonne à l'ensemble des troupes du Heeres Gruppe Mitte et du Heeres Gruppe Süd de se retirer sur une ligne Kerch-Mélitopol-Dniepr-Kiev-Desna-Leningrad, connue sous le nom d'Ostwall, mur de l'Est. Appelé ligne Wotan au sud et ligne Panther au centre, ce n'est pas un système de défense abouti, Hitler ayant refusé de construire une ligne fortifiée le long du Dniepr quelques mois plus tôt afin d'enlever à ses officiers l'idée de « regarder dans leur dos » au lieu de tenir leur position. Ce mur de l'Est n'est donc qu'une chimère et les travaux débutent dans la précipitation au milieu du mois d'août. Plus de 250 000 civils soviétiques sont mis à contribution dans des

conditions inhumaines pour ériger des fossés antichars, des tranchées et des obstacles en tous genres.

Au sud, les Fronts du Sud-Ouest, de Malinovski et de l'Ouest de Tolboukhine réitèrent leur attaque en direction du Donbass, les 16 et 18 août. Cette fois-ci, pas question de diversion : l'objectif est de reprendre cette région riche en minéraux indispensables à l'effort de guerre allemand. Mais les deux Fronts manquent cruellement d'unités mécanisées d'exploitation. La 1re Panzerarmee et la 6e Armee peuvent donc éviter l'encerclement et se replient, elles aussi, en direction du Dniepr et de la ligne Wotan en infligeant de lourdes pertes aux forces de Malinovski et de Tolboukhine. La course au Dniepr commence et se termine fin septembre : tout le long du front, les deux armées se font face de part et d'autre du fleuve. Les Soviétiques ont pris, dans leur élan, quelques têtes de pont sur la rive ouest, mais elles sont contenues par les Allemands.

En attendant, les Soviétiques entrent dans Kharkov pour la seconde fois depuis le début du conflit le 23 août, et déclarent la ville sécurisée le 28. Koniev appelle immédiatement Staline pour lui annoncer la nouvelle. Quelques heures plus tard, Radio Moscou annonce aux citoyens soviétiques qu'en l'honneur de la libération de la cité, 224 coups de canon seront tirés. Mais les pertes ont été terribles : sur les Fronts de la Steppe et de Voronej, plus de 250 000 hommes ont perdu la vie.

Succès en demi-teinte ?

Les forces allemandes ont certes été émoussées lors de la bataille défensive du saillant de Koursk, mais elles ont réussi à se replier en

assez bon ordre après le retour offensif soviétique et la campagne d'été de l'Armée rouge. De nombreux auteurs estiment que les Allemands ont réussi une retraite qui a préservé l'essentiel de leurs armées et leur a permis de se retirer derrière le Dniepr, sauvant ainsi l'intégrité du front ; l'Armée rouge aura, pourtant, dans ces mêmes opérations, fait montre d'un art militaire renouvelé et efficace. Quels sont donc les facteurs ayant conduit aux succès et aux échecs des opérations de l'Armée rouge au nord et au sud du saillant de Koursk ?

Tout d'abord, et pour la première fois de la guerre durant une campagne d'été, ce sont les forces allemandes qui sont exténuées lorsque commencent les offensives soviétiques. Cependant, le terrain, au nord du saillant de Koursk, est plus favorable à la défense allemande car il comprend de nombreux marais et forêts denses. Mais ce sont les positions défensives allemandes, préparées de longue date, qui ont surtout ralenti les Soviétiques.

Celles-ci ont souvent obligé les commandants de Front soviétiques à lancer leurs corps blindés trop tôt dans la bataille, les usant prématurément au détriment de leur fonction première : l'exploitation. D'autre part, nous l'avons vu, les deux armées blindées soviétiques au nord ne sont autorisées à entrer dans la danse que trop tard, ce qui permet aux réserves mobiles allemandes de se repositionner et de contrer en partie les puissantes offensives soviétiques dans le saillant d'Orel. Certes, les gains territoriaux sont énormes, mais au prix de pertes élevées pour l'Armée rouge.

Cependant, au nord comme au sud, les armées soviétiques font preuve d'un renouveau certain dans la doctrine offensive. Apprenant des Allemands tout en appliquant des tactiques qui leur sont propres, ayant à leur disposition de nouveaux matériels et se servant intelligemment de la *maskirovka*, ils expriment le nouvel art de la

guerre soviétique à travers ces facteurs dans les opérations *Koutouzov* et *Roumiantsev*.

Le premier consiste, comme dit plus haut, à appliquer les recettes allemandes : concentrant leurs forces en un point étroit du front, les Soviétiques acquièrent ainsi une supériorité irrésistible à un endroit donné, leur permettant d'emporter la décision quoi qu'il arrive. Réussissant à coordonner l'artillerie, le génie, l'infanterie et les chars de façon à percer les défenses allemandes, le commandement soviétique démontre ici qu'il a largement gagné en expérience et en professionnalisme par rapport aux années précédentes. Perçant le front, les armées soviétiques ne cherchent pas l'encerclement, comme leurs homologues allemandes, mais plutôt à ébranler l'intégralité du front en se répandant sur les arrières grâce à des armées blindées mobiles et puissantes.

Le second facteur tient dans l'apport du Lend-Lease, qu'il ne faut pas sous-estimer. La très grande quantité de moyens de transport motorisés et de moyens de communication que reçoit l'Armée rouge à ce moment de la guerre permet aux formations blindées de pouvoir enfin exprimer toute leur puissance. Avant la mi-1943, les chars soviétiques avançaient dans les lignes allemandes avec pour seul soutien quelques soldats, trop peu nombreux, juchés sur la plage arrière des T-34/76 ; les Allemands se débarrassaient alors facilement de cette infanterie d'accompagnement très exposée, détruisaient les chars soviétiques avec leur artillerie antichars et leurs formations mécanisées, puis arrêtaient le gros des troupes d'infanterie qui suivait grâce aux tirs de mitrailleuses et de mortiers… Après la bataille de Koursk, le principal soutien des chars, l'infanterie, peut enfin suivre les T-34/76 en nombre suffisant pour leur apporter une aide adéquate de même que les autres unités de soutien, artillerie comprise. Cela est rendu possible grâce à une grande quantité de camions Studebaker,

de Jeep et autres moyens de transport fournis par les Américains. Ces matériels permettent aux Soviétiques d'appliquer les combinaisons tactiques interarmes dont l'efficacité avait été prouvée jusque-là par… les Allemands. Mais l'apport des moyens de transport ne s'arrête pas là : avec la livraison de milliers de camions et de locomotives, les Alliés occidentaux permettent également à l'Armée rouge de se doter d'un système de ravitaillement de l'avant qui est loin des errements du début de la guerre. Dorénavant, les offensives soviétiques ont le « souffle » nécessaire pour maintenir sous pression les forces allemandes pendant des semaines, amenant souvent celles-ci au point de rupture.

Avec des commandants maintenant expérimentés, des états-majors efficaces et une logistique améliorée grâce aux camions américains, les formations blindées de l'Armée rouge démontrent leur capacité à au moins égaler les forces blindées allemandes.

Mais des problèmes persistent : le moment choisi et la procédure d'introduction des formations blindées dans la bataille, pendant ou après la pénétration initiale de l'attaque, restent problématiques ; les pertes continuent à être particulièrement importantes, même lorsque la victoire est au bout de l'opération.

Enfin, un dernier facteur est à prendre en compte dans le succès en demi-teinte des opérations de la campagne d'été de l'Armée rouge : l'emploi de la *maskirovka* dans l'offensive. Elle a fait ses preuves dans la préparation de la défense du saillant de Koursk et fait de même lors de l'opération *Roumiantsev*. Ainsi, une première opération d'intoxication se produit au sud du front, dans les régions d'Izium et du Mious. Rien n'y est caché des préparatifs d'une double attaque dans ces régions. C'est pourquoi d'importantes forces mécanisées allemandes y sont dépêchées, réduisant les forces qui font face aux Fronts de Koniev et de Vatoutine.

Une seconde manœuvre de type *maskirovka* est menée sur le flanc droit du Front de Voronej. Sur les recommandations du général Moskalenko, alors commandant de la 40e armée, qui flanc-garde la droite du Front de Vatoutine, le haut commandement soviétique va faire croire que l'offensive principale de l'opération *Roumiantsev* viendra du bout sud-ouest du saillant de Koursk, alors qu'elle proviendra du flanc est du Front de Voronej. Pour faire passer l'idée que deux corps de fusiliers, une armée de chars et plusieurs corps blindés sont en train d'être concentrés dans la région de la 38e armée, des positions factices sont érigées sur les arrières de celle-ci (qui protégera le flanc ouest de l'opération *Roumiantsev*), à destination des appareils de reconnaissance allemands (qui, opportunément, ne sont pas tous abattus) ; 600 chars et 200 canons en bois disséminés sur tout le front de l'armée ; des mouvements de troupes vers l'avant en plein jour, qui reviennent sur leurs positions de départ, discrètement, la nuit ; diffusion de rumeurs d'attaque à destination des agents allemands infiltrés dans la population des arrières de l'Armée rouge, etc. Les Soviétiques s'offrent même le luxe de procéder à des tirs de réglage d'artillerie et à l'ouverture de passages dans les champs de mines faisant face à la 38e armée la veille de la véritable offensive, plus à l'est. Dans le même temps, des transmissions radio en partie codées, ou mal codées, sont diffusées afin d'intoxiquer les services d'écoute de la 4e Panzerarmee. Enfin, des positions défensives sont creusées le long du flanc ouest du Front de Voronej, de là où, au contraire, viendra la principale attaque ; 22 ponts sont aussi construits sous l'eau afin de faciliter la traversée du Donets.

C'est l'ensemble de ces facteurs qui a permis à Staline et à l'Armée rouge de mener, pour la première fois depuis le début du conflit, une campagne d'été qui a repoussé les armées allemandes. Certes, il y a

encore de nombreuses ombres au tableau, mais elles seront progressivement gommées jusqu'à la fin de la guerre. Les opérations *Koutouzov*, *Roumiantsev* et *Souvorov* démontrent qu'un tournant s'est effectué dans la planification stratégique, opérationnelle et tactique ainsi que dans la conduite des opérations offensives estivales de la part de l'Armée rouge. Staline est maintenant capable d'écouter ses subordonnés en qui il a de plus en plus confiance. Ceux-ci ont moins de complexes d'infériorité par rapport à leurs homologues allemands qui eux restent enferrés dans des considérations raciales qui les aveuglent, entretenant leur sentiment de supériorité sur les Soviétiques. L'opération *Bagration*, qui symbolisera la quintessence de l'art militaire soviétique en juin 1944, sera un succès encore plus éblouissant, mais elle opposera une Armée rouge au faîte de sa puissance technologique à une Wehrmacht amoindrie et au bord de la rupture. Or, lors des opérations offensives de cet été 1943, cette dernière est encore très bien pourvue en moyens blindés et son aviation a toujours un potentiel destructeur de premier ordre, ce qui fait des opérations de cet été 1943, peut-être, l'un des meilleurs exemples de la maturité atteinte par l'Armée rouge et ses généraux.

CONCLUSION

Le 13 juillet 1943, Hitler convoque les commandants des deux pinces de l'offensive sur le saillant de Koursk, les maréchaux von Manstein et von Kluge, dans son quartier général du Wolfsschanze. Ces derniers lui exposent la situation sur le terrain. Von Kluge est catégorique : il ne peut plus avancer, la résistance à laquelle fait face la 9e Armee de Model ne le lui permet pas. L'offensive soviétique sur le saillant d'Orel, entamée la veille sur les arrières de l'armée, l'a déjà contraint à retirer des troupes à la 9e Armee pour les envoyer ralentir la progression des Fronts de Briansk et de l'Ouest. Hitler a également appris qu'une seconde offensive de grand style se prépare au sud, sur le Mious, dans la région du Donbass, visant Kharkov. Elle risque de prendre à revers les armées du Heeres Gruppe Süd engagées contre le saillant de Koursk. Von Manstein proteste en arguant que, si Model tient au nord encore quelques jours et si on lui alloue quelques renforts de plus (le XXIVe Panzerkorps, avec la SS-Panzergrenadierdivision « Wiking » et les 17e et 23e Panzerdivisionen), il peut toujours mener à bien l'objectif ultime de la bataille, à savoir la fermeture de la poche de Koursk. Mais Hitler a en fait déjà pris sa décision : l'opération *Zitadelle* est définitivement ajournée car le danger est maintenant ailleurs. En Sicile, les Alliés ont débarqué le 10 juillet et l'Italie montre des signes inquiétants de fléchissement. Il

a besoin de troupes de confiance, c'est-à-dire des Waffen-SS du IIe SS-Panzerkorps, pour redresser la situation. Dans le sud du front de l'Est, l'offensive qui s'annonce est une menace encore plus grande que celle déjà en cours contre le Heeres Gruppe Mitte. Ici aussi, le besoin de troupes aguerries et puissantes se fait pressant. Seule concession faite à von Manstein : Hitler l'autorise à continuer le combat contre les réserves opérationnelles soviétiques, dans le but de les affaiblir suffisamment pour couper dans leur élan les offensives d'été de l'Armée rouge qui suivront. Le 17 juillet, l'OKH ordonne au IIe SS-Panzerkorps de se désengager et de se préparer à faire mouvement vers l'ouest ; le lendemain, deux nouvelles divisions engagées vers Koursk, dont la Grossdeutschland, sont à leur tour retirées du front et envoyées prêter main forte au Heeres Gruppe Mitte en fâcheuse posture. Von Manstein est contraint de se replier sur ses positions de départ du 5 juillet dans les jours qui suivent, sans pour autant être inquiété par les forces ennemies, exsangues.

Ainsi s'achève l'opération *Zitadelle*, dont l'objectif était de prendre au piège plus de 700 000 soldats de l'Armée rouge après la résorption du saillant de Koursk par deux formidables rassemblements de blindés allemands.

L'histoire de cette bataille, dont le récit conventionnel n'a été remis en question qu'à la marge pendant près de quatre décennies, est bouleversée depuis une vingtaine d'années par une vision renouvelée de l'événement. Cependant, certaines thématiques liées à la bataille continuent de susciter des questionnements. C'est ainsi que, parmi les travaux les plus récents, la chasse aux légendes qui découlent de cette bataille revient souvent : *Blood, Steel and Myth*, de George M. Nipe, ou encore *Demolishing the Myth*, de Valeriy Zamouline, en sont les exemples les plus emblématiques. La question des pertes, de la portée de la bataille, des choix stratégiques et

tactiques, des raisons de la victoire ou de l'échec des protagonistes sont autant de problématiques encore largement sujettes à interprétation.

Les pertes

La question des pertes est aujourd'hui encore difficile à trancher. Les documents sont parcellaires et souvent sujets à caution. Sans que ces chiffres soient définitifs, loin s'en faut, il est possible d'avancer ceci : pour le seul engagement de Prokhorovka, il semblerait que les Allemands n'aient perdu que 62 chars et canons d'assaut, dont un grand nombre sera réparé dans les plus brefs délais et renvoyé au front les jours suivants. Nous sommes loin des centaines de chars et Tiger détruits par les Soviétiques et revendiqués après guerre. Les troupes soviétiques ayant participé à ce combat auraient, quant à elles, subi de très importantes pertes : 359 chars et canons d'assaut détruits, dont 207 définitivement (193 chars et 14 canons d'assaut) ; 3 500 tués et blessés, soit un ratio de 1/3 à 1/5 en faveur des Allemands. Pour l'ensemble de la bataille défensive (5-23 juillet), le Front de Voronej aurait perdu 73 892 hommes, tués, blessés ou prisonniers, tandis que le Front Centre en aurait perdu 33 897 ; enfin, le Front de la Steppe déplore 70 058 tués et blessés, soit 177 847 pertes au total pour les trois Fronts (entre 20 % et 70 % de pertes au niveau divisionnaire). À cela, ajoutons 1 614 chars détruits, mais dont au moins le tiers est réparable, 3 929 pièces d'artillerie et 459 avions définitivement mis hors de combat pour les même unités dans le même laps de temps. Nous sommes loin des 700 000 à un million d'hommes prévus par les plans de la Wehrmacht. En face, les Allemands déploreraient la perte de seulement 49 372 combattants

pour les deux pinces (20 270 au nord, 29 102 au sud), mais il s'agit de troupes très aguerries, la crème de ce que peut mettre en ligne la Wehrmacht à ce stade de la guerre. Dans le domaine des chars, le IIe SS-Panzerkorps a perdu au 13 juillet 243 chars ; le XXXXVIIIe Panzerkorps, 428 à la même date : au total, ce sont 671 chars et canons d'assaut de la 4e Panzerarmee qui sont mis hors de combat en deux semaines de bataille. Sa voisine, l'Armeeabteilung Kempf, perd dans le même laps de temps 160 engins. Enfin, la 9e Armee raye de ses effectifs disponibles 777 machines. Certes, sur cet ensemble de 1 608 chars mis hors de combat, seuls 15 % à 20 % sont irréparables, soit environ 320 Panzer si on s'en tient au chiffre le plus haut. À comparer, donc, au plus de 1 000 chars soviétiques totalement détruits, soit un ratio de 1/3 à 1/4, ce qui semble être assez juste par rapport aux différentiels de pertes que l'on retrouve sur l'ensemble de la première moitié du conflit. À cela, il faut ajouter les 684 000 soldats et 4 450 chars de l'Armée rouge perdus lors des contre-offensives *Roumiantsev* et *Koutouzov*. La Wehrmacht déplore 200 000 tués et blessés pour ce qui est du retour offensif soviétique au nord et au sud du saillant. Bien sûr, tous ces chiffres sont à manier avec précaution, pouvant à tout moment être remis en question par l'apparition de nouveaux documents ou de nouvelles interprétations.

En tout état de cause, les pertes ont été terribles dans les deux camps, et plus encore du côté soviétique, tout simplement parce que, lors de leur avance, les Allemands font sauter les chars ennemis tombés entre leurs mains ; a contrario, les équipes de réparation allemandes réalisent des prouesses pour réparer rapidement ou mettre en zone sûre les Panzer endommagés, ne les laissant pas sur le terrain. Mais l'URSS peut encore compter sur de nombreuses recrues et les usines tournent à plein : en août 1943, les Soviétiques ont dans leurs parcs près de 15 000 blindés. Par contre, ils n'arrivent pas à

former assez d'équipages pour alimenter le champ de bataille avec suffisamment de chars : c'est le temps qui leur manque, pas le potentiel humain ou matériel. Côté allemand, les forces mobilisables s'amenuisent et la qualité des troupes avec : les pertes subies à Koursk concernent les forces les plus précieuses que la Wehrmacht puisse mettre en ligne. Certes, elles ne représentent qu'une fraction de celles qui sont le lot mensuel des forces déployées sur le front de l'Est, mais le IIIe Reich n'est pas en mesure d'encaisser une telle attrition, au contraire de l'URSS.

Pertes soviétiques substantielles mais pouvant être compensées, dommages allemands réels mais pas exceptionnels… Le vainqueur et le vaincu sont difficiles à déterminer.

Bilan stratégique

L'une des questions les plus épineuses au sujet de cette bataille concerne la place de celle-ci dans le conflit germano-soviétique et dans la Seconde Guerre mondiale – son déroulement et ses conséquences. Après guerre, les auteurs soviétiques l'ont placée parmi les plus importantes du conflit, voire la plus importante, car elle aurait permis à l'Armée rouge de prendre définitivement l'initiative et de ne plus la lâcher jusqu'à Berlin. En ce sens, elle serait une victoire soviétique indéniable. Pour eux, cette bataille est le tournant de la guerre à l'Est, voire celui de la Seconde Guerre mondiale. Certains auteurs occidentaux leur ont emboîté le pas, comme Janusz Piekalkiewicz et, dans une certaine mesure, Geoffrey Jukes ou encore John Erickson. Cependant, les dernières recherches sont plus nuancées. Peut-on donc considérer la bataille de Koursk comme une écrasante défaite allemande ? Il est indéniable que les Allemands

n’ont pas rempli leur mission à Koursk. Hitler a voulu cette opération pour plusieurs raisons : raccourcir le front, constituer des réserves stratégiques, affaiblir les forces soviétiques pour les empêcher de lancer une offensive d’été tout en sapant leur moral et, enfin, maintenir la confiance des alliés de l’Axe dans la victoire de l’Allemagne. Or quel est le résultat de la bataille fin août 1943 ? Le front n’a pas été raccourci, il a même été rallongé par l’avance des troupes soviétiques lors des assauts sur Orel et Kharkov ; la Wehrmacht ne peut plus reconstituer ses unités d’infanterie, les dernières et meilleures cartouches ayant été brûlées à Koursk ; les unités de Panzer, si elles restent redoutables après Koursk, ne retrouveront plus la puissance de la mi-1943 ni même celle du début de la guerre, toutes proportions gardées ; les forces soviétiques, malgré d’énormes pertes jusqu’en septembre, ont tout de même eu la capacité à mener de nombreuses offensives d’envergure sur tout le front, repoussant de plusieurs centaines de kilomètres, jusqu’au Dniepr, les forces allemandes ; le moral des troupes de l’Armée rouge est à son plus haut car, pour la première fois depuis le début de la guerre, elles ont réussi à repousser la Wehrmacht lors de l’ouverture de la campagne d’été ; enfin, et ce n’est pas la moindre des conséquences de la bataille, la confiance des alliés de l’Axe dans la capacité de la Wehrmacht à enrayer la progression soviétique, déjà écornée après la bataille de Stalingrad, s’est aggravée suite à Koursk. Ce sont surtout les alliés des Balkans, Roumanie et Hongrie en tête, qui vont définitivement chercher à s’éloigner du IIIe Reich et à se rapprocher des Alliés après juillet 1943. Ces deux pays savent que Hitler ne pourra pas gagner la guerre et, surtout, voient les forces soviétiques s’approcher dangereusement de leurs frontières. Ils savent qu’ils seront les prochains à subir le joug de Staline et n’ont plus confiance dans la puissance blindée allemande. Tout cela contribue à

l'affaiblissement de l'Allemagne et au renforcement de l'Armée rouge qui sait qu'elle peut maintenant gagner la guerre à elle seule (la demande de Staline d'ouverture d'un second front par les Alliés ne sera plus aussi pressante après Koursk) et que ce n'est plus qu'une question de temps et de coût humain. Après Koursk, la question n'est plus de savoir si la Wehrmacht pourra être vaincue, mais quand elle le sera. Koursk est donc bien une des plus importantes batailles du conflit ayant mené à la défaite du IIIe Reich mais elle ne se comprend comme telle qu'en la resituant dans le contexte général de la guerre mondiale : rien n'est encore joué avant le début de l'opération *Zitadelle*, et tout n'est pas terminé après. Rappelons qu'il faudra encore près de deux ans pour voir enfin la guerre prendre fin, dans la douleur et l'horreur.

Bilan tactique et opératif

Si la portée stratégique de la bataille peut être lue ainsi, que s'est-il donc passé à Koursk sur le plan tactique et opérationnel ?

La réponse peut paraître simple et complexe à la fois : une offensive allemande de grande envergure de type Blitzkrieg a été stoppée en moins de deux semaines, pour la première fois de la guerre. C'est ici que nous nous devons de regarder l'objet que l'on étudie non avec les yeux du prophète qui connaît l'avenir, mais avec ceux des hommes de l'époque que l'on scrute. Avant juillet 1943, lorsque l'état-major allemand prépare une campagne, celle-ci est soit victorieuse, soit stoppée après des mois de combat et d'importants sacrifices pour l'adversaire, en termes de troupes ou d'espace. C'est pourquoi il n'est pas si aisé de condamner d'emblée la décision de Hitler et de ses généraux de mener l'assaut sur le saillant de Koursk,

même s’il semble évident aux analystes, a posteriori, que les Soviétiques les y attendaient de pied ferme. À la date du 5 juillet 1943, aucune offensive blindée allemande, bien préparée et menée avec des troupes de choc de premier choix, n’avait pu être arrêtée en rase campagne sans l’aide du climat, comme lors de l’opération *Barbarossa* en 1941 ou de l’attrition de combats de rues terrifiants à Stalingrad en 1942. En juillet 1943, Hitler ignore les importantes réserves stratégiques soviétiques, mais il n’en a pas idée non plus en 1941 et 1942 (il sera toujours surpris par la capacité de résilience des forces de l’Armée rouge) et cela n’a pas empêché ses armées blindées de crever le front soviétique et de mener une progression fulgurante dans la profondeur opérationnelle de l’adversaire. Hitler, à la fin du printemps 1943, peut donc avoir confiance : ses forces ont repris l’initiative et stoppé l’ennemi en lui infligeant de lourdes pertes après le désastre de Stalingrad ; il peut compter sur une concentration de troupes expérimentées en un point clé du front ; il a pris le temps de rassembler et de mettre en ligne les meilleurs matériels qu’il ait été donné de voir jusqu’à ce jour (Tiger, Ferdinand, Panther), concentrés dans trois armées les plus puissantes dont il ait jamais disposé ; il a placé à la tête de ces unités les meilleurs officiers de blindés de toutes les forces allemandes ; ses services de renseignement lui assurent que les forces soviétiques peuvent être vaincues si les attaques sur le saillant sont menées à grande vitesse, avant que les réserves stratégiques soviétiques n’interviennent.

C’est sur ce dernier point que tout va se jouer : la rapidité d’exécution. Les Allemands doivent percer avec célérité et progresser chaque jour à travers une ligne de défense soviétique, n’ayant que quatre ou cinq jours avant de voir surgir les réserves blindées de la Stavka. Or, si les Allemands réussissent, au nord comme au sud, à percer la première ligne de défense soviétique le premier jour, dès le

second ils prennent en revanche du retard sur leurs plans. Cela donne aux Soviétiques le temps de rameuter des réserves opérationnelles, puis stratégiques, qu’ils jettent sur les flancs des percées allemandes, les ralentissant considérablement. Finalement, les Allemands perdent dès le troisième jour, lorsqu’ils n’arrivent pas à percer la seconde ligne d’un seul élan. Ainsi, le IIIe Panzerkorps, à l’est, dont la mission est de protéger l’avance des troupes de la 4e Panzerarmee, n’arrive pas à déboucher, échouant dans sa mission qui aurait dû faire le succès de la pince sud allemande. Le IIe SS-Panzerkorps est alors obligé de divertir une de ses divisions pour protéger lui-même ses flancs, ralentissant son avance dans les lignes ennemies. Enfin, à l’ouest, la Grossdeutschland rencontre la 1re armée blindée soviétique qui sacrifie ses corps blindés dans des attaques de flanc induisant le ralentissement, puis la stagnation, de l’avance du XXXXVIIIe Panzerkorps : c’est alors que les chars de Katoukov se retranchent et ferment la porte d’Oboïan, objectif de l’armée de Hoth et clé pour atteindre Koursk dans les plus brefs délais ; de ce fait, le IIe SS-Panzerkorps, de façon préméditée ou non, est de toute manière dirigé vers Prokhorovka à la rencontre des réserves blindées soviétiques en route pour définitivement stopper l’avance allemande à travers les défenses du Front de Voronej. Mais comment les Soviétiques ont-ils fait pour remplir leur mission, à savoir arrêter les pointes blindées allemandes avant qu’elles ne percent et ne se répandent sur la profondeur opérationnelle des Fronts de Voronej et Centre ? Nous l’avons vu, le système défensif antichars très élaboré a été un facteur déterminant, tout comme la capacité de la Stavka à anticiper les axes d’attaque et à concentrer une masse de réserves d’infanterie et blindée des plus importantes. Un autre facteur de la défense soviétique a permis de mener à bien la mission des armées allouées à la protection du saillant : la défense élastique. Ce concept, hérité de

la Première Guerre mondiale, consiste à ne pas laisser les troupes en défense se battre jusqu'au dernier homme, combat désespéré et contreproductif. En fait, lorsqu'un ou plusieurs points du front sont percés et que les points d'appui ne peuvent plus s'épauler mutuellement, l'ensemble des troupes de la ligne défensive se replie, en bon ordre, sur la suivante, grossissant alors celle-ci, et ainsi de suite.

Les Allemands vont de suite comprendre que quelque chose ne va pas lorsque, une fois la première ligne soviétique occupée, ils ne comptabilisent que quelques centaines de prisonniers. La résistance et le courage – confinant au sacrifice – des soldats soviétiques ne sont pas une surprise pour les Allemands, mais le fait qu'ils se replient de façon systématique et planifiée sur la ligne suivante, bien préparée, est une nouveauté. Or, tandis que les troupes de la première ligne se dirigent vers la seconde, des renforts provenant de la troisième s'y avancent également, grossissant le réseau défensif et empêchant les Allemands de percer facilement cette nouvelle ligne…

Leur élan brisé dès le premier ou le second jour, les forces d'attaque allemandes ne font que prendre chaque jour un peu plus de retard sur le planning et laissent aux unités de réserve soviétiques le temps d'arriver. C'est d'ailleurs dans le maniement de leurs unités mobiles et blindées que les Soviétiques font preuve d'une habileté neuve : plutôt que de les engager dans des attaques frontales, les corps blindés sont envoyés attaquer les flancs des percées allemandes, afin de divertir un maximum de forces de la pointe de l'avance et ainsi l'émousser. La progression allemande est, au moment venu, stoppée grâce à l'action combinée des zones antichars, des corps blindés de réserve et de l'aviation d'assaut.

Enfin, la Stavka a rationalisé les modalités de déplacement des réserves stratégiques vers le front : après avoir reçu leurs ordres, les

troupes du Front de la Steppe se mettent en marche en quelques heures seulement, parcourant des centaines de kilomètres, avec armes et bagages, afin de se porter là où le danger est le plus grand. Les Allemands, de leur côté, font appel au chemin de fer pour déplacer leur réserve, ce qui entraîne des retards notables : il leur faut rassembler les troupes près d'une gare, trouver les locomotives et wagons pour les embarquer, le ravitaillement ayant aussi du mal à suivre. Pour consolider la droite de l'Armeeabteilung Kempf, une division d'infanterie est ainsi dépêchée depuis un corps d'armée situé plus à l'est : elle arrivera trop tard.

Ses forces vives ralenties, faisant face à des réserves soviétiques toujours plus nombreuses, von Manstein pouvait-il vaincre à lui tout seul l'ennemi, comme il le prétend devant Hitler le 13 juillet ? On peut en douter. Certes, la 1re armée blindée est exsangue, tandis que la 5e armée blindée de la garde de Rotmistrov a, comme on l'a vu, perdu près des deux tiers de ses chars en deux jours ; mais les forces restantes du Front de la Steppe, qui se positionnent au-devant de la troisième ligne de défense devant Oboïan, sont encore très importantes et les réserves stratégiques situées au nord du saillant, face au rentrant d'Orel, sont encore plus puissantes. Les forces du Front de la Steppe s'élèvent à 270 000 hommes et 941 chars, et les troupes au nord du saillant de Koursk à 170 000 hommes et 1 750 chars et canons d'assaut, c'est-à-dire des réserves presque aussi importantes que les forces allemandes qui prennent l'offensive le 5 juillet 1943. En d'autres termes, même si les Allemands avaient percé au sud, ils n'auraient certainement pas débouché sur les arrières soviétiques : deux réserves stratégiques et trois lignes défensives « de Front » supplémentaires leur barraient encore le chemin. Or, c'était, à long terme, l'objectif de *Zitadelle*.

À la lumière de ces informations, Hitler avait peut-être bien raison d'ordonner l'arrêt de l'opération malgré la volonté d'une partie de ses généraux de continuer le combat. Si les Tiger ont détruit des centaines de T-34 pour peu de pertes irrémédiables, l'infanterie a beaucoup souffert. Or, nous l'avons vu, le manque d'infanterie est un souci récurrent de l'Ostheer à ce moment de la guerre : il ne peut la sacrifier davantage pour quelques arpents de terre russe et une promesse vaniteuse de von Manstein de finir le travail tout seul. Il a d'autre part besoin de ces divisions, ainsi que des divisions blindées, pour contrer les menaces au sud et au nord du saillant, et non pas pour les envoyer en Italie, comme il le prétend le 13 juillet devant von Kluge et von Manstein pour achever de les convaincre d'arrêter les frais : une seule division SS sera envoyée dans la botte et les autres qui y seront acheminées seront prélevées sur celles stationnant en France…

Qui a finalement gagné la bataille de Koursk sur le terrain ? Pour répondre à cette question, nous reprendrons l'idée générale de Walter S. Dunn, Jr. dans *Kursk, Hitler's Gamble*, qui correspond à une vision équilibrée, non tranchée et donc plus proche de notre vision de l'histoire : multifactorielle et ouverte à interprétation.

> Les Allemands n'ont pas réussi à gagner la bataille car ils n'ont pas rempli leur objectif (ils n'ont pas fermé la poche). Les Allemands n'ont pas perdu parce que les Panzerdivisionen sortent de la bataille, certes affaiblies, mais en restant suffisamment puissantes pour jouer un rôle majeur dans le ralentissement des offensives soviétiques qui vont suivre. Les Soviétiques n'ont pas perdu la bataille ; ils ont évité que les Allemands ne referment la poche. Les Soviétiques n'ont pas pour autant remporté une grande

victoire en détruisant les divisions allemandes et en les repoussant du champ de bataille. Au lieu de cela, ayant eux-mêmes subi de lourdes pertes, ils n'ont pas fait grand-chose pour harceler les Allemands en pleine retraite jusqu'à ce qu'une nouvelle offensive soviétique soit déclenchée en août 1943.

EN GUISE D'ANALYSE FINALE

Cette bataille est une image de l'évolution des concepts doctrinaux des deux camps et une métamorphose dans l'art militaire qui va ensuite se maintenir peu ou prou jusqu'à la fin de la guerre. Notre analyse finale consistera donc en ces quelques remarques. La Wehrmacht, en juillet 1943, est encore une formidable machine de guerre. Depuis septembre 1939, elle n'a connu aucune défaite en rase campagne du fait de l'ennemi seul : devant Moscou, ravitaillement défaillant et climat particulier ont eu raison des Panzer ; dans Stalingrad, les Landser ont été entraînés dans un combat de rue intense auquel ils n'étaient pas préparés. Or, à Koursk, les Allemands sont, de leur point de vue, dans une position de force indéniable : ils vont combattre dans un environnement propice au combat blindé qu'ils maîtrisent ; ils se sont déjà attaqués à des positions de campagnes retranchées durant les précédentes périodes de la guerre, les perçant avec succès ; leur binôme char-avion ne leur a jamais fait défaut dans l'attaque et ils « tiennent » les étés tout comme les Soviétiques « tiennent » les hivers depuis deux ans. Certes, les victoires à répétition auraient pu scléroser l'innovation tactique des premières années de conflit, mais les Allemands ont pour eux l'expérience, l'entraînement, des officiers compétents ainsi qu'une

organisation flexible et adaptée à la guerre moderne que leurs adversaires auront toujours du mal à égaler : le Kampfgruppe, unité ad hoc constituée autour d'un noyau dur de Panzer et d'unités de soutien, capable de mener des missions spécifiques pour débloquer n'importe quelle situation. De plus, ils peuvent compter sur des matériels innovants et puissants que les Soviétiques ne peuvent encore égaler. À ce stade de la guerre, tant au niveau tactique que doctrinaire, la Wehrmacht reste un ennemi redoutable pour l'Armée rouge. Joukov et Staline le savent : c'est pourquoi ils préfèrent se retrancher plutôt que commencer la campagne d'été par une action offensive. Cependant, là où les Soviétiques ont su laisser la place à une posture défensive au moment opportun, on est en droit de se demander si les Allemands n'ont pas laissé passer leur chance de faire de même : l'esprit de l'offensive à outrance, reliquat du traumatisme de la Première Guerre mondiale, tant pour les officiers allemands que pour Hitler lui-même, les a peut-être poussés à procéder à l'offensive de trop…

De leur côté, certes dans la douleur, les Soviétiques ont appris des Allemands. La bataille de Koursk est la preuve de la maturité des généraux dans le maniement des unités blindées de moyenne et grande taille. Dans la défense comme dans l'attaque, la bataille du saillant représente peut-être la première opération de guerre moderne de l'Armée rouge. Malgré des lacunes au niveau du matériel et des systèmes d'armes, les stratèges soviétiques comprennent enfin le maniement et l'avantage des armées combinées (comprenant des unités qui se soutiennent mutuellement : artillerie, infanterie, blindés, aviation…), organisation qui va se révéler létale pour l'armée allemande. L'intégration de l'appui direct de l'aviation est aussi une métamorphose de l'art de la guerre soviétique qui apparaît lors de cette bataille. Certes, ces combinaisons sont encore rudimentaires et

les pertes sont toujours lourdes mais, pour le reste de la guerre, l'Armée rouge va élaborer ses doctrines et structures en se fondant sur l'expérience acquise à Koursk. Système concentrique et échelonnement des défenses en profondeur ainsi que réserves stratégiques cachées et organisées en armées combinées ont été les armes les plus puissantes que les Soviétiques ont déployées en juillet 1943. Ce sont bien ces moyens qui ont ralenti, puis stoppé, l'offensive allemande au nord et au sud du saillant. Ce sont bien ces moyens qui ont fait échec à l'implacable Blitzkrieg.

Ce savoir-faire soviétique n'est pourtant pas né à la veille de la bataille. Les graines ont été semées durant l'entre-deux-guerres, lorsque des esprits nouveaux ont tenté d'élaborer un art de la guerre « socialiste ». Formée dans le terreau de la guerre civile russe de 1917, l'Armée rouge est, en 1943, le produit de facteurs sociaux, économiques, politiques et culturels qui s'enracinent dans les années 1920 et peut-être avant. Reste donc à élaborer une histoire « totale » de la bataille de Koursk, qui ferait appel aux diverses branches des sciences humaines pour déceler et expliquer les forces sous-jacentes à l'avènement d'une Armée rouge moderne et capable de mettre en échec une des plus puissantes armées de la Seconde Guerre mondiale.

ANNEXE

ORDRE DE BATAILLE

ORDRE DE BATAILLE ALLEMAND
Ostheer

GROUPE D'ARMÉES SUD (HEERES GRUPPE SÜD) (ERICH VON MANSTEIN)

4e Panzerarmee (W. Hoth)

- LIIe Korps (E. Ott)
  57e Infanteriedivision (M. Fretter-Pico)
  255e Infanteriedivision (W. Poppe)
  332e Infanteriedivision (H. Schaeffer)
- XXXXVIIIe Panzerkorps (O. von Knobelsdorff)
  167e Infanteriedivision (W. Trierenberg)
  3e Panzerdivision (F. Westhoven : 97 chars)
  11e Panzerdivision (J. Mickl : 115 chars)
  Panzergrenadierdivision Grossdeutschland (W. Hörnlein : 123 chars, 34 canons automoteurs)
  10e Panzerbrigade (K. Decker) : 204 Panther

  Force du Korps : 539 chars et 66 canons d'assaut
- IIe SS-Panzerkorps (P. Hausser)

1re SS-Panzergrenadierdivision Leibstandarte Adolf Hitler (T. Wisch : 120 chars, 34 canons d'assaut). Attaché : 1 rég. de la 167. I.D.
2e SS-Panzergrenadierdivision Das Reich (W. Bittrich : 127 chars, 34 canons d'assaut)
3e SS-Panzergrenadierdivision Totenkopf (H. Priess : 131 chars, 27 canons d'assaut)

Force du Korps : 378 chars et 104 canons d'assaut
Force de la 4e Panzerarmee : 223 907 hommes, 917 chars, 164 canons d'assaut

Armeeabteilung Kempf (W. Kempf)

- XIe Korps (E. Raus)
  106e Infanteriedivision (W. Forst)
  320e Infanteriedivision (G. Postel)
- XXXXIIe Korps (F. Mattenklott)
  39e Infanteriedivision (L. Loeweneck)
  161e Infanteriedivision (H. Recke)
  282e Infanteriedivision (W. Kohler)
- IIIe Panzerkorps (H. Breith)
  6e Panzerdivision (von Hünersdorff, 117 chars). Attaché : 1 rég. de la 168e I.D.
  7e Panzerdivision (H. von Funck, 112 chars). Attaché : 1 rég. de la 168e I.D. ; 1 kompanie du 503e s. Panzerabteilung.
  19e Panzerdivision (G. Schmidt : 78 chars). Attaché : 1 rég. de la 168e I.D., 1 kompanie du 503e s. Panzerabteilung.
  168e Infanteriedivision (W. C. de Beaulieu)

Force du Korps : 344 chars, 25 canons d'assaut

Force du détachement Kempf : 126 000 hommes, 344 chars, 155 canons d'assaut.

GROUPE D'ARMÉES CENTRE (HEERES GRUPPE MITTE) (GÜNTHER VON KLUGE)

9e Armee (W. Model)

- XXIIIe Korps (J. Freissner)
  383e Infanteriedivision (E. Hoffmeister)
  216e Infanteriedivision (F.A. Schack)
  78e Sturmdivision (H. Traut)
  36e Infanteriedivision
- XXXXIe Panzerkorps (J. Harpe)
  86e Infanteriedivision (H. Weidling)
  292e Infanteriedivision (G. von Kluge)
  19e Panzerdivision (K-W. von Schlieben : 72 chars)
  Troupes attachées au Korps : 653e et 654e s. Panzer Jäger Abteilungen, Sturmpanzeratbeilung 216.
- XXe Korps (R. Freiherr von Roman)
  45e Infanteriedivision (H. Freiher von Falkenstein)
  72e Infanteriedivision (A. Müller-Gebhard)
  137e Infanteriedivision (h. Kamecke)
  251e Infanteriedivision (M. Felzmann)
- XXXXVIe Panzerkorps (H. Zorn)
  7e Infanteriedivision (F-G von Rappard)
  31e Infanteriedivision (F. Hossbach)
  102e Infanteriedivision (O. Hitzfeld)
  258e Infanteriedivision (H.K. Hocker)
- XXXXVIIe Panzerkorps (J. Lemelsen)
  6e Infanteriedivision (H. Grossmann)

2e Panzerdivision (V. Lübbe : 118 chars)
9e Panzerdivision (W. Scheller : 83 chars)
20e Panzerdivision (M. von Kessel : 82 chars)
Troupes attachée au Korps : 505e s. Panzerabteilung

Force du Korps : 283 chars et 94 canons d'assaut.
Force de la 9e Armee : 335 000 hommes, 590 chars et 424 canons d'assaut.

- Réserves du Heeres Gruppe Mitte à la disposition de la 9e Armee
  10e Panzergrenadierdivision (A. Schmidt)
  4e Panzerdivision (D. von Saucken : 101 chars)
  12e Panzerdivision (Erpo Freherr von Bodenhausen : 83 chars)

ORDRE DE BATAILLE SOVIÉTIQUE

FRONT CENTRE (CONSTANTIN ROKOSSOVSKI)

13e armée (N. Poukhov)

- 17e corps de fusiliers de la garde (A. Bondarev)
- 18e corps de fusiliers de la garde (I. Afonine)
- 15e corps de fusiliers (I. Lioudnikov)
- 29e corps de fusiliers (A. Slichkine)

Total armée : 114 000 hommes, 2 934 canons et mortiers lourds, 105 lanceurs de roquettes multiples, 270 chars et canons d'assaut.

48e armée (P. Romanenko)

- 42e corps de fusiliers (K. Kolganov)

Total armée : 84 000 hommes, 1 454 canons et mortiers, 178 chars et canons d'assaut.

60e armée (D. Tcherniakovski)

- 24e corps de fusiliers (N. Kirioukhine)
- 30e corps de fusiliers (G. Lazko)

Total armée : 96 000 hommes, 1 376 canons et mortiers, 67 chars et canons autopropulsés.

65e armée (P. Batov)

- 18e corps de fusiliers (I. Ivanov)
- 27e corps de fusiliers (F. Cherokmanov)

Total armée : 100 000 hommes, 1 837 canons et mortiers, 124 chars et canons automoteurs.

70e armée (I. Galanin)

- 28e corps de fusiliers (A. Nechaev)

Total armée : 96 000 hommes, 1 658 canons et mortiers, 125 chars et canons automoteurs.

2e armée de tanks (A. Rodin)

- 3e corps blindé (M. Sinenko, 204 chars)
- 16e corps blindé (220 chars et canons d’assaut)

Total armée : 37 000 hommes, 338 canons et mortiers, 456 chars et canons automoteurs.

À la disposition du front

- 16e armée aérienne
- 9e corps blindé (S. Bogdanov, 168 chars)
- 19e corps blindé (I. Vasilev, 168 chars)

Total front Centre : 711 575 hommes, 11 076 canons et mortiers, 246 Katiouchas, 1 785 chars et canons automoteurs, 1 000 avions.

FRONT DE VORONEJ (N. VATOUTINE)

6e armée de la garde (I. Chistiakov)

- 22e corps de fusiliers de la garde (N. Ibianski)
- 23e corps de fusiliers de la garde (P. Vakrameev)

Total armée : 79 900 hommes, 1 682 canons et mortiers, 92 Katiouchas, 155 chars et canons autopropulsés.

7e armée de la garde (M. Choumilov)

- 24e corps de fusiliers de la garde (N. Vasilev)
- 25e corps de fusiliers de la garde (C. Safioulline)

Total armée : 76 800 hommes, 1 573 canons et mortiers, 47 Katiouchas, 246 chars et canons autopropulsés.

38e armée (N. Chibisov)

- 50e corps de fusiliers (S. Martirosian) à 3 divisions
- 51e corps de fusiliers (P. Andreenko) à 2 divisions

Total armé : 60 000 hommes, 1 168 canons et mortiers, 32 Katiouchas, 150 chars et canons autopropulsés.

40e armée (K. Moskalenko)

- 47e corps de fusiliers (A. Griaznov) à 3 divisions
- 52e corps de fusiliers (F. Prekhorovich) à 3 divisions

Total armée : 77 000 hommes, 1 636 canons et mortiers, 237 chars.

69e armée (V. Kriouchenkine)

- 48e corps de fusiliers
- 49e corps de fusiliers

Total armée : 52 000 hommes, 889 canons et mortiers lourds.

1re armée de tanks (M. Katoukov)

- 3e corps mécanisé (S. Krivoshein, 250 chars)
- 6e corps blindé (A. Getman, 179 chars).
- 31e corps blindé (D.Tchernienko, 196 chars).

Total armée : 40 000 hommes, 419 canons et mortiers lourds, 56 Katiouchas, 646 chars et canons automoteurs.

Deux corps blindés sont rattachés à la 1re armée de tanks dès le 5 juillet

- 2e corps blindé de la garde (A. Bourdeiny, 200 chars)
- 5e corps de tanks de la garde (A. Kravchenko, 200 chars)
- 2e armée aérienne

Éléments rattachés au front de Voronej

- 35e corps de fusiliers Gde (S. Goriatchev)
- *Total corps : 35 000 hommes, 620 canons et mortiers.*

Total front de Voronej : 625 591 hommes, 8 718 canons et mortiers lourds, 272 Katiouchas, 1 704 chars et canons autopropulsés. 900 avions

FRONT DE LA STEPPE (IVAN KONIEV)
RÉSERVES DE LA STAVKA

4e armée de la garde (I. Koulik)

- 20e corps de fusiliers Gde (N. Birioukov)
- 21e corps de fusiliers Gde (P. Fomenko)
- 3e corps blindé Gde (I. Vovchenko, 178 chars et canons automoteurs)

Total armée : 70 000 hommes, 178 chars et canons automoteurs.

5e armée de la garde (A. Zhadov)

- 32e corps de fusiliers Gde (I. Rodimtsev)
- 33e corps de fusiliers Gde (I. Popov)
- 10e corps blindé (V. Bourkov)

Total corps : 10 000 hommes, 185 chars et canons automoteurs.
Total armée : 80 000 hommes, 1 953 canons, 133 Katiouchas, 185 chars et canons automoteurs.

27e armée (S. Trofimenko)

- 6 divisions de fusiliers

Total armée : 70 000 hommes et 92 chars.

47e armée (S. Kozlov)

- 21e corps de fusiliers (V. Abramov)
- 23e corps de fusiliers (N. Chouvakov)

Total armée : 65 000 hommes.

53e armée (I. Managarov)

- 7 division de fusiliers

Total armée : 65 000 hommes, 78 chars.

5e armée de tanks de la garde

- 5e corps mécanisé de la garde (212 chars, 16 canons automoteurs)
- 29e corps blindé (170 chars, 21 canons automoteurs)
- 18e corps blindé (190 chars)

Total armée : 37 000 hommes, 593 chars, 37 canons automoteurs. À quoi s'ajoute le 2e corps blindé (A. Popov) enlevé au front du Sud-Ouest, composé de 3 brigades de chars et 1 brigade d'infanterie motorisée, soit 168 chars.

Éléments de front

- 3 corps de cavalerie Gde
- 4e corps blindé de la garde (P. Polouboiarov, 189 chars et canons autopropulsés).
- 3e corps mécanisé de la garde (V. Oboukhov, 204 chars ct canons automoteurs).
- 1er corps mécanisé (M. Solomatine, 204 chars)

5e armée aérienne

Total front de la Steppe : 573 195 hommes, 8 510 canons et mortiers lourds, 1 639 chars et canons automoteurs.

BIBLIOGRAPHIE

ARMSTRONG Richard N., *Soviet Operational Deception : The Red Cloak*, US Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas, Combat Studies Institute, 1989.

BEEVOR Antony, VINOGRADOVA Luba, GROSSMAN Vassili, *Carnets de guerre : De Moscou à Berlin 1941-1945*, Paris, Calmann-Lévy, 2007.

BERNARD Nicolas, *La Guerre germano-soviétique 1941-1945*, Paris, Tallandier, 2013.

BONN Keith E., *Slaughterhouse : The Handbook of the Eastern front*, Bedford, The Aberjona Press, 2005.

CARELL Paul, *Opération Terre brûlée. De la Volga à la Vistule. Décembre 1942-août 1944*, Robert Laffont, 1968.

CHAMBERLAIN Peter and DOYLE Hilary, *Encyclopedia of German Tanks of World War Two*, London, Arms & Armour, 1999.

CLARK Alan, *La Guerre à l'Est, 1941-1945*, Robert Laffont, 1966.

CLARK Lloyd, *Kursk the Greatest Battle : Eastern Front 1943*, London, Headline publishing group, 2011.

CROSS Robin, *The battle of Kursk, Operation Citadel 1943*, Penguin Books, 1993.

DEUVE Jean, *Histoire secrète des stratagèmes : Duperies, tromperies, intoxications pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2013.

DUNN Walter S., JR., *Kursk : Hitler's Gamble, 1943*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2008.

ERICKSON John, *The Road to Berlin : Stalin's War with Germany*, vol. 2, United States, Yale University Press, 1999.

EVANS Richard J., *Le Troisième Reich 1939-1945*, Paris, Flammarion, 2009.

GLANTZ David M. and HOUSE Jonathan, *When Titans Clashed : How the Red Army Stopped Hitler*, Lawrence (Kansas), University Press of Kansas, 1995.

GLANTZ David M., *Stumbling Colossus, the Red Army on The Eve of World War*, University Press of Kansas, 1998.

– , *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, University Press of Kansas, 2005.

– , *Soviet Defensive Tactics at Kursk, July 1943*, CSI Report N° 11, Combat Studies Institute, US Army Commande and General Staff College, septembre 1986.

– , *Mythes & Réalités du front de l'Est*, in « Champs de bataille », *Thématique* n° 34, Éditions Conflits & Stratégie, février 2014.

GLANTZ David M. and ORENSTEIN Harold S., *The Battle for Kursk 1943 : The Soviet General Staff Study*, London, Frank Cass, 2002.

HEALY Mark, *Kursk 1943 : The Tide Turns in the East*, London, Osprey Publishing, 1992.

JUKES Geoffrey, *Le Choc des blindés*, Marabout, 1971.

KAMPOURIS N., ZOURIDIS G., THEODORATOS I., STAVROPOULOS D., VARSAMIS J., VOURLIOTIS S., GEDEON D., VALMAS S., *Kursk 1943 : The Greatest Tank Battle in History – Great Battles of the World Series (7006)*, Carrollton (USA), Squadron/Signal Publications, 2009.

KEATING Kenneth C., Major, *Maskirovka : The Soviet System of Camouflage*, US Army Russian Institute, 1981.

KERSAUDY François, *Hitler*, Paris, Perrin, 2011.

KERSAUDY François, *Staline*, Paris, Perrin, 2012.

LAURENT Boris, *La Guerre totale à l'Est : nouvelles perspectives sur la guerre germano-soviétique (1941-1945)*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2014.

LEMAY Benoît, *Erich Von Manstein : le stratège de Hitler*, Paris, Perrin, 2006.

LANNOY François de, *1943, la bataille de Koursk*, Éditions Heimdal, Besançon, 1998.

LESPINOIS Jérôme de, *La Bataille d'Angleterre : juin-octobre 1940*, Paris, Tallandier, 2011.

LOPEZ Jean, *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, (*5 juillet-20 août 1943*), 2e éd., Paris, Economica, 2011.

LOPEZ Jean, OTKHMEZURI Lasha, *Joukov : l'homme qui a vaincu Hitler*, Paris, Perrin, 2013.

MACKSEY Kenneth, *Why the Germans Lose the War : The Myth of German Military Superiority*, London, Greenhill Military Paperback, 1996.

MERRIDALE Catherine, *Les Guerres du froid : vie et mort des soldats de l'Armée rouge (1939-1945)*, Paris, Fayard, 2012.

MULLIGAN Timothy P., « Spies, ciphers and "*Zitadelle*" : intelligence and the battle of Kursk », 1943, *Journal of Contemporary History*, vol. 22 (1987), 253-260.

NEWTON Steven H., *Kursk : the German View : Eyewitness Reports of Operation Citadel by the German Commanders*, Cambridge, Da Capo Press, 2003.

NIPE George M., *Decision in the Ukraine, Summer 1943*, J. J. Fedorowicz Publishing, 1996.

NIPE George M., *Blood, Steel and Myth : the IIe SS-Panzerkorps and the Road to Prochorowka, July 1943*, Stamford, RZM Publishing, 2011.
PAROTKINE I. (dir.), *La Bataille de Koursk*, Moscou, Éditions du Progrès, 1975.
PIRARD Roland, *Adolphe Hitler : sa véritable histoire*, Paris, Grancher, 2007.
RICHARDOT Philippe, *Hitler face à Staline : le front de l'Est 1941-1945*, Paris, Belin, 2013.
RICHARDOT Philippe, *Hitler, ses généraux et ses armées : Wehrmacht, Waffen SS et production de guerre*, Paris, Economica, 2008.
REMSON Andrew and ANDERSON Debbie, *Mine and Coutnermine Operations in the Battle of Kursk*. *Final report*, 25 avril 2000, prepared for US Army Communications-Electronics Command.
SAPIR Jacques, *La Mandchourie oubliée, grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, Coll. « L'art de la guerre », Éditions du Rocher, 1996.
SCHRAMM Wilhelm von, *Les espions ont-ils gagné la guerre ?*, Paris, Stock, 1969.
WEILER Kenneth C., *Why Normandy Was Won : Operation Bagration and the War in the East 1941-1945*, Hanover, Ostfront Publications, 2010.
WERTH Alexander, *La Russie en guerre*, 2 tomes, Stock, 1964.
WOLOSZANSKI B., *39-45, le choc des tyrans : les dessous de la lutte que se livrèrent Hitler et Staline*, Paris, Jourdan Éditeur, 2009.
ZALOGA Steven J. and NESS Leland S., *Red Army Handbook : 1939-1945*, Phoenix Mill, Sutton Publishing, 2003.
ZALOGA Steven J., *The Red Army of the Great Patriotic War, 1941-1945*, Men-At-Arms 216, Osprey Publishing, 1989.

ZAMULIN Valeriy, *Demolishing the Myth : The Tank Battle at Prokhorovka, Kursk, July 1943 : an Operational Narrative*, West Midlands, Helion & Company Limited, 2012.

ZETTERLING Niklas and FRANCKSON Anders, *Kursk 1943 : a Statistical Analysis*, London, Frank Cass, 2000.

ZIEMKE Earl F., *Stalingrad to Berlin, The German Defeat in the East*, University Press of the Pacific, Honolulu, Hawaï, 2003.

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier Philippe Sanséau, Vincent Bernard, Benoît Rondeau, Stéphane Mantoux pour leur aide et leurs précieux conseils ainsi que Thi Thu Hien Luong pour son soutien indéfectible. Enfin, j'exprime ma gratitude envers Claude Quétel, pour sa confiance.

Index

Le 5 juillet 1943, les 780 000 soldats et 2 800 chars de la Wehrmacht attaquent les 2 millions d'hommes et 5 000 chars de l'Armée rouge retranchés dans le saillant de Koursk. Durant douze jours, une bataille de tous les superlatifs fait rage. Depuis lors, le mythe de l'invincibilité allemande est bel et bien mort.

Après la bataille de Moscou qui marque l'arrêt de l'offensive allemande en 1941, et le siège de Stalingrad en 1942, première défaite de la Wehrmacht, la bataille de Koursk est le troisième tournant de la guerre germano-soviétique.

Hitler, pressé de toutes parts, doit emporter une victoire afin de montrer au monde, et surtout à ses alliés, que la Wehrmacht n'est pas vaincue. Les Allemands ont pour eux l'expérience, l'entraînement, des officiers compétents ainsi qu'une organisation flexible et adaptée à la guerre moderne.

Staline veut prouver que l'Armée rouge peut inverser la marche des événements et, lors de cette troisième campagne d'été, arracher l'initiative aux Allemands. Sa stratégie consiste à attendre l'attaque allemande, puis à la contenir, la disloquer, avant de passer à une contre-offensive générale.

Si les Soviétiques subissent les plus grandes pertes durant la bataille, ils font preuve d'une habileté stratégique et opérationnelle qui signera la fin de l'initiative des armées allemandes sur le front de l'Est. Après Koursk, qui deviendra dans l'imaginaire collectif la plus grande bataille de chars de l'histoire, la question n'est plus de savoir si la Wehrmacht pourra être vaincue, mais quand elle le sera.

Spécialiste en histoire militaire, Nicolas Pontic est le directeur de la publication du magazine *2e Guerre mondiale* et le rédacteur en chef adjoint de *Champs de bataille*.

www.tallandier.com



Couverture : Koursk, 1943. © akg-images / Ria Nowosti.

ISBN 979-10-210-0167-1 / Imprimé en Italie V.2015

20,90 €